Les Amis de Cadouin
XXIe Colloque
2014

Esprit es-tu là ?

Sommaire

P 5 **Alain Bernard** : Fantômes des masures et des châteaux ; traditions locales, dames blanches, esprits frappeurs ; servitudes et grandeurs des témoignages.

P 49 **Brigitte et Gilles Delluc** : Un esprit frappeur à Cadouin en 1940. Rapports et expertises médicales.

P 89 **Claude Lacombe**: De quelques pseudo-apparitions de la Vierge en Périgord au XIXe siècle

LES FANTOMES DU PERIGORD
Alain Bernard

«Je n'y crois pas, mais j'en ai peur», affirmait Fontenelle au 18e siècle.
Faut-il donc croire aux fantômes, que des séries TV américaines remettent en ce moment en selle ? Ces purs produits de l'esprit pour Baruch Spinoza, interface entre le monde statique et l'élan vital chez Henri Bergson, furent aussi pris au sérieux par Einstein…
Comment les cerner en Périgord, dans leur environnement de carte postale ?
La Dordogne n'est ni le Berry ni l'Ecosse où, suggère une de ses ressortissantes très connue dans la vie associative périgourdine, Helen Robertson, fantômes et bien-vivants cohabiteraient pacifiquement selon des règles tacites rodées depuis les siècles des siècles. D'ailleurs, le 11 décembre 2008, sur le site Internet spécialisé routard.com, à un demandeur de manoir bien typé en Périgord, un internaute facétieux conseillait d'aller plutôt roder du côté du pays du kilt. Commentaire mi-figue, mi-raisin d'un agent immobilier face à la cathédrale de Périgueux : « Franchement, je me sens mieux à Bostwick qu'à Laussel ou à L'Herm en Dordogne ! »
Mais les fantômes du Périgord méritent pourtant réellement le détour. Qu'on en juge.

Le grand retour

Pour paraphraser le fameux « Comment peut-on être persan ? » de Montesquieu, nous allons nous demander « Où croiser un fantôme périgordin ? ». Et déjà, tout d'abord, « Qu'est-ce qu'un fantôme en Périgord ? »

Convenons que les fantômes seraient des entités ballottées entre Terre et Ciel, peinant à rejoindre d'autres mondes après des disparitions plus ou moins violentes. Entourés d'un mystère épais, ils inspirent des sentiments allant de la vraie compassion à la terreur panique.
Leur présence en Périgord ne date décidément pas d'hier. Un érudit de la région de Vergt, Michel Besse, familier des Archives départementales, a retrouvé la trace de l'un d'eux, apparu semble-t-il en bordure de route, à proximité de l'église de Saint-Martin-des-Combes, suite à l'assassinat par arme à feu du curé Jean Laval, le 25 octobre 1692.
L'affaire avait fait grand bruit, le meurtrier étant un tout jeune homme, d'une famille de notables, les James du Mourier. Il avait été simplement réprimandé par l'ecclésiastique…
Michel Besse a retrouvé le document d'époque concernant l'interrogatoire du meurtrier. Mais pas le fantôme !
Dès le début des années 1820, l'incontournable Taillefer (1) parle dans ses Antiquités de Vésone » de feux follets, mais aussi de phénomènes comme les lutins, les lébérous et autres « chasses volantes. » Il évoque même le trône de l'énigmatique roi des Choses (2) qui, dans la forêt de Lanmary, du côté d'Antonne-et-Trigonant, servirait régulièrement de maître de ballet, autour d'un dédale troglodytique, à un rassemblement immatériel d'âmes en peine s'exprimant par soupirs, gémissements et plaintes…

Lébérous et chasses volantes

Les lébérous, à ne pas confondre avec les loups garous, sont des hommes-bêtes fautifs (3) condamnés à se cramponner désespérément à un dos humain pour courir entre sept clochers avant le lever du jour, pour être absous.
Les « chasses volantes », elles, ressemblent à des tempêtes du ciel avec chevaux fantômes, animaux fantastiques, trompettes de la mort, etc. Elles annoncent des catastrophes : dernière en date, dit-on, la guerre de 14. L'ethnologue Jean-Paul Auriac a recueilli, dans « C'était… le chemin des bois » (Couleurs Périgord, 2011), des témoignages pouvant remonter jusqu'aux années 1980 : ainsi, sur les hauteurs de Marquay, la « chasse volante » signalée aurait impliqué tout un troupeau beuglant de vaches effrayées par les croassements peu amènes d'oiseaux surgis dont on ne sait où, comme dans le film d'Alfred Hitchcock…
En 1873, l'abbé Carrier, curé de Saint-Amand-de-Coly, constate pour sa part, dans le vénérable bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord (4), qu'on cause beaucoup de revenants dans les interminables soirées d'hiver de Dordogne…
Son propos s'inscrit dans une réflexion sur folklore, coutumes et usages. Les fantômes de Dordogne échapperaient-ils à ce passage à la toise des traditions ?
L'un des spécialistes du folklore occitan en général et périgordin en particulier, plutôt attaché au folklore universel, lié à la grande occitaniste Marcelle Delpastre, c'est Michel Chadeuil. Il habite Agonac – commune elle-même lancée dans la restauration d'un vénérable corbillard d'antan. Il demande de façon pressante qu'on prenne garde à ne pas mêler imaginaire, merveilleux et fantastique. Et s'inspire, pour les pays pyrénéens, de l'emblématique « Fées et gestes » d'Isaure Gratacos, cette femme professeur d'histoire qui a passé quarante ans de sa vie recueillir, en langue gasconne, l'oralité de la Bigorre, du Couserans ou du Comminges .
Côté fantômes, Michel Chadeuil, assez sensible pour détecter les cavités souterraines grâce à son oreille interne, se veut « curieux d'expériences liées notamment à la famille et à l'environnement. » Il dit avoir été témoin d'apparitions subites, pas forcément d'ailleurs liées au passé : il cite ainsi une sorte d'« alien » qu'il aurait croisé à Puymartin.
Il a une nuit entendu, en Limousin, violemment claquer tous les volets d'une ferme inhabitée. Ce genre de phénomène lui fait penser qu'en tout état de cause, on est loin de pouvoir appréhender la véritable épaisseur des choses : « De même, si on amène à la gare un ami prendre le train, il reste forcément quelque chose d'indéfinissable du voyageur dans la voiture… »

Lugubres lavandières

Même sensibilité à fleur de peau chez le conteur de haut vol Daniel L'Homond (5). Chez lui à Saint-Julien-de-Lampon, il constate, avec l'autre conteur Daniel Chavaroche, de La Chapelle-Aubareil, qu'il n'y a pas, à proprement parler, en Dordogne, de « conte de fantôme ».
En revanche de sérieux cousinages se révèlent avec les si lugubres « bugatières », le nom occitan (venant de « bugada », la lessive) des lavandières nocturnes réputées laver et tordre, de leurs mains parcheminées, les linceuls des défunts à venir. La tradition voulait que celui qui les apercevait à leur maudit lavoir, risquait d'amener le malheur là où il se rendait. Mieux valait donc qu'il passe vite son chemin…
Mais pour Daniel L'Homond, heureux d'observer que fantôme et fantaisie ont la même racine, et que fantaisie dérive en fantasme et phantasme, les vrais fantômes périgordins, ce sont « las Tornas », le pluriel de « la Torna », mot occitan qui signifie « celui qui revient ». Un mot curieusement féminin.

Comment s'effectue ce retour ? Daniel L'Homond affirme que, si « las Tornas » nous dérangent parfois, elles correspondent au seul moyen qu'ont les vivants de se relier aux morts, de l'autre côté du monde ; et le seul, inversement que possèdent les morts de se rattacher aux vivants ; et que ce contact se fait de façon plutôt harmonieuse, voire poétique.
Olivier Pigeassou, un des piliers de la diffusion culturelle occitane n'est pas loin de penser de même : il cite les restes de ripaille abandonnés le soir sur la table de carnaval, à destination de « las Tornas. »
A son bureau de Marsac-sur-l'Isle croulant sous les revues en langue d'Oc, il estime que toute une mythologie a accompagné, à travers les âges, les revenants en mal d'envol, pour qu'ils puissent finalement rejoindre leur univers : « Seuls les plus casse-pieds et les plus encombrants posaient problème aux vivants, en n'arrivant pas à repartir. Il n'y avait d'ailleurs que les curés pour en rajouter sur les revenants… pour faire peur à leurs paroissiens et leur soutirer des messes. » La belle façon de mêler paganisme et anticléricalisme !
« Las Tornas » appartiennent-elles à un monde parallèle ? Ce monde supposé merveilleux se réfère-t-il à un univers magique de gnomes, ondines, sylphes, salamandres et autres « êtres élémentaires » chers à Marko Pogacnik, ce Slovène qui a attaché son nom à la « géaculture », à savoir l'art subtil d'appréhender les dimensions cachées de la Terre ? Ou bien ressemble-t-il au curieux univers d'ombres à l'encre sympathique dont, en 2001, l'artiste périgourdin Bruno Guiot tapissa les palissades du théâtre de L'Odyssée à Périgueux, comme pour jouer, nostalgique de Platon, un nouveau Mythe de la caverne

(1)Sauveur des antiquités gallo-romaines de Périgueux-Vésone, il était doté d'un prénom celte imprononçable : Wlgrin.
(2)Egalement appelé « des Chauzes ». Les environs du site comptent toujours un cimetière mérovingien aux nombreux sarcophages caractéristiques, ainsi que des silos taillés dans le rocher.
(3)Certains étaient soupçonnés d'incarner des prêtres ayant péché.
(4)Créée en 1874, la SHAP abrite, outre sa riche bibliothèque, toute la collection de ses bulletins, soit 500 pages par an, en quatre livraisons. De la saine lecture !
(5) « Légendaire du Périgord, mythes, contes et nouvelles », de Daniel L'Homond (La Lauze, 2004)

Un revenant peut en cacher un autre

Autre passionné incontournable, à Villefranche-du-Périgord, Dominique Pauvert, spécialiste de langue occitane, de mégalithisme et de Carnaval, est aussi attaché à tout ce qui touche aux rapports entre les deux mondes, le sensible et l'occulte. Mais il est tout pareillement catégorique : pas question de tout mélanger.
Compte-tenu de multiples coïncidences et interprétations passées, toute apparition n'est pas nécessairement, à ses yeux, le fait de fantômes. Les Dames blanches, elles, ne sont pas forcément caractéristiques du Périgord, et prennent même parfois une dimension universelle. Mais elles y tiennent une place de choix. Seraient-elles davantage à classer du côté des fées ? A Lourdes, la Vierge parla un occitan bigourdan à Bernadette Soubirous (« Yo soy era la immaculada concepcion »), sans qu'on soit cependant sûr de pouvoir l'assimiler à une fée du pays d'Oc. A noter que des recherches spécifiques ont été effectuées par l'historien Guy Mandon et la régionaliste Alberte Sadouillet-Perrin sur les apparitions mariales et leurs êtres spectraux en Bergeracois, à Daglan et ailleurs. De leur ouvrage « Pèlerinages en Périgord, le

culte de Marie et des saints », il ressort que celui-ci, marqué d'un regain au 19e siècle, est indissociable de pratiques cultuelles très anciennes. Ce culte est également lié à tout un contexte local où les sources et fontaines jouent, bien sûr, un rôle essentiel (6).
A son vieux Moulin de la Tour qui tournait encore fin du 20e siècle au fil des eaux du Cavérieux, maigre affluent de la Lémance, Dominique Pauvert présente son vieil ami Roger Marty. Avec son pendule lesté d'un bouchon de champagne en plastique, ce doyen toujours vif reste un magnétiseur averti.
Quand on demande à cet homme simple et bon s'il n'a pas peur de mourir, il répond avec humour que « c'est d'être mort après » qu'il craint plutôt ! A-t-il déjà aperçu des fantômes ? Il précise avoir plutôt vu la Vierge dans son tilleul, ce qui n'est déjà pas si mal... .
Il a aussi cru discerner de belles Dames blanches, notamment celle qui, une fois, partie en auto-stop avec des Sarladaises, aurait disparu dans un tournant – un scénario qu'on retrouve assez souvent ailleurs et qui fit jadis, au petit écran, les beaux jours de l'émission Mystères d'Alexandre Baloud sur la première chaîne.
C'est cette Dame blanche qui, ayant l'habitude de sortir le 14 juillet (une Dame blanche patriote ?), descendrait, selon lui, du château du Repaire à Saint-Aubin-de-Nabirat. Lequel, bien délabré, avec sa sinistre silhouette dominant les eaux du Céou, rappelle les anciens comtes de Gourdon. Il était supposé, selon la légende, cacher dans ses entrailles un trésor mystérieux. Maints enfants de la région ont rêvé, en s'y aventurant, d'exhumer ce trésor dit « de la Quille en or ».

Des dents de lait dans les murs

Jaumeta Beauzetie, elle, cultive à Nontron les traditions locales. La Dordogne, une terre de fantômes ? « Pour moi oui, au moins parce que je peux échanger mes sentiments avec les gens de Champs-Romain, mon village. Il n'y a que là que je peux vraiment parler ! » Les revenants ? « C'est normal, ils existent, j'y crois, j'ai été élevée avec eux ; d'ailleurs une Torna, ce n'est pas triste, mais plutôt rassurant ! », lance-t-elle en riant.
Comme exemple de tradition liée aux cycles de la vie jusqu'à une éventuelle après-existence, Jaumeta Beauzetie parle encore des dents de lait qu'elle a enfouies dans les murs de son village, sorte de repère pour retrouver, adulte, la trace de son enfance. Une façon, comme dans bien des rites initiatiques, de défendre la matérialité du corps vivant par-delà ses mutations, face au vieillissement, à la mort et, pourquoi pas, aux fantômes.
Les traditions du Périgord, que chérit aussi à Varaignes l'ethnologue Christian Magne, passent bien entendu par carnaval. Là, on brûle Pétassou, victime expiatoire, comme pour ne plus le revoir et oublier tous les péchés dont il a été crédité. Mais il renaît de ses cendres chaque Mi-Carême, toujours accompagné, dans le défilé carnavalesque, de jeunes déguisés en fantômes, un thème décidément inusable.
Nous allons voir maintenant « vivre » les fantômes à travers châteaux, demeures et couvents. Mais s'ils avaient aussi fréquenté les grottes, cela ne ferait-il pas frémir le chauvinisme préhistorique périgordin ?
Or voici une étrange histoire à Lascaux surnommée, par l'abbé Breuil, « la Chapelle-Sixtine de la préhistoire ». Au pays de Cro-Magnon, une aventure que nous avait contée l'ancien conservateur de la Grotte des grottes.

(6)Lire, de Bernadette Darchen,« Fontaines sacrées en Périgord ou la mémoire des hommes-
(7)Pèlerinages, croyances, rites mystérieux et religieux des sources miraculeuses » (éd.PLB, collection Centaurée, 1988)

Le fantôme de Lascaux

Le monument-phare de la Dordogne, la grotte de Lascaux, a-t-il servi de décor à des apparitions, en l'occurrence celle du fantôme d'un grand-père Cro-Magnon ?

Max Sarradet, son conservateur de 1955 à 1981 (7), n'était pas loin de le penser, depuis ce soir pluvieux du 17 octobre 1961 – deux ans avant la fermeture de Lascaux au grand public - où, revenant du fond de la Grande nef, il fut pris d'un subit bourdonnement d'oreilles.

Il semblait provoqué par quelque chose comme un puissant bruissement. Tremblant des articulations, des chevilles aux hanches, claquant des dents, Max Sarradet fut – raconta-t-il 40 ans plus tard - « arrêté dans sa marche, le cerveau comme engourdi à la limite du vertige, effaré par une force qui, anéantissant ses mouvements, le força à s'arrêter. La suite ? « Dans le rayon de ma lampe-torche, je vis une grande ombre massive, à forme humaine, qui me barrait le chemin, les bras étendus comme un gardien de buts, exerçant sur moi un pouvoir d'hypnose. Elle semblait sortir de la paroi gauche de l'abside, de la gravure du sorcier couvert de lianes, que l'abbé Breuil comparaît aux sorciers en transes des tribus africaines. »

Interrogation de Max Sarradet : « Pourquoi cette apparition me fit-elle perdre conscience, m'hypnotisant et paralysant en moi toute réaction ? Puis, pourquoi me mis-je à lui parler comme à un esprit ? C'était un imposant contour d'ombres certes à forme humaine, mais qui n'émettait aucun son et ne faisait aucun geste autre que de me barrer le passage …»

Max Sarradet lui promit - parole de conservateur ! - de préserver son sanctuaire et de guérir ses parois rocheuses de leurs maux végétaux.

Le conservateur affirme qu'il n'avait « ni bu, ni mangé, ni absorbé de drogue », mais se rappelle s'être « retrouvé en sueur, essoufflé et gesticulant ». Il finit par se découvrir accoté à la banquette cimentée de l'abside de la grotte, le fantôme ayant « disparu dans un fort bruissement d'ailes pour réintégrer le fouillis des gravures superposées. »

Incapable d'évaluer l'intensité de cette parenthèse, redevenu « calme, dégrisé, euphorique, avec une motricité rendue à la normale après l'engourdissement », il est remonté à l'entrée de Lascaux, et a fermé la grotte avec ces mots : « Au revoir, je ne vous abandonnerai jamais. » Il eut le temps de méditer au volant de sa voiture, pendant l'heure du trajet jusqu'à Périgueux.

Il se rappelle, en arrivant chez lui, au Logis Saint-Front, avoir entendu un bel oiseau nocturne, la dame blanche, celle nichée sur le clocher de la cathédrale de Périgueux, hululer son bonsoir. Bonheur: c'était son animal-fétiche…

Les sous-mariniers et les chamanes

Que s'est-il passé au juste ? On pense immédiatement aux phénomènes liés au gaz carbonique, à l'hypercapnie dont maints spéléologues et sous-mariniers ont fait la déboussolante expérience.

Le docteur Gilles Delluc, à la fois médecin, archéologue et spéléologue périgordin (8) évoque bien entendu cette thèse du C02, avec au passage un clin d'œil à une autre vision légendaire célèbre : celle, par André Malraux, de Lascaux devenu, à la fin de la guerre, un improbable arsenal souterrain de la Résistance en Dordogne.

Mais c'est pour, avec quelque véhémence, en faire litière. Constat en effet de Gilles Delluc : «La vision de Max Sarradet a été considérée comme une hallucination, et rapprochée de la transe et du voyage chamaniques. Or, une hallucination est une perception de sensations sans aucun objet extérieur pour la faire naître. »

« Ici, il s'agit, semble-t-il, d'une illusion d'optique, perception déformée du monde réel, née d'un jeu d'ombres à forme humaine. Et le C02 ne paraît pas, dans ce cas, avoir joué de rôle significatif sur le sujet… »

Il faut dire qu'on est alors, en 2003, en plein débat d'idées entre d'une part la préhistoire classique française soucieuse d'expliquer rationnellement la création artistique de Cro-Magnon, et d'autre part les tenants du chamanisme. Ceux-ci, avec Jean Clottes, raisonnent en termes de sorciers-créateurs pénétrant dans les grottes pour y rencontrer les esprits et livrer, dans le cas de Lascaux, la fameuse et emblématique séquence d'affrontement homme-bison de la célébrissime « Scène du puits. »

Pour décorer les parois de ses grottes, le peintre de Cro-Magnon aurait-il donc eu besoin de l'active compagnie de fantômes ? Mi-artiste mi-sorcier, redoutait-il, au point de vouloir l'animer par la magie, la solitude abyssale de sa création d'il y a 17 000 ans, à l'ocre et au manganèse ? Même si la chanson populaire qui lui fut dédiée sous le nom de « L'Homme de Cro-Magnon » fait de lui un poète insouciant et gouailleur…
Rien à voir en tout cas avec le récit d'un ancien professeur de Saint-Cyprien, Anne-Marie Héraut qui, aux Eyzies capitale bien-connue de la préhistoire, affirme avoir aperçu un « monstre » au niveau du pont de chemin de fer des Eyzies : « C'était il y a une vingtaine d'années, vers 5 heures du matin, alors que nous amenions notre fille à la gare d'Angoulême pour prendre le train puis un avion pour le Canada. Nous avons été trois dans la voiture à voir, dans le brouillard, cet immense escogriffe qu'on a réussi in extremis à éviter ! »
Illusion collective ?

(7) « Lascaux la mystérieuse », dans Documents d'archéologie et d'histoire périgourdines, 18, 2003.« Une vision chamanique à Lascaux ? Pas d'hallucination au CO2 », dans Arts préhistoriques et chamanisme, vision critique, chez Errance, avril 2005.

La Dame blanche de Puymartin

Après la préhistoire, les châteaux. La liste est longue de ceux, qui en Périgord, sont témoins comme à La Roche-Pontissac (entre Agonac et Saint-Front-d'Alemps) de bruits de pas, de craquements, voire de phénomènes de lévitation. Commentaire savant d'un antiquaire familier des lieux : « Les bruits de pas correspondent à une diagonale qui mène à la chapelle du château. Sans doute une affaire d'assassinat. »
Mais commençons par les célébrités…
Il faut d'abord souligner la nuance avérée entre fantômes et Dames blanches, les premiers étant de l'ordre du spectre, les secondes de l'apparition féminine. Les fantômes sont d'extension d'universelle, mais les Dames blanches ne sont pas elles-mêmes une « spécialité » périgordine puisqu'on en trouve largement ailleurs.
Quoi qu'il en soit, il n'est pas exagéré d'affirmer, même si cela peut sembler paradoxal, que le plus connu des fantômes des tours crénelées périgordines est, à un jet de couleuvrine de Sarlat, une… Dame blanche. Avec toute l'ambiguïté que recèle cette expression par rapport au grand oiseau nocturne qui hante tant de châteaux – certains n'hésitant pas d'ailleurs à pratiquer un très ornithologique amalgame.
La Dame blanche de Puymartin évolue dans un rêve de tourelles et de créneaux, dans ce château de style à la fois médiéval, Renaissance et néo-gothique, également doté d'un énigmatique cabinet de mythologie classé Monument historique (9).
Cet édifice qu'une percée à travers les arbres permet d'apercevoir depuis la route de Sarlat, est sorti de terre au 13e siècle, a été détruit par la Guerre de cent ans et fut rebâti en 1450 par Radulphe de Saint-Clar, au haut d'une colline boisée, sur la commune de Marquay.

Comme dans les contes de fées, on va écrire « il était une fois », mais la suite est plutôt rude : le petit-fils de Radulphe, à savoir Raymond de Saint-Clar, surnommé le capitaine Puymartin, chef de guerre catholique, reprit Sarlat occupée par les huguenots. Ce n'est que plus tard qu'apparaît un autre homme d'armes, Jean de Saint-Clar qui, au retour de combats, surprend sa femme Thérèse avec son amant.
Celui-ci est promptement exécuté et Thérèse de Saint-Clar, 25 ans, est enfermée à vie dans la tour Nord. Elle y passe quinze ans, dort sur une méchante paillasse et reçoit sa pitance à travers une trappe du plafond que l'on montre toujours aux visiteurs. A sa mort, son corps est emmuré dans la pièce.
La différence de couleurs des pierres est assez éloquente pour délimiter l'emplacement de la sépulture. Précision du propriétaire Xavier de Montbron : « Il n'a jamais été question de l'ouvrir, et surtout pas avec mon père Henri qui, contrairement à moi-même, affirmait avoir vu la Dame blanche». Sa mère Nicole de Montbron se contente de dire qu'à ses yeux, « il y a sûrement quelque chose. »
Depuis le drame, la Dame blanche hanterait, sans visage ni parole, ce château impressionnant qu'habitent, sous les portraits d'ancêtres, Nicole et Xavier de Montbron, fiers d'une histoire familiale d'un demi-millier d'années à Puymartin. Cette histoire passe par le marquis de Carbonnier de Marzac, restaurateur du château fin du 19e siècle. Elle suscite ce commentaire : « Ici, on n'a guère besoin d'une Dame blanche promue par un quelconque Office du tourisme ! »

Voyage au bout de la nuit

Quoi qu'il en soit, avec ou sans caméras à infra-rouge, médiums, « chasseurs de fantômes », mystiques et simples curieux se sont passionnés pour cette Dame blanche de Puymartin. Xavier de Montbon a même vu des visiteurs entrer en transes.
Tous n'ont pas la chance, comme le musicien Georges-Alain Duriot, de Saint-Cyprien, d'avoir logé une année dans le château et d'y avoir réalisé, de nuit, une soixantaine de photos troublantes même si les spectres n'apprécient guère, en général, les paparazzi. Sensible à tout ce qui touche au paranormal, il avoue avoir été très impressionné par ce séjour.
Certains ne passent qu'une nuit à Puymartin (10), mais quelle nuit ! Dans la pénombre, avec opiniâtreté, ils espèrent, au plus profond d'eux-mêmes, pouvoir clamer, à l'instar de deux visiteurs de l'été 2013, avoir vu une forme immaculée au grenier. Et surtout, encore mieux, comme telle touriste initialement sceptique et dormant dans la chambre d'hôte jouxtant le cachot de l'héroïne, crier entre enthousiasme et effroi : « Je viens d'apercevoir la Dame blanche ! »

La famille de Montbron considère comme sacrées les soixante marches menant à ce cachot. Elle n'hésite pas à imaginer collaborer à un circuit des châteaux hantés en Périgord, mais en même temps voue à ses héros historiques, réels ou légendaires, un respect qui dépasse de mille toises le simple critère touristique. D'ailleurs, la cave serait elle aussi hantée, mais cette fois par un énigmatique homme… en noir. C'est du moins l'histoire qui se colporte, sans avoir jusqu'alors connu de réel commencement de preuve.
La tradition n'empêche pas la famille de Montbron d'épouser l'air du temps : les deux derniers étés 2012 et 2013, le funeste destin de Thérèse de Saint-Clar a inspiré un spectacle

son et lumière. Une chasse à la Dame blanche a également été organisée, chaque vendredi, pour les enfants invités à chercher, comme autant de trésors, des objets blancs ayant pu appartenir à la Dame… blanche.

En fait, le thème du cocufiage démasqué au retour de la guerre en général ou de la Croisade en particulier est exploité dans maintes histoires de fantômes, depuis la fameuse Fileuse du château de Jumilhac jusqu'au seigneur de Grignols écarté de ses terres – le domaine de Talleyrand-Périgord - par de faux revenants servant d' « épouvantails » !
Au château de Fénelon, chaque mois d'avril, les apparitions supposées de Gisèle-Yolande de Beynac, épouse du sire de Fénelon, et de son jeune page Guy de Vivans de Castelnaud, illustrent ces amours contrariées. Ils se seraient rencontrés à la grotte dite « sous Fénelon » et auraient été surpris par le châtelain réputé violent et querelleur. Il poignarda le page, mais se noya lui-même dans la Dordogne.
Gisèle-Yolande détacha alors une barque, y plaça le corps de l'infortuné page et grimpa à bord. Selon la légende, l'embarcation aurait emporté, sur les eaux vives, les corps de ces amants maudits finalement enterrés par des bateliers…

(9)Lire, de Jean-Luc Aubarbier, « Guide secret du Périgord » (éd. Ouest France, 2012)
(10)C'est aussi ce qu'ont vécu au moins deux confrères journalistes : Adrien Vergnolle de Sud Ouest et Fabrice Michelier de Dordogne libre. Ils n'ont pas vu la Dame blanche, mais ont vécu une belle expérience estivale.

Les seigneurs de Biron reviennent le 31…

Le château de Biron, le Conseil général, propriétaire, l'a longtemps voué à de grandes expositions, tout en le restaurant. En 1995, il a suscité, avec huit artistes renommés, une présentation d'arts plastiques sur le thème éminemment fantomatique du visible, de l'apparition et de l'ombre. En exergue, une pensée du mystique perse Ruzbehan : « La plus grande beauté humaine n'est qu'une ombre. »
Il faut dire que ce château imposant, décor de nombreux films – « Le Capitan », « La fille de d'Artagnan », etc. - maintient une belle tradition de revenants (11). Son héros principal en est Charles de Gontaut-Biron qui, après avoir été un très proche compagnon d'armes d'Henri IV, le trahit avec les Espagnols qui menacent les frontières septentrionales. Il fut décapité à la Bastille le 31 juillet 1602. Le bourreau s'y reprit, dit-on, à 17 fois, pas moins. Sanglantes coulisses d'un règne légendaire !
A noter que cette histoire est curieusement parallèle à celle de Cinq-Mars, intime de Louis XIII ayant comploté contre Richelieu, que retrace « La pourpre et le sang », tourné à l'automne 2013 en Dordogne, avec Jacques Perrin, au fil des couloirs à fantômes des châteaux de Bourdeilles, Hautefort, Jumilhac-le-Grand et Beynac.
De son côté, le dernier des Gontaut-Biron, Armand-Louis, duc de Lauzun, fut guillotiné le 31 décembre 1793 à Paris après avoir combattu en Corse, en Amérique, au Sénégal, en Italie et en Vendée. C'était un personnage. Il railla vertement ses accusateurs révolutionnaires et, avant d'être exécuté, acheva tranquillement son déjeuner, en payant un verre à son geôlier. D'abord enterré à la Madeleine puis jeté aux Catacombes, il ne pouvait imaginer qu'Yves Guéna lui consacrerait un jour une biographie…

La lame de la guillotine, surnommée « la Veuve », chargée d'hémoglobine, continuerait-elle à hanter le château de Biron ? En tout cas, on peut s'interroger sur la chapelle de Biron, qui abrite encore deux tombeaux à gisants mais qui a vu partir une piéta et une mise au tombeau, cédées par les Gontaut-Biron au musée new-yorkais des Cloisters. Plus difficilement exportables, les ombres de seigneurs de Biron, tête sous le bras, y déambuleraient à date fixe. A savoir, le jour de leur mort, le 31 juillet pour Charles et le 31 décembre pour Armand-Louis...
Selon des observateurs audacieux autant que discrets, on entendrait alors gémissements et plaintes résonner dans le château. Les revenants sortiraient de dessous les dalles du tombeau, tenteraient de nettoyer l'écusson souillé des Biron, et chanteraient même une complainte sur leur destin malheureux - alors qu'ils estimaient avoir loyalement servi leur roi.
Cette chanson de Biron fut sans doute jugée assez subversive pour être frappée de lourdes peines à l'encontre de ceux osant, sous l'Ancien Régime, la fredonner. Elle avait pour paroles anciennes :
As aublidat tota la pena
Que per tu iôu me sei donat,
Car dins mon côr n'i a pas una vena
Que per mon rei n'aje sannat.
Soit en français :
Tu as oublié toute la peine
Que pour toi je me suis donnée
Car dans mon corps il n'y a pas une veine
Qui pour mon roi n'ait saigné.

(11)Lire « Contes et légendes du Périgord », de Marcel Secondat (éd. Fanlac, 1979), ouvrage majeur sur la mythologie de la Dordogne, qui se complète aussi de « Périgord, terre de légendes », vingt histoires écrites par l'éditeur lui-même Pierre Fanlac.

La Fileuse de Jumilhac-le-Grand

La saga de la Fileuse de Jumilhac-le-Grand présente un cousinage avec celle de la Dame blanche de Puymartin, bien que les deux édifices historiques se situent aux deux extrémités de la Dordogne, l'un en Périgord vert, l'autre dans le noir.
Dans celui jouxtant le Limousin, on a entre autres tourné « Le Pacte des loups ». Mais mâtinée de légende, l'Histoire a surtout retenu de lui qu'une jeune châtelaine, Louise de Hautefort, y fut mariée en 1610, contre son gré, au comte Antoine II de Jumilhac, jaloux et féru d'alchimie (ce qui n'est pas incompatible...) Une peinture, réalisée par un artiste local à partir d'une esquisse de portrait tracée sur une porte de sa pièce-prison (12)– à moins qu'il s'agisse d'un autoportrait - , atteste de la beauté céleste de cette femme passablement mystérieuse.
En l'absence de son époux, retenue avec son rouet dans les combles du château, la belle châtelaine filait et filait… mais trouvait le temps long. Que croyez-vous donc qu'il arriva ? Un jeune chevalier joueur de luth, déguisé en berger, vint régulièrement lui conter fleurette. Il utilisait un système astucieux de messages affectueux circulant, depuis les tours, le long de ses écheveaux de chanvre. Le galant n'hésitait pas, de plus, à se déplacer avec son troupeau jusque dans le château afin de donner le change ! Ayant à son retour promptement démasqué son rival, livré par l'intendant du château, le seigneur de Jumilhac cloîtra à jamais son infidèle épouse dans la pièce la plus élevée de la tour la plus haute.

Elle y mourra. Rapidement, croient certains. D'autres avancent qu'à la mort de son époux, elle se serait remariée… avec son soupirant, le sieur Lavaud de Marsac. D'autres enfin prétendent qu'elle aurait été de longues années privée de liberté, mais moins cependant que sa « cousine » de Puymartin, elle aussi drapée de blanc comme les veuves des rois de France, les fameuses Reines blanches.
Quoi qu'il en soit, les nuits de tempête, le fantôme blanc de la Fileuse est censé flotter sur l'océan tempétueux des toitures du château, réputées « les plus romantiques de France », selon le mot, au 19e siècle, du grand graveur et peintre Gustave Doré .
L'auteur périgourdin Michel Testut laisse entendre d'un air vaguement mystérieux qu'il aurait rencontré la Fileuse et qu'elle serait d'un commerce plutôt agréable. Le propriétaire du château, Henry de la Tour du Pin, s'affirme pour sa part, « prudent » par rapport à ses manifestations supposées.

Les visiteurs du marquis

Outre un certain nombre de pertinents éléments alchimiques (13) qui épicent la visite de ce riche édifice, Henry de la Tour du Pin, marquis de Jumilhac, n'est pas avare d'anecdotes à propos de l'élégant fantôme de la belle Dame blanche.
Sa première histoire est d'essence touristique : « Assurant un guidage estival avec nombre de visiteurs, je demande, un jour, que l'on se serre dans la chambre de la Fileuse afin de pouvoir y faire entrer un maximum de monde. Comme j'insiste, une touriste répond qu'elle ne peut plus avancer d'un pouce, et va attendre sur le palier.
… La visite continue et, à la fin, la visiteuse vient m'expliquer s'être comme trouvée, au moment d'entrer dans la pièce, en présence d'une puissante force opposée à sa volonté. Cette force semble d'ailleurs l'avoir découragée de chercher à en savoir plus sur le château… »
Le marquis de Jumilhac conte une deuxième histoire, plus récente, celle d'une peintre venue exposer des toiles florales dans le cadre de l'année Le Nôtre. Assez fébrile, multipliant les coups de fil, elle finit par lui avouer qu'elle se sent « plus que mal à l'aise. »
Elle a l'impression, explique-t-elle, de ne pouvoir passer outre une force oppressante qui a d'ailleurs failli, d'entrée, la décider à rebrousser chemin. N'arrivant pas à se concentrer, elle décide d'appeler un ami magnétiseur à la rescousse. Le marquis s'interroge alors : « Cette oppression est-elle liée à la Fileuse ou bien aux ossements décelés dans la cour par le pendule du radiesthésiste François de la Clergerie, tout près justement de la salle d'exposition ? »
Il amène finalement la peintre à la chambre de la Fileuse. Là, elle observe les fresques et, de manière assez brusque, les estime « maquillées ». Elle réclame même leur « nettoyage » après avoir cru apercevoir, sur certains murs, des formes étranges…

(12)Certains historiens prétendent qu'il s'agirait plutôt d'un autoportrait de Louis Hautefort
(13) Henry de la Tour du Pin montre, au sommet du château, un disque solaire et un croissant de lune formant girouette. Omniprésents dans tous les systèmes philosophiques et religieux comme symboles des forces vitales, ces éléments sont à Jumilhac-le-Grand liés à la symbolique des plaques des cheminées du château, dans la salle basse et dans la chambre de la Fileuse.

Les démons de Commarque

Perdu au milieu des Beunes (14), près des Eyzies en direction de Sarlat, vrai repaire perdu de chevaliers qui n'auraient pas déparé dans un récit de conquête du Graal ou de la Toison d'or,

le château de Commarque continue à faire rêver. On y est, d'aventure, parfois guidé par le propriétaire nommé ni plus ni moins qu'… Hubert de Commarque.
De tout temps, les amoureux, les romantiques, les mystiques, les solitaires et les imaginatifs se sont plu sur ce site magique. Parmi eux, Robert Merle qui, installé à Marquay, en fit le décor de son roman d'anticipation « Malevil » sur l'après-bombe atomique ; ou encore la paléoastronome Chantal Jègues-Wolkiewicz qui s'y fixa pour mesurer l'angle très symbolique de pénétration du soleil, lors des solstices, dans les grottes préhistoriques.
Templiers, seigneurs brigands, gardiens d'éventuels trésors (Arca, qui a donné Commarque, rappelle l'Arche d'Alliance), tant de monde est passé par Commarque et son donjon promu en hiver phare des brumes, qu'on en oublierait presque un fantôme : celui de ce cavalier qui s'enlisa dans la tourbe des Beunes.
La fille du châtelain guidait le soir, par un fanal savant, son amant à cheval, en se cachant de son père qui ne l'aimait pas. Mais elle se trompa un jour quant au sens du fanal, et ce fatal fanal mena son amant au trépas. On dit depuis que, lorsque la lune étincelle, la jeune femme apparaît sous forme d'une ombre projetée sur le donjon. Autre manifestation, certains soirs d'orage, un cheval se dessine dans le ciel. Ce n'est pas l'avant-garde de quelque terrifiante « chasse volante ». C'est seulement la monture de l'amant à la recherche de son cavalier perdu. Cela aurait-il quelque rapport secret avec la gravure, dans la cavité au pied du château de Commarque, d'une des plus grandes œuvres d'art préhistorique, représentant justement une tête de cheval ? De nos jours, le touriste ne peut grimper au château qu'avec de solides jambes, comme si Commarque se méritait toujours physiquement…

(14) Il s'agit d'un réseau de cours d'eau marécageux irrigant des zones de tourbe où l'on pourrait bien, un jour, trouver des hommes préhistoriques pétrifiés, comme dans les tourbières danoises. Des Indochinois y travaillèrent pendant l'Occupation et une rumeur des années 1990 y fit croire à un crocodile égaré…

Autres châteaux, autres esprits

Le Périgord, sans doute parce qu'il fut relativement épargné par les guerres endémiques de l'Histoire de France, compte plus d'un millier de châteaux. Point de surprise si des revenants s'ébrouent sous leurs épaisses murailles. Et châteaux et fantômes de Dordogne dansent, de collines en vallées, un quadrille endiablé dont les échos, religieusement consignés, ne datent pas d'hier.
Ainsi, en 1897, le Bulletin de la Société des études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot évoque la découverte d'une lettre écrite en 1761 par l'abbé Delom, curé de Condat, au sujet d'une apparition, jugée alors « très intéressante », de revenant au château voisin de La Flunie, devenu depuis une hôtellerie haut-de-gamme sous le nom de La Fleunie.
Mais pour un profond retour en arrière, à travers quelques cas représentatifs, remontons loin dans le temps.
Montfort, sur sa falaise
D'abord, il y a un peu moins d'un millier d'années, un clin d'œil funeste au château de Montfort. Celui qui, à Vitrac, offrit au 20e siècle sa splendeur à l'aventurier de Guyane Jean Galmot cher à Blaise Cendrars, puis au magnat arabe Pharaon devenu persona non grata sur l'échiquier international. Deux châtelains éphémères fort différents, mais fascinés par le même splendide panorama sur la rivière Dordogne.
Défenseur de Toulouse lors de son siège par Simon de Montfort, le cathare Bernard de Casnac y vécut et jura, aux heures les plus sombres de la croisade des Albigeois au 13e siècle, de couper en morceaux tous les catholiques de la région.

En retour, sa fille fut, en martyr, brûlée vive sous ses yeux, et mystérieusement son fantôme se serait longtemps promené, dit-on, le long des hautes murailles de Montfort.
Le Bouc de la maison-forte
Face à la Madeleine, site préhistorique et troglodytique majeur de la vallée de la Vézère, la maison-forte de Reignac, mi-château mi-forteresse, offre à la visite le cachot de 4 m2 du Bouc, sombre satyre proche de l'animal, tristement présent dans les annales périgordines pour le meurtre de nombreux curés et le viol de multiples bergères.
Soldat perdu des Croisades, il fut fait prisonnier à Jérusalem. Ses exactions dateraient de son retour en Occident et son fantôme inquiétant plane toujours, dit-on, au-dessus de la maison-forte où son propriétaire, Jean-Max Touron (15), a installé un saisissant musée de la torture. Lové dans la falaise, ce sinistre musée, conçu en Italie, a beaucoup circulé avant de s'ancrer là. Côté fantômes, on imagine qu'il héberge à tout coup des âmes en peine, victimes de ses folles machines : brodequins, pilori, tonneau à pointes, carcan, pinces ardentes, cage de contention, chevalet d'élongation, engins à noyer, à flageller, à brûler, à amputer, à ôter des organes ou énucléer les yeux. Autant d'outils conçus avec sadisme pour briser les corps (de coupables ?) par le fer, l'eau et le feu.

(15)De la lugubre histoire du Bouc, l'auteure Virginie Jouany , de Thonac, a tiré le scénario pertinent d' « Une famille à secrets », où une héroïne découvre Reignac lors du mariage d'un vieux cousin.

Terreur des bêtes de ferme

Plus proche de nous, le cas de Georges Duvert est douloureux. Il est propriétaire à Payzac, en Périgord vert, des bâtiments issus d'un château que fit il y a quatre siècles construire Henri IV, nommé La Morélie. Ce domaine eut, pendant des siècles, ce qu'on appelait « haute justice » sur 22 villages et hameaux.
En quelques dizaines d'années, cet éleveur expérimenté, qui n'hésite pas à répandre sur ses terres du sel pour faire fuir les esprits, affirme avoir perdu plus d'une centaine d'animaux et pas mal de matériel. Il dit entendre taper, la nuit, dans sa chambre.
Il aimerait naturellement trouver une explication à ces phénomènes si négatifs qui l'ont amené, affirme-t-il, à faire venir trois fois des spécialistes de désenvoûtement. L'un d'eux, le troisième, serait même mort peu après.

Cheval blanc et chat noir

Animaux encore, c'est de cheval qu'il est question au château de Brassac où le seigneur, à la moitié du 19e siècle, se rendait tous les jours au bourg de Fanlac, monté sur un superbe cheval blanc.
Référons-nous encore à Marcel Secondat, incontournable source pour contes et légendes, passage obligé pour le Périgord à la façon de Claude Seignolle pour le plan national. Ce seigneur de Brassac donc, esprit-fort ayant été maire du village lors de la Révolution de 1848, répondait à qui s'inquiétait de son manque d'assiduité à l'église : « Je préfère que mon cheval m'écartèle plutôt que de mettre les pieds à la messe. »
Une fois qu'il passait devant la croix des Quatre-Cendriers, il fut désarçonné, traîné à terre par son destrier et déchiqueté dans sa fatale course. Depuis, son âme errerait, simplement trahie par les vagabondages d'un gros chat noir. A savoir le même félin de mauvaise augure qui avait mangé le nez de son cadavre, malgré les efforts désespérés, pour le chasser, de deux vieilles femmes préposées à sa veille.

Quand on connaît la place du chat noir dans l'imaginaire collectif, animal maléfique par excellence, porteur de malheur et suppôt du diable, on voit que mal en avait pris à ce seigneur mécréant de blasphémer avec autant de verdeur !

L'arrière-grand'mère

De nos jours, des châteaux connus peuvent toujours, côté fantômes, faire parler d'eux. Ainsi à Grand-Brassac, Hélène du Lau d'Allemans confirme qu'en son élégant château de Montardy, « quatre ou cinq personnes très recommandables ont été réveillées la nuit, et ont aperçu une dame au pied de leur lit. »
Qui était-ce ? Hélène du Lau d'Allemans dit avoir reconnu, sur un portrait, au hasard d'un voyage à Paris, l'arrière-grand'mère de son mari : « C'était une jeune femme de 30-40 ans, une blonde aux yeux bleus avec une coiffure d'époque Louis-Philippe. »
Elle explique, avec une simplicité désarmante, que son mari l' « a, grâce une messe, fait disparaître. »
_Déjà propriétaire d'autres sites dont La Roque Saint-Christophe, la grotte du Sorcier, le Roc de Cazelles, etc., il aménage aux Eyzies (ouverture à Pâques 2014) un espace Cro-Magnon qui, avec des techniques muséologiques de pointe, témoignera de notre ancêtre direct apparu il y a 30 000 ans sous la falaise éponyme de… Cro-Magnon.

Revenants-fantastique, le grand flirt

Ce ne sont pas forcément les châteaux les plus fous qui, en Périgord comme ailleurs, abritent les fantômes les plus curieux. Mais le fantastique y occupe, lui aussi, une place originale dans l'univers réel ou imaginé des fantômes.
A L'Herm, une main de cire au pays de Jacquou :Voici l'édifiante histoire de la main de cire du château de L'Herm, près de Rouffignac, que seuls des visiteurs naïfs pourraient croire voué au seul culte de Jacquou le Croquant.
Chargé de rumeurs noires, merveilleusement restauré par la famille Palué férue d'archéologie, ce château de la Forêt Barrade (le massif tirant son nom de Bars) sert de décor, à travers Marcel Secondat, Michel Cosem ou Simon Marsden (16), à une légende dite « de la main de cire » qui vaut largement son pesant de poudre de perlimpinpin.La superbe fille du baron de L'Herm, Jeanne, éprouve un amour amplement partagé pour Gontran de Bourdeilles. Ce dernier, hélas, lors d'une puissante étreinte, fait bien malencontreusement choir une hache d'armes accrochée au mur, sur une main de sa bien-aimée. Etrange accident en vérité…
Les chirurgiens, qui étaient à l'époque des barbiers, réalisaient déjà des prouesses mais ne purent cependant que lui greffer une nouvelle main de cire dure, fort bien imitée. Cette étrange prothèse devint un fort symbole de fidélité entre Jeanne et Gontran, qui entre-temps se marièrent.
Mais Gontran de Bourdeilles renoue avec sa vie de fêtard d'un château à l'autre, tandis que Jeanne, las de l'attendre, prend un amant : le troubadour Aymar de Milhac. Lors d'une très sévère dispute, ils se cramponnent tous deux dramatiquement à cette fameuse main de cire. Puis, alors que Gontran manie sa hache d'armes, Jeanne sauve de justesse le troubadour et s'enfuit. C'est le moment où retentit dans la nuit un cri redoutable et glacial, resté dans les mémoires.
Depuis, la nuit tombée, certains croient voir les fenêtres du château éclairées, avec en contre-jour une ombre passant et repassant inlassablement. Les jours de lune, ce sont les créneaux de L'Herm qu'ils voient inondés de lumière avec, par-dessus, flottant de façon bien énigmatique, la grande robe blanche de Jeanne. La main de cire, elle, ne fut jamais retrouvée.

Un lièvre monstrueux à Auberoche

Voici encore, racontée par l'inépuisable Marcel Secondat, l'histoire inquiétante du lièvre d'Auberoche et des bruits de chaînes de son château, célèbre par ailleurs pour avoir, dit-on, servi de repaire à la mandragore. Cette plante maudite, à la charnière du végétal et de l'animal était censée se nourrir du sperme des pendus, au pied de gibets célèbres comme celui de Montfaucon, à Paris. Elle pouvait, d'aventure, occulter la porte de mondes souterrains En tout cas, elle indiquait la direction de lieux hantés par le diable, les fameuses « cafourches », croisements si mal fréquentés dont parle Georges Rocal, curé de Saint-Saud, dans « Vieilles pratiques dévotieuses du Périgord » (17).

Si on l'en croit, l'aile droite du château dAuberoche résonnait de pareils bruits révélateurs de fantômes, depuis qu'un seigneur y proclama un jour, avant de partir à la chasse : « Je préfère ramener le diable plutôt que revenir bredouille. »

Tout juste eut-il franchi les douves qu'il tira un superbe lièvre. Il le rapporta triomphalement sous les tours.

Mais, à peine eut-il étendu la bête dans la cuisine du château que, ô terreur, elle devint aussi grosse qu'un veau, se plaignit comme un humain (« Arrête, tu me fais mal ») et suscita des turbulences sans nom. Le monstrueux animal finit par être lâchement balancé par quatre gaillards dans un étang, sur les conseils pressants d'un curé en mal d'exorcisme, qui passait par là.

L'étang a, dit-on, tari depuis. Il s'était en tout cas, au moment des faits, révélé insondable tout en cachant peut-être, selon la légende, outre l'énigmatique mandragore, une voie d'accès aux enfers balisée de fantômes…

Les animaux des champs peuvent-ils inspirer des fantômes, et qui plus est des fantômes pouvant émerger, impromptu, des eaux ? Merveilleux, quand tu nous tiens…

A un doigt de l'oubli

Autre histoire de revenants d'inspiration fantastique : celle de la marquise de Beynac, morte en 1828 dans un accident de calèche tombée, depuis la berge escarpée, dans les eaux de la Dordogne.

Ensevelie avec tous ses bijoux, comme le fut plus près de nous l'actrice Martine Carol, elle allait être victime du zèle de deux détrousseurs de cadavres. Ils étaient particulièrement motivés par la bague de 10 000 livres que, dans sa tombe, la marquise portait pour l'éternité à un doigt.

Le couple ainsi à l'œuvre, à savoir une femme de chambre de la marquise et son amant, était en train de scier gaillardement la phalange, lorsqu'un poignant et inattendu cri de douleur se fit entendre : « Ah, que vous me faites mal ! »

Alors que les voleurs tremblaient de tout leur corps, un miracle fit que la marquise ressuscita promptement. Elle devait encore, après sa peu banale mésaventure, vivre une nouvelle vie et même enfanter. Enfin, miséricordieuse, elle alla jusqu'à marier ses détrousseurs qui, s'étant ressaisis, étaient dans un deuxième temps allés chercher un médecin pour la soigner…

Mais l'histoire ne dit pas si, peut-être devenue à son tour une Dame blanche, il manquait un doigt à son fantôme, volant au long des murailles de cette puissante forteresse beynacoise qui recèle d'autres cadavres exquis.

(16)« Contes et légendes du Périgord » de Marcel Secondat (Fanlac, 1979), « Contes de Dordogne » de Michel Cosem (Fanlac, 2002) et « La France hantée » de Simon Marsden (Flammarion, 2006) .

(17) Celle-ci est également évoquée, à côté d'autres phénomènes mythiques (« chasse volante », lavandières de la mort, lébérous, etc.) dans « Images fantastiques du folklore périgordin » par Jean-Louis Galet (1963), avec des bois gravés de Maurice Albe.

Fantômes et cliquetis d'épées

Y a-t-il des « bons » et des « mauvais » fantômes ? On sait au moins que les morts violentes pourraient, de beaucoup, favoriser les seconds.
Regardons l'histoire mouvementée de châteaux comme celui de Lanquais, surnommé « le Louvre inachevé du Périgord ».
A Lanquais, bien mystérieuse caresse de main
Confronté notamment aux Guerres de religion, ce château altier a connu, depuis le temps de Galliot de la Tour, frère d'Ysabeau de Limeuil, membre de l'Escadron volant de Catherine de Médicis, nombre de massacres et de disparitions tragiques, propices aux découvertes de cadavres. Le genre de précédents macabres qui contribue à une réputation sulfureuse…
Fière et heureuse d'avoir maintenu l'indépendance de son château, Odile Foucher Bertaux de Brandois, sa propriétaire passionnée de vieilles pierres, est la fière descendante de l'humaniste Alexis de Gourgues, qui a donné son nom à une artère bordelaise. Il est en effet l'un des pères de la préhistoire au 19e siècle, après Jacques Boucher de Perthes.La châtelaine n'hésite pas à confier : « Il m'arrive de sentir parfois la caresse d'une main surma joue ou mon bras, comme si quelqu'un essayait d'entrer en communication avec moi… »Sourire toutefois : « Je n'évoque jamais ce sujet, de peur de passer pour folle ! »

Chevauchées à Molières, Limeuil et Paunat

Au cœur du délicieux petit village de Paunat, sur une façade de restaurant, chez Julien, un panneau signale le Chemin de la reine blanche. Surprise. Quelle reine blanche ou… Blanche ? Clin d'œil aux Dames blanches déjà croisées dans notre quête des fantômes du Périgord ? Or, on appelait aussi « Reines blanches » les veuves des rois de France, toutes de blanc vêtues…
Il semble bien que l'on parle ici de Blanche de Bourbon (18), nièce de Jean le Bon, infortunée épouse de Pierre 1er de Castille dit le Cruel, qui la répudia le soir de ses noces en 1353.
Elle fut enfermée dans la forteresse de Molières, construction stratégique d'alors, ornée de peintures murales récemment retrouvées. Elle y avait été conduite par le Chemin de la reine Blanche, voie au nom passablement ambigu puisque se référant donc à la fois à son vrai nom et à son possible fantôme.
L'historien Gilles Delluc pense que cette voie dite également « chemin ferré », remontant peut-être au gallo-romain, constituait aussi, vraisemblablement, entre Périgueux et Cahors, une alternative au Chemin de Saint-Jacques – pas seulement religieux, mais bien entendu aussi économique.
Il faut dire que cette région, très fréquentée au Moyen-Age, était le champ-clos de rivalités franco-anglaises très aiguës entre bastides, avec des chefs de guerre et seigneurs bien connus au « hit-parade » de l'époque. C'était, côté anglais, le Prince noir et Richard Cœur de Lion, qui fit bâtir la chapelle de Limeuil honorant Thomas Beckett. Côté périgordin, il s'agissait des Archambault à Montignac et des Galard à Limeuil.
Parallèlement, Alberte Sadouillet-Perrin (19) cite Marguerite qui, au château de Miremont, devint une toute-puissante Dame de Limeuil avant de connaître mille misères. Elle ferait, dit-elle, bouger sa pierre sépulcrale pour laisser « errer son triste fantôme » sur ces bords de Dordogne où jadis les Anglais parlaient occitan avec l'accent d'un Shakespeare … pas encore né !

L'adieu aux armes

Sauveboeuf, à Aubas (et non son homonyme entre Lalinde et Mauzac), est déjà célèbre pour ses riches collections archéologiques, faisant causer d'un « château hanté par la préhistoire ». Mais il sert aussi de cadre à une autre curieuse histoire de fantôme sur fond de guerre (20) … De retour de l'armée royale en Hollande, le cadet des fils du marquis de Sauveboeuf revient au château familial. Un soir, il veille, fenêtre ouverte sur la Vézère baignée d'un beau clair de lune. Une jeune femme de noble allure, habillée de blanc, se promène étrangement sur la rive opposée à petits pas.
Le jeune officier descend précautionneusement vers la rivière, emprunte une barque, essaye de rejoindre la belle créature. Mais celle-ci presse le pas, s'avère insaisissable et le conduit finalement jusqu'à une sorte de coteau, l'Arzème. Là, à sa très grande surprise, il retrouve une dure scène de bataille comme il vient d'en vivre dans l'armée de Louis XIV.
Il n'y manque rien, ni soldats, ni chevaux, ni armes, ni cris de guerre.
La respiration fait défaut au jeune homme, ses oreilles bourdonnent, il vit un vrai cauchemar.
Ces visions auront un résultat immédiat : il décide de ne pas rejoindre l'armée de Louis-le-Grand, mais de devenir plus tard abbé de Chancelade…

La silhouette du chef

A Bourniquel (21), dans le Bergeracois profond, le château de Cardoux isolé dans les bois, servit au 17e siècle de refuge à une troupe ayant rejoint le parti de la Fronde. C'est Jean-Paul Auriac qui le rappelle, avec un frisson au creux de la plume, toujours au fil des pages de « C'était… le chemin des bois ».
Le château fut pris et détruit. Le chef des rebelles fut embastillé et exécuté. Des voisins des ruines affirment apercevoir, chaque nuit de la Toussaint, sa silhouette diaphane.
Ce spectre mystérieux fait en silence le tour de la cour de ce qui fut le château, et disparaît brusquement.
Bien inquiétant pour le promeneur attardé le soir dans le coin, n'est-ce pas ?

Panique d'un vétéran de Napoléon

Bousculant les siècles, nous voici au 19e siècle avec l'histoire de tel vétéran de l'armée napoléonienne, capitaine du cadre de réserve ayant de justesse sauvé sa vie à la funeste retraite de Russie.
C'est Eugène Le Roy qui raconte l'affaire dans la première partie de son roman « Le Moulin du Frau ». Le jeune héros Hélie Nogaret et son oncle Sicaire passent, avec leurs montures, aux abords du château des Bories aujourd'hui propriété des De Lary, à Antonne-et-Trigonant.
Ils découvrent, dans les parages, une maison sale aux murs noirs, aux contrevents fermés et aux ardoises moussues, réputée grouiller de fantômes descendant les escaliers sur le coup de minuit, dans de caractéristiques bruits de chaînes.
C'est là que crânement, ce vieux capitaine décida de braver les morbides appréhensions planant autour des dépendances du château.
Le bouillant officier se couche donc serein, un soir, dans une pièce de la maison maudite, ses pistolets sous le lit et son sabre sous le traversin, bien décidé à vendre cher sa peau aux fantômes.

Or, réveillé à minuit par un pas lourd au grenier, il n'arrête pas de guerroyer farouchement toute la nuit, luttant contre des forces sournoises et déterminées. Au petit matin, il constate avoir percé, avec un de ses pistolets, un trou dans un mur. Son sabre, lui, a haché la boiserie de l'escalier.
Avant de quitter à jamais les lieux, le fier-à-bras désarçonné lance avec dépit : « Je n'ai pas peur des hommes en chair et en en os, mais alors pour ce qui est des fantômes… »
Fantômes-épouvantails
Même si l'on y tourna « Le Tatoué » avec Jean Gabin et Louis de Funès, le château de Saint-Vincent-le-Paluel, détruit par les Allemands à la fin de la dernière guerre, ne fait guère parler de lui. Sinon qu'il a subi une utile cure de jouvence, après avoir été, pendant des décennies, caché par la végétation.
Quoique très endommagé, il reste un site impressionnant de puissance et de profondeur, où certains croient avoir localisé des fantômes.
D'autres estiment plus prosaïquement que des maquisards, qui y entreposaient des armes, se servirent de cette rumeur pour éviter les « curieux. »
Des fantômes en treillis, cela pourrait donc exister aussi ?

(18) Brigitte et Gilles Delluc, Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord, tome CXX, 1993.
(19) Dans « En Périgord, histoires en marge de l'Histoire », par Alberte Sadouillet-Perrin (Fanlac, 1977).
(20) Toujours dans Marcel Secondat, déjà cité. Pour sa part, l'auteur et préhistorienne Sophie Cattoire a filmé, sous le titre « Un château hanté par la préhistoire », les collections paléolithiques de Claude Douce à Sauveboeuf (novembre 2013).
(21) A ne pas confondre avec l'exemplaire et inexpugnable château-fort de Bonaguil, à la charnière du Périgord et du Lot-et-Garonne, un vrai fief de Dames blanches.

Maisons hantées et images d'Epinal

Après les châteaux hantés, les demeures…
Les rapports éventuels de Périgordins avec des fantômes peuvent aller du bienséant au trivial, de l'affectueux au conflictuel en passant par la peur ou l'indifférence. C'est ainsi que, bel exemple de « réponse à côté », pour esquiver la question, lorsqu'on leur demande s'ils connaissent des maisons hantées, certains et non des moindres, sont enclins, avec humour, à répondre par un mauvais jeu de mots : « En T ou bien en L ? »
Des maisons hantées, il en fleurit, à vrai dire, un peu partout, pour la plupart anciennes. Il s'en trouve – on en passe et des meilleures – à la Vitonie à Saint-Pantaly-d'Excideuil où Annie Coustillas, voisine de Cherveix-Cubas, parle de « tonneaux qui bougeaient » ; le long du bitume à Terrasson ; à Saint-Mesmin, à la sortie vers Savignac-Lédrier ; ou bien à Lesparat, face à la récente passerelle de Boulazac, maison que, se rappelle l'ancien maire de Notre-Dame-de-Sanilhac Bernard Theulet, l'écolier qu'il était jadis « prenait grand soin d'éviter en allant en classe… »
En quittant Thiviers en direction de Lanouaille, dans un tournant prononcé, une demeure altière jaunâtre aux multiples fenêtres, au lieu-dit les Conches, a toujours glacé les voisins. Ainsi le plus proche voisin, Jean-Jacques Couturier, employé de travaux publics, avoue : « En 50 ans, je n'y ai jamais mis les pieds.» Chantal Durand, dont l'agence immobilière à Thiviers gère l'étrange bâtiment, explique que son propriétaire britannique, Eric Humphrey, le vend 150 000 euros (avec piscine, mais les fantômes nagent-ils ?). Il l'a une première fois revendu… puis racheté parce que pris de remords pour s'en être défait !

Voici encore une maison « suspecte » à Monbayol à la sortie de Cubjac, en bordure de route, restée vide durant près d'un demi-siècle avant l'arrivée en 1939 de réfugiés alsaciens, puis occupée par la famille de l'ancien maire Marcel Mignot. Lequel se rappelle, lui aussi :
« Quand j'allais à l'école, je prenais soin, avec mes camarades, d'éviter cette bâtisse, mais quand j'y ai vécu, j'y ai rarement eu peur. Sauf une fois vers 3 heures du matin, ma petite-fille étant montée à l'étage avec une chemise de nuit blanche ! »
Un homme du cru, Ulysse Tallet parle à Tourtoirac de « présences » anciennes à la Croix-du-Chambon au lieu-dit Prends-y-garde, mais peut-être s'agissait-il davantage de malandrins nocturnes que de fantômes. A l'entrée de Port-Sainte-Foy, « une maison a changé dix fois de mains », fait observer le cinéaste Pierre Bru. Et on en passe.
Le constat, en réalité, est fréquent : si elles ne restent pas totalement inoccupées, ces maisons connaissent souvent une rotation marquante d'occupants, soit qu'ils se montrent eux-mêmes réfractaires au paranormal vécu ou supposé, soit qu'ils veuillent vivre carrément autre chose. Ces bâtisses ont souvent été surnommées «Maison du diable » ou « Maison du pendu ». Elles se dressent le long de rivières comme à Villefranche-du Périgord, ou encore (bonne position stratégique !) en bordure de cimetière comme à Savignac-les-Eglises. Elles ne laissent, en tout cas, personne indifférent.
De l'eau et du salpêtre
Certains parent l'étrangeté de leurs maisons d'explications techniques propres à rassurer les curieux ou les peureux (ou les deux !). Ainsi à Lembras, la patronne du Relais de la Ribeyrie, Florence Domet affirme que seul le salpêtre fragilisant les murs l'empêche, comme pour ses tringles à rideaux, de fixer ses volets à des attaches. Une façon, pour elle, de clouer le bec à ceux qui, en l'absence de contrevents sur son établissement hôtelier, affirmaient que, pour leur éviter de battre et claquer de façon suspecte, on les avait carrément enlevés…
Aux Combiers, cette oasis de Saint-Paul-la-Roche entre Thiviers et Jumilhac-le-Grand, une maison séculaire, réputée hantée, dresse fièrement ses pierres restaurées, en surplomb de la route. Outre de résonances bizarres, certains vont jusqu'à parler d'illuminations nocturnes subites.
C'est un couple de scientifiques installé à Aix-en-Provence, Elisabeth et Michel Chatelier, qui l'a acquis il y a un peu plus d'une quarantaine d'années, avec des tractations auprès d'un agent immobilier à Thiviers, Jean-Pierre Boyer, puis d'un notaire à La Coquille, Roger Verjux, eux-mêmes accros de fantômes.
Ils ont été, après achat, très surpris de s'entendre demander par tout un chacun : « Alors, elle vous plaît, cette maison hantée ? ». Elle l'était aux yeux de tous, y compris du syndicat d'initiatives de Jumilhac, avec d'éventuels clichés très touristiques de sang à terre, vaisselle qui s'écroule, portes qui claquent. Le couple testa lui-même des courriers libellés « Maison hantée à Thiviers »… que le facteur livrait bien !
Or, M. et Mme Chatelier affirment, à l'instar de leur voisin l'assureur thibérien Patrick Deleron, que des infiltrations et des sources dans ses soubassements expliqueraient seules les bruits étranges ayant inspiré cette réputation. Quant à l'embrasement tardif de la façade, il serait dû à de vifs reflets sur les vitres.
Une chose est certaine : si vous allez à Combiers, vous n'aurez pas de mal à demander où s'élève cette « maison hantée » dont Elisabeth Chatelier dit avec humour : « Si ça peut arranger tout le monde, on va dire que le fantôme est maître chez lui quand nous sommes à Aix, mais qu'il nous laisse tranquilles quand nous séjournons en Périgord ! »
Ailleurs, des animaux sont en cause : la famille Montury a découvert que les bruits suspects dans les combles de « La Villa », sa demeure de 1613 à Mensignac étaient dus à des fouines faisant rouler des pierres. Mais qui en jurerait ?

Les esprits de Périgueux

Le chef-lieu du département compterait-il plus de fantômes qu'ailleurs en Dordogne ? On ne saura jamais, en fait, si la démolition de l'ancien quartier traditionnel des Rues-Neuves leur a porté un coup fatal. Certains ne sont pas loin de le penser. D'autres évoquent des souterrains fréquentés d'éventuels fantômes, pouvant courir de l'Arsault à la préfecture et même l'évêché, voire pourquoi pas jusqu'à Saint-Astier. Ou se contentent, moins loin, de parler d'une place Mauvard « trouée comme un gruyère »…

L'Arsault, ses fantômes enfumés…

Un secteur assez proche de ces Rues-Neuves, celui de l'Arsault, paraît en tout cas assez « chargé»…

Une serveuse du restaurant du Rocher de l'Arsault avait coutume de parler du « fantôme de l'Arsault » pour une entité qui hanterait peut-être le pittoresque belvédère romantique à balustrade ourlant la falaise truffée de grottes, face à l'Isle qui coule de l'autre côté de la route de Limoges.

Tout près de ce restaurant, l'ancien VRP devenu peintre de paysages très colorés de lavande, René Perfetti montre, dans son jardin, l'étroite grotte, vraie souricière, dans laquelle périrent sans doute enfumés 22 hommes et une femme traqués, en 1390, par des soudards d'Archambault VI. Ils n'avaient plus eu d'autre recours que de se réfugier dans ce boyau, après avoir été pourchassés et avoir buté contre le rempart cyclopéen. Il faut néanmoins de la bonne volonté pour déceler les traces de feu que certains voudraient bien y voir…

Ce drame survint au cours des longues luttes qui opposèrent ce comte du Périgord Achambault VI, seigneur de Montignac allié au Puy-Saint-Front. La réunion de celui-ci avec la Cité permit l'éclosion de l'actuel Périgueux, la Cité possédant la basilique et le Puy-Saint-Front la cathédrale.

Il est peu probable que les fuyards aient pu s'échapper par la mince fissure du fond de la grotte. Et ce site, que complètent encore trois piliers réputés d'origine templière, reste par-delà les siècles « lourd » aux yeux de certains.

Ainsi tel autre artiste périgourdin, Bernard Maricau, avoue qu'avec sa femme, il ne s'est pas senti très bien en visitant les lieux, alors qu'il était venu éventuellement les acquérir.

… et ses bavards nocturnes

Même secteur, un tout petit peu plus loin entre boulevard Georges-Saumande et rampe de l'Arsault, José Da Costa, jeune entrepreneur périgourdin, est entré il y a quelques années dans une maison dont la porte était ouverte.

Il est entre 23 heures et minuit. Il ne se sent pas très fier, mais il est franchement curieux.

A peine entré, il entend alors marmonner, selon un vrai feu roulant, deux ou trois personnes installées dans ce qu'il imagine être une vaste cave, à la porte elle aussi ouverte.

Il ne comprend rien à cet échange verbal totalement confus. Le bruit de la conversation devient de plus en plus fort, puis d'un seul coup s'arrête. José n'est pas vraiment rassuré. Il revient dans la rue où règne le calme le plus complet. Comme irréel.

Il est finalement resté sur sa faim, d'autant plus que sa compagne a vécu là une expérience similaire, mais en se contentant pour sa part de prêter l'oreille depuis l'extérieur de la même maison…

L'épicière de la rue Aubergerie

Après les berges de l'Isle et sa Maison des consuls connue comme un lieu de coups du sort, enfonçons-nous dans la vieille ville. Au passage, quelques fantômes tracés au pochoir sur le

mobilier urbain dansent une sarabande comparable à celle des « Smileys » de la fin du 20e siècle…

En vue de Saint-Front où le journaliste périgourdin Francis Mandin planta jadis le décor de son roman « Le Fantôme de la cathédrale », nous voici rue Aubergerie, l'une de ces rues anciennes aux pierres amoureusement restaurées, qui font rêver de leurs activités d'antan - ici, le gîte et le couvert pour voyageurs et pèlerins.

Dans cette rue, un riverain invectivait, dit-on, ses voisins pour faire oublier chez lui de mystérieux fracas. En tout cas, au niveau du n° 10, difficile vraiment de ne pas être frappé par de gros moellons. A savoir ceux qui, murant la façade, ont transformé l'angle de la rue Aubergerie et de la rue Saint-Roch en un bloc aveugle.Les lieux n'ont pas toujours été aussi calfeutrés. On a jadis connu, dans cette ancienne auberge à « potagers » (sortes de garde-manger taillés dans la pierre), une épicière amoureuse des lieux puis une jeune couturière, des artisans et enfin beaucoup de SDF. Ceux-ci transformèrent ce vénérable bâtiment en un squat très dégradé, avec des montagnes de détritus et même des cadavres de chiens à foison. C'était au début de ce millénaire. La mairie retrouva le propriétaire, un Luxembourgeois, M. Olivo, qui ne voulut entendre parler ni de réparation ni de vente. D'où la décision, au nom de la salubrité publique, de murer cette maison bâti à côté d'une ancienne prison, sur le site de laquelle le magnétiseur François de la Clergerie avait décelé des ossements. Au moins ne deviendrait-elle point une sordide décharge…

Dans les années 1990, la couturière, nommée Claudie de Swarte, a vécu dans cette maison des moments étranges. Elle-même douée d'une rare sensibilité (son arrière-grand'mère était médium), elle décrit volontiers ce qu'elle ressent chez elle à Nantheuil-de-Thiviers ou évoque les « apparitions » épisodiques et facétieuses, à la Petite-Meynie à Trélissac, de feu son beau-père l'écologiste créateur de « Combat Nature » (22). Elle le soupçonne en effet, en esprit, de faire disparaître chez elle de menus objets ou de laisser facétieusement s'échapper tel ou tel mot qui, au fil des conversations, peut avoir le don de modifier une situation.

Craquements et bruits de chaînes

Là, c'était plus grave. Outre de forts craquements et des bruits de chaînes dans les murs, Claudie affirme avoir subi maintes visites, comme revenante, de la corpulente épicière à tablier qui l'avait précédée il y a de nombreuses années : « Elle s'agrippait à mon bras, c'était une entité à la fois méchante et blagueuse qui frappait aux portes, déplaçait des objets d'un étage à l'autre et cachait mes ciseaux ! » Surtout, pendant son sommeil, elle lui disait : « Va-t-en, il n'y a que les deux hommes de ma famille qui ont le droit d'être ici ! «

Mais Claudie est tombée malade. Conséquence de la pression ambiante ? Elle constate, en tout cas, avoir pris un nouveau départ en quittant la maison de l'épicière pour la place du Marché-au-Bois d'abord, pour Trélissac ensuite.

Elle s'est longtemps souvenue de cette épicière. Les voisins, les restaurateurs de L'Olivo, Valérie et Olivier Néant – un nom qui les amuse eux-mêmes - se rappellent également ses traits. Ils l'ont vue en photo avant qu'elle meure dans une maison de retraite, après avoir vécu un profond déchirement de devoir quitter la rue Aubergerie.

Christophe Chabrier, ancien militaire demeurant en face avec ses parents depuis 1965, se remémore la vie, avant sa déchéance, de cette maison ayant, après Claudie de Swarte, abrité un naturopathe, puis un sculpteur. Il a observé à la dérobé qu'elle a fait l'objet de quelques séances discrètes de désenvoûtement. Il parle, comme pièces à conviction, de pattes de poulet comme on en utilise dans la magie africaine, ainsi que du passage d'une sorte de lama bouddhiste ayant ses habitudes en Dordogne.

Dans la rue Saint-Roch elle-même, un ancien chaudronnier, Marc Larrat, a fini d'aménager, pour la louer, la maisonnette qui jouxte ce 10 qu'il aurait bien aimé acquérir – hanté ou pas. Il vous entraîne en face, dans une autre rue, pour jouir d'une bonne vue d'ensemble, et vous fait

découvrir, en levant le nez, la nouveauté du moment : des tuiles déplacées sur le toit de la « maison maudite. » Sourire vaguement énigmatique : « C'est, dit-il, pour faire s'envoler les esprits ! »
(22) Alain de Swarte fut un des initiateurs nationaux de l'écologie politique avec Antoine Waechter, Brice Lalonde, Jean-Claude Delarue, etc.

Objets qui volent…

Moins glauque, plus plaisant mais tout de même significatif est le cas de la maison de Paule Caley, professeur de chant, rue Michel-Roulland à Périgueux. Elle voit parfois des photos voler dans sa chambre, des entités indéfinissables (23) emprunter ses escaliers ou encore un robinet ouvert alors qu'elle le savait pertinemment fermé. Elle entend du plastique de bouteille crisser inopinément dans la pièce d'à-côté, ou bien frapper au carreau sans que personne n'apparaisse. Elle croit aussi parler à son compagnon alors qu'elle est toute seule…Mais tout cela n'impressionne guère cette amoureuse invétérée des chats (elle en a quatre, particulièrement réceptifs) : « Je suis bien chez moi et s'il fallait trouver une explication, il faudrait peut-être chercher du côté du cimetière voisin ou de la voie ferrée proche qui rabat certaines ondes.. . »
Pourtant, cette passionnée de mystères - notamment de souterrains - avoue avoir été agressée, il y a une vingtaine d'années, par ce qu'elle estime être un fantôme : « C'était à Coursac, lors d'un repas familial. Au début des agapes, on a vu un lustre trembler et le grenier résonner de bruits de pas accompagnés des cliquetis de chaînes. A la fin du repas, alors que j'étais sortie dans le couloir, avec dans mes bras ma plus jeune sœur qui voulait faire sa sieste, je l'ai vue se raidir, fixer quelque chose derrière moi et se mettre à pleurer. »
Elle se rappelle alors avoir couru dans le couloir vers la chambre de la petite, et avoir promptement ouvert la fenêtre pour faire entrer le soleil…
L'endroit - ça ne s'invente pas - s'appelait… Coupe-Gorge ! »

(23) A propos d'entités, une artiste peintre périgourdine, Anita Bonnet, affirme avoir exorcisé dans le quartier du Toulon, il y a trois ans, celles qui se manifestaient chez elle. Simple moyen utilisé : une croix, pas un pinceau…

… ou qui se volatilisent
Du côté des objets qui, eux, s'envolent, un clin d'œil toujours à Périgueux, au pied de la tour Mataguerre elle-même supposée hantée, aux bizarreries de l'ex-« Zanzibar. »
Après son original patron franco-ivoirien John Francis N'Tamé, qui l'a tenu dix ans, ce bar-brasserie perché en haut d'un escalier de pierre, a en 2013 échu – clin d'oeil du destin - à un couple franco-écossais familier du kilt. Il l'a rebaptisé « Heilan Coo », allusion à une célèbre vache.
Or, le nouveau patron au noble nom basque, Cyril Perez y Landazuri, a déjà constaté, à l'office, la disparition inexplicable de certains ustensiles de cuisine, alors que son cuistot et ami Damien est vraiment au-dessus de tout soupçon…
Même chose pour Georges-Alain Duriot de Saint-Cyprien, que nous avons déjà croisé chez la Dame blanche de Puymartin : « J'ai connu, chez moi, des cas flagrants de disparition de verres et de bouteilles. Cela peut a priori faire sourire, sauf qu'il était absolument impossible qu'ils aient été déplacés ou dérobés. Ils se sont bel et bien volatilisés, pourquoi pas sous l'effet de fantômes… ».

.

Colocataires de revenants

Autre cas, mais celui-ci « soft », de présence à domicile : quitte à faire sourire au départ, une ex-enseignante périgourdine, devenue écrivaine productive, Martine Sombrun-Tesnière évoque l'étrange cohabitation qu'elle dit avoir expérimentée, rue du Pot-au-Lait à Périgueux, avec une certaine Mme Rastoin. Celle qui est devenue, comme héroïne de son roman « La Maison aux deux visages», Mme Ratinaud (24).
Prénommée Francine, cette vieille dame qui a fini sa vie au centre de soins de Lanmary s'est, semble-t-il, cramponnée à la maison dont Martine venait de prendre possession avec sa famille. Elle lui avait affirmé : « Quand je serai morte, si tu habites ici, je viendrai te voir et tu ne devras pas avoir peur ; ce sera pour te dire bonjour, ou bonsoir, un petit signe que toi seule comprendras ; tu sentiras mon parfum et tu sauras que c'est moi, que je pense à toi, que je veille sur toi… »
Concrètement : « Je reviendrai me promener dans ces murs où j'ai passé 56 ans de ma vie ; tu te rends compte, 56 ans ? Mais non, tu ne peux pas te rendre compte, toi qui n'en as que 20 ! »
Et d'ajouter : « Chacun voit les fantômes qu'il mérite. Souvent on ne les voit pas, on ne les reconnaît pas, on croit qu'on dort, qu'on a mal entendu, qu'on a mal vu, qu'on a mal senti… »
Martine Sombrun-Tesnière est intarissable sur les mille et un indices laissés par Francine pour ne pas se faire oublier. Surtout ne pas se faire oublier…
Une fois, ce sont des chambres fermées à clef, apparemment « par taquinerie » ; une autre fois c'est un saut devant le fauteuil TV, qui fait choir une bougie ; une autre fois encore, ce sont ses pas tardifs que Martine prend pour ceux de son mari retenu à une réunion vespérale.
« Un jour, raconte Martine, je vois ma fille qui, depuis le deuxième étage, regarde avec la plus intense curiosité une petite dame à la face jaune et plate avec de grands yeux et un petit chapeau noir sur la tête. C'était sa première rencontre avec Francine ! »

« Quelqu'un nous regarde… »

Même atmosphère à Puy-Labour, à Razac-sur-l'Isle, il y a pareillement un peu plus d'une trentaine d'années.
Sylvie Marty, mère de famille de six enfants, dessinatrice et décoratrice, se rappelle y avoir vécu, enfant, dans le sentiment que quelqu'un la regardait, elle et les siens, en permanence. Un être qui laissait résonner un pas suivi d'un bruit de béquille.
« On croyait que c'était la mamie d'en face, une femme qu'on avait surnommée Le Fantôme, qui nous surveillait. On se demandait même, quand nous voudrions partir, si elle nous laisserait déménager. Nos successeurs, eux, ne sont pas restés longtemps, ils ont eu peur ! »
Peur, le mot est lâché. En fait, ce qui a prévalu chez les Marty – mais eux l'ont supporté longtemps -, c'est le sentiment fort désagréable d'être observés, donc sans cesse jugés, dans les divers actes de leur vie quotidienne. Ceux qui ont pris leur relève n'ont pas eu leur patience !

(24) « La Maison aux deux visages » de Martine Sombrun-Tesnière, éditions de La Veytizou (238 pages, 20 euros). Sylvie Marty, citée ici, est son illustratrice.

Chaud, chaud, la Glacière !

Un peu plus frais a été le climat à la Glacière. Voici l'histoire que conte Jean-Baptiste Marty, photographe à Périgueux, à propos de cet altier édifice.

En pleine ville, hybride entre le castelet façon 18e siècle et la grosse maison bourgeoise cossue, à la charnière de trois rues du quartier du Toulon, La Glacière tire son nom de la fabrication déjà historique de glace artificielle.
Son père le docteur Marty ayant pris sa retraite, Jean-Baptiste reprend possession en avril 1998 de ces lieux familiaux abandonnés depuis cinq ans.
Le premier soir où il dort à La Glacière, il est pris de maux de tête, de nausées, de vomissements. Simple coup de massue d'un retour vers l'enfance ? En fait sans ressentir réellement de terreur, il a l'impression d'être observé. « Comme, dit-il, si quelqu'un s'étant installé là, avait voulu m'avertir qu'il ne voulait pas être dérangé… »
Il sollicite alors le radiesthésiste périgourdin François de la Clergerie. Il note d'emblée qu'outre le symbole d'eau porté par La Glacière avec son cours d'eau souterrain, ses briques rouges extérieures induisent un symbole de feu et son toit en ardoise un autre de terre.
Jean-Baptiste Marty demande alors au curé de Chancelade de désenvoûter les lieux, et finalement à un médium bergeracois d'intervenir. Après avoir réclamé un plan de la maison et allumé pas mal de bougies, le spécialiste lui affirme avoir détecté une entité féminine pas forcément méchante, qui passe régulièrement par la cuisine puis la cheminée du salon voisine, coupe à travers la porte et finit par sortir par le couloir.
Soulagé puisque sa « visiteuse » ne le harcèle plus, Jean-Baptiste Marty avoue, après cette aventure, être quand même resté un peu sceptique. Il continue pourtant à être ouvert à toutes les croyances, fier des gri-gri plantés chez lui et des symboles religieux affichés dans son magasin face au lycée Laure-Gatet (son autre activité est la vente de bonbons !). Il se flatte aussi d'appartenir au cercle des amis du guérisseur spirituel allemand Bruno Groening .
Aujourd'hui jeune quinquagénaire toujours très sensible, il a vécu le meilleur de sa vie à La Glacière, et il ne peut se départir de toute une nostalgie adolescente à son égard. Il l'a revendue mais il lance, gouailleur : « Si je gagnais au Loto, je la rachèterais ! ». Avec ou sans fantôme ? L'histoire amuse Jean-Luc Laville, le nouveau propriétaire, mais il n'est pas absolument sûr que des fantômes enthousiasmeraient tant les pensionnaires des chambres d'hôtes qu'il y a aménagées !

Le fantôme est à la porte

« Présence » plus facétieuse au 85 de l'avenue Pompidou à Périgueux. Anne y exerce une profession de santé qui la fait se déployer, avec les siens, sur un rez-de-chaussée et un premier étage.
Alors qu'elle se trouvait à ce niveau, elle a eu un jour l'impression que quelqu'un entrait discrètement en bas tandis que son porte-clefs bougeait.
Au début, elle n'y prit garde, mais finit bientôt quand même par en parler à ses enfants. Le « fantôme familial » est né ainsi, et fut promptement baptisé… Johnny. Comme quoi le rock mène à tout !
Anne affirme : « Johnny n'a pas l'air méchant, il est plus gardien de porte qu'autre chose. On a presque fini par s'habituer à lui, en remarquant d'ailleurs qu'il ne s'est plus manifesté depuis un moment. Franchement, moi, j'ai été surprise de ne pas avoir peur… »

Autres maisons hantées de Dordogne

Quittons Périgueux pour courir après les fantômes aux quatre coins du département…
Sur le chemin du dancing
Qui pourrait dire qu'il est insensible à la silhouette meurtrie d'une maison réputée hantée ?
Paulette Batailler, de Léguillac-de-l'Auche, a toujours été attentive, avec un petit frisson dans

le dos, à une demeure plus ou moins redoutée, proche de Vanxains, sur le trajet d'un dancing de sa vie de jeune fille.
En bordure de route dans un virage, à côté d'un élevage de faisans, elle se rappelle comment cette maison se présentait alors et inspirait comme une envie de presser le pas ou d'appuyer légèrement sur la pédale…
Souvenirs : « Entourée de lierre, elle était délabrée, et elle est restée très longtemps fermée, peut-être quarante ans. On disait qu'elle était hantée. Depuis, elle a fait l'objet d'une rénovation, notamment de réparations intérieures… »

Le grand-duc et la jambe de bois

Une autre « Maison du diable » remarquable s'élève à Auriac-du-Périgord, à droite en direction de Montignac. Jeune retraitée d'une profession de santé, préférant taire son patronyme, Chantal raconte qu'elle l'a connue par une amie, avec ses bruits, craquements et hurlements qui faisaient régulièrement déménager ses occupants. Elle aurait été occupée, il y a une dizaine d'années, par un curé défroqué, si l'on en croit le maire d'Auriac, Dominique Duruy.
Forte d'une solide expérience du terroir, Chantal s'amuse, parce qu'elle a l'esprit curieux, à établir des comparaisons entre les « Maisons du diable » : ainsi entre celle-ci à Auriac au ras de la route, et une autre, en Corrèze, qu'elle affectionne autant, à la sortie de Larche, en direction de Brive, grosse bâtisse fort éloignée, quant à elle, du bord de route.
Elle ajoute, un rien facétieuse : « Voilà bien là des maisons apparemment hantées, avec leurs occupants éphémères. Rien à voir avec celles, si nombreuses, où en entendant au grenier évoluer un grand-duc, beaucoup d'occupants permanents crurent avoir affaire à quelque fantôme à la jambe de bois, pauvre mutilé insomniaque d'une guerre apocalyptique… »

Maisons carrément maudites

Ces images d'Epinal de maisons maudites se réfèrent, dans les contes et légendes périgordins, à des bâtisses où personne n'aurait été vraiment tenté d'aller passer des vacances, même courtes…
Marcel Secondat évoque ainsi « les maisons où le diable frappe la nuit dans les cloisons, où l'on entend de crispants froissements de papier entre le plafond et le plancher, ainsi que le bruit de chaînes traînées de marche en marche par quelque invisible revenant… »

Alberte Sadouillet-Perrin, dans son ouvrage « Dans la mémoire du Périgord, de la légende à l'histoire », en rajoute une couche, en parlant de la maison d'une sorcière de Saint-Cyprien. Cette créature d'outre-temps était flanquée d'un gros chat noir aux yeux de braise. Mme Sadouillet-Perrin rappelle au passage que sa propre mère lui avait bien recommandé, en cas de rencontre inévitable, de mettre la main droite dans la poche en écartant bien les doigts, et en prononçant mot patois pour la sorcière : « fagilière »…

A propos de maisons hantées, notre familier Marcel Secondat en vient également à parler de telle famille maudite de Fanlac, qui y tint au 19e siècle une auberge glauque, véritable coupe-gorge. Le curé de la paroisse finit par imposer l'exorcisme de cette maison supposée diabolique. Or, en en ayant fait trois fois le tour armé de son goupillon et entouré de ses

enfants de choeur, il vit le ciel s'assombrir. Tandis que résonnaient de lugubres grondements continus, se déclencha un orage épouvantable…

Mais c'est bien à propos de la maison de Gustou, à deux pas du Moustier-Saint-Robert en montant vers Peyzac, que Marcel Secondat, toujours lui, explique comment on peut, terrorisé, abandonner à la hâte une maison hantée.
Un soir, en chassant, Gustou avait abattu, sur une croix de pierre, un superbe oiseau blanc. Une grêle tomba alors, dit-on, sur le village. Lui-même commença à être harcelé de toutes parts. Que croyez-vous qu'il arriva ? Plus jamais Gustou ne connut le sommeil, des coups sourds résonnaient dans tous les coins de la maison ; par moments, un souffle embrasé lui brûlait la figure, puis une main invisible arrachait sa couverture. Un jour, il se saisit promptement de son sac, quitta à jamais la maison maudite, et mourut en mendiant…

Le fantôme de la traductrice

La Dordogne, terre des arts et lettres ? Creyssensac-et-Pissot a en tout cas accueilli, pendant près d'un quart de siècle, une traductrice de haut vol, Dorothée Tiocca.
Elle traduisait, pour les meilleures maisons d'édition, de l'anglais et de l'allemand vers le français. Une palette très éclectique qui allait de la littérature autrichienne aux écrits du préhistorien helvétique Otto Hauser, dans lesquels Gilles et Brigitte Delluc puisèrent de quoi le blanchir des accusations de vol de la gravure de l'Abri du poisson aux Eyzies !
Cette femme de lettres collabora aussi, à Périgueux, aux éditions Fanlac, dont le créateur Pierre Fanlac aimait bien le surnaturel, fréquentant par ailleurs le château de la Côte à Biras évoqué plus loin.
Or, dans les années 1980-1990, Dorothée Tiocca habitait, à Creyssensac-et-Pissot, la tour Saint-Jude face à une petite chapelle qu'elle avait contribué à faire restaurer.
L'écrivaine Janine Durrens, qui vit à Veyrines-de-Vergt (25), était de ses amis, comme nombre d'autres Périgordins lettrés heureux de former un petit cercle autour d'elle.
Elle se rappelle que Dorothée Tiocca disait héberger un fantôme entre le sous-sol de sa maison et la chapelle. Le fait était connu et reconnu, pris au sérieux par les uns, en dérision par les autres. En tout cas, comme le sous-sol de la maison et la chapelle communiquaient, l'imagination pouvait se donner libre court.
Pierre Guichard, réalisateur-vidéo de Cubjac et fils de l'ex-conservateur du Musée de préhistoire des Eyzies, se souvient s'être rendu un soir à la tour Saint-Jude.
« Je n'y suis allé qu'une fois, mais ça m'a vraiment marqué. J'étais lycéen à Bertran-de-Born à Périgueux et je m'étais rendu à Creyssensac-et-Pissot avec un camarade de classe, pour apercevoir le fantôme. Dorothée Toccia nous avait recommandé d'être bien réveillés à minuit, prêts à tout observer. A 23 h 55, nous dormions à poings fermés… »

(25) Son mari, Claude Durrens, fut un graveur apprécié à l'Imprimerie des timbres-poste à Boulazac . A ce titre, il fut entre autres, en 1968, le père du fameux timbre « Lascaux » en taille-douce, lui-même reflet, avec son fabuleux bestiaire, d'un univers spirituellement chargé aussi.

Robes des dames d'antan

Après ces fantômes familiers, pour ne pas dire domestiques, il faut penser que, si les voyages forment la jeunesse, les changements de domicile peuvent, eux, ouvrir l'imaginaire.
Chez Françoise Jousset, femme de goût qui loue des chambres d'hôtes face à la halle d'Excideuil, tout n'est que calme et volupté. Le luxe, lui, est relatif : cette vaste et confortable

maison bourgeoise fut jadis un commerce en vue du chef-lieu de canton, la pâtisserie Conangle.
C'est dans ce contexte sécurisant et bien éloigné des images caricaturales de maisons de sorcières, qu'Annie Hau a vécu, en janvier 2013, une expérience qu'elle n'est pas près d'oublier.Elle était venue d'un autre département suivre un stage de peinture animé par une artiste de Marsaneix, Agathe Bonnet. Familière de ce genre de week-ends mais toujours attentive à leur environnement, Annie Hau ressentit, dès son arrivée, « des ondes » dans la maison de Françoise Jousset .
Annie Hau allait connaître bien mieux. A peine son mari parti pour la gare de Limoges chercher leur fils, seule dans sa chambre, elle commença à entendre comme un bruit lancinant de costumes et grandes robes à cerceaux montant et descendant dans le bel escalier voisin, comme des frôlements de costumes.
Sans doute ne s'est-elle pas trouvée dans la situation des deux « Miss » Ann Moberley et Eleanor Jourdain. Visitant Versailles en août 1901, ces deux touristes anglaises s'y découvrirent au 18e siècle tandis que le Trianon leur faisait les honneurs de Marie-Antoinette (26). Un phénomène qui fut qualifié de « glissement temporel »…
Mme Hau, qui n'était pas le moins du monde insensible à l'insolite, a au moins eu l'impression que quelque chose comme un bal d'il y a plusieurs siècles se préparait à la porte de sa chambre. A moins qu'il ne se soit agi de mouvements de groupes, à vrai dire bien peu imaginables au long d'un escalier, même majestueux.
Si elle n'explique nullement le phénomène, Françoise Jousset n'en est pas étonnée, tant lui paraît riche l'histoire de cette maison dont elle est si fière.
Annie Hau s'amuse, elle, à laisser deviner quelle peut donc bien être son activité, pour prouver qu'elle n'est pas n'importe quelle femme romanesque. « Eh bien, dit-elle, je suis spécialiste de construction pour l'habitat. C'est un domaine qui peut paraître prosaïque, pas forcément tourné vers les fantômes. Mais, il faut le reconnaître, le logement conditionne une large part de la vie et de la pensée des individus et des groupes…
(26) Lire le petit mais édifiant « Fantômes, manifestations et apparitions », tiré de l'encyclopédie L'Inexpliqué, aux éditions Atlas, 1996 .

Esprit musicien pour Anglais mélomane

Dans le domaine artistique, la musique n'est peut-être pas étrangère aux fantômes. En effet, la maison Goudeau à sculptures de têtes humaines, à côté du palais de justice de Périgueux, est censée abriter le fantôme de l'écrivain polémiste Léon Bloy, mais aussi un esprit mélomane qui jouerait du piano la nuit (là où, succédant au spécialiste de manuscrits Christian de Sèze, l'éditeur Louis Pétriac a installé sa maison Décal'Age Productions).
De plus, à Meyrals, dans la verte campagne sarladaise, le peintre Guy Weier évoque avec un humour très britannique les quiproquos que lui ont valu, avec parents et amis, quelques « récitals » inattendus.
Ainsi au tout début de son installation dans sa thébaïde, en 1972, alors qu'il campe encore pour partie dans du provisoire, de petites musiques de nuit à la vielle et à la chabrette lui font discrètement regarder, par la fenêtre, du côté de sa voisine festivalière Joëlle Bellon, pour voir si sa brillante fête du soir à La Rougerie, bat toujours son plein. Mauvaise pioche, pas le moindre noctambule à l'horizon.
D'autres fois, le matin ou le soir, ou bien encore un jour qu'il part pour sa chère Angleterre, des musiques imprévues lui valent des réflexions intriguées d'hôtes (il ne les entend pas lui-

même forcément de suite) et lui font vérifier, à tout hasard, s'il a bien fermé son poste de radio !
Ayant beaucoup voyagé, très attentif aux phénomènes de synchronisme, Guy Weier se veut ouvert à tous les possibles. De là à servir d'émetteur involontaire de musique…
Il ne cherche pas à transformer en alibi son ami et voisin du pays Philippe Joinel, témoin de ces concerts imprévus. Mais il aimerait quand même bien en comprendre la cause subtile, quitte d'ailleurs à en rire aux éclats !
En fait, cet artiste d'outre-Manche aime bien tout tourner en dérision, et on aurait du mal à en faire un témoin idéal pour phénomènes inexpliqués. Voici par exemple comment il raconte sa rencontre inopinée avec un bouton rouge de fer à repasser qui luisait nuitamment dans sa chambre : «Je l'ai d'abord carrément pris pour l'œil d'un fantôme… avant de me demander s'il ne s'agissait pas d'un phare d'Ovni, cet autre objet à sensation des temps modernes ! » Se prend-il jamais réellement au sérieux ?

Des maisons hostiles

On est loin de voir partout les choses se passer aussi bien.
Il existe bien entendu des conflits ouverts entre occupants d'une maison et entités indéfinissables, de type poltergeist - ce terme allemand passé en français pour désigner les « esprits frappeurs », eux-mêmes différents des fantômes proprement dits.
Ainsi, le 26 octobre 2010, une vidéo relaye-t-elle une information du journal périgordin « Le Démocrate indépendant » sur l'agression dont se plaignent, à Saint-Antoine-de-Breuilh et Port-Sainte-Foy, deux femmes ne livrant que leurs seuls prénoms : Jacqueline et Alice. Poussées à déménager, elles affirment avoir été régulièrement victimes de jets de cailloux contre des murs et des portes, du bris d'une vitrine et de la chute de bibelots du haut d'une cheminée. En plus de ce triste saccage, elles disent également avoir entendu des voix inhabituelles, et vu scintiller de curieuses lumières blanches. Elles se plaignent enfin d'avoir reçu, carrément, comme des coups de poing dans le dos. Quoique avouant s' « être habituées à ces phénomènes », elles ne se les expliquent pas non plus, car les propriétaires suivants n'ont, pour leur part, guère été visés.

Sylvie Bonnet, à Bars, n'a pas connu pareille intensité dramatique mais a dû néanmoins prendre la décision de changer d'adresse, avec son mari, en 2006.
Les faits ? Cette secrétaire de 43 ans a habité trois ans, à Chabanettas, une vieille demeure précédemment occupée par une doyenne décédée sur place.
Pensant d'abord à un plaisantin, elle recensa mille et un détails troublants. Ainsi, tel dimanche soir alors qu'elle était allée souper en famille, elle retrouva au retour les lumières allumées et les placards ouverts alors qu'elle les avait soigneusement fermés en partant... Un jour, alors qu'elle se trouvait dans la salle de bains, elle s'y trouva fermée à clef depuis l'extérieur. Or, son mari était en train de tondre le jardin. Son mari justement était plutôt terre-à-terre, mais il lui fallut bien admettre quelque chose d'anormal. Quand on lui demande si elle a eu peur, Sylvie Bonnet répond : « Pas vraiment, on s'habitue à tout, mais il y a vraiment de quoi être perturbé ! »

La maison qui dit non

A Saint-Jean-d'Estissac, Catherine et Marc Cazaban, éleveurs de chiens, soignent 80 bêtes. Ils se sont installés en 1999 au fond des bois après avoir vécu une expérience assez curieuse pendant une dizaine d'années à Vergt, à la sortie vers Périgueux.

Venus de Champagne, ils y avaient repéré une grosse chartreuse, vaguement inquiétante, qui leur avait tapé dans l'œil. Souvenir de Catherine : « Seuls des fous comme nous pouvaient acheter ça, d'autant qu'il nous fallait d'abord vendre notre demeure de Château-Thierry, ce qui demanda cinq ans… »
A leur arrivée, les Cazaban ont d'abord l'impression que la maison revit, et que les premiers travaux lui font retrouver une nouvelle jeunesse. Mais, tout en frémissant aux clairs de lune, elle reste un édifice froid, pour ne pas dire glacial, malgré l'installation de radiateurs ; fait entendre des bruits de chaudière depuis la cave… qui en est pourtant dépourvue ; ou encore sert de décor à quelques gags comme la fermeture à clef d'une chambre… sans serrure.

Catherine et Marc Cazaban se disent cartésiens, et ils possèdent de l'humour : Catherine évoque ainsi, dans sa maison familiale de Marmande, les fantasmes coquins qu'inspirait à ses sœurs et à elle-même une « chambre des dames » très enviée.
Le couple se pose rapidement néanmoins des questions à propos de cette maison de Vergt, lui quand il se blesse de façon inexplicable en réparant la toiture, elle lorsqu'elle apprend, par le voisinage, qu' « il y aurait un fantôme dans une pièce et qu'il va falloir s'y adapter ».
Ils finissent par éprouver l'impression que cette maison, à la charnière de la pierre et de l'esprit, « s'est servie d'eux » pour retrouver un certain lustre avant de les rejeter.
Cette demeure a appartenu à un maire, a abrité un Anglais auteur de fresques, et hébergé des réfugiés pendant la guerre. Elle a également vu un voisin apporter un bout de buis pour « bénir les lieux » et un géobiologiste proposer d'y installer un menhir, carrément. Leur demeure était-elle, à leur arrivée, hantée ? Les Cazaban n'ont pas la réponse. Ils ont seulement, chevillée au corps, la conviction que, comme le leur a suggéré Chantal Durand, professionnelle thibérienne de l'immobilier, encore elle, « les maisons parlent. »
A Périgueux, une de ses consoeurs, Rita Besnainou, connue avec son mari Hervé pour chercher et généralement trouver l' « oiseau rare » en matière de maisons haut-de-gamme, en rajoute à peine un peu. Elle affirme : « S'il y a des gens qui se cramponnent aux volets de la demeure qu'ils convoitent, il y a aussi les maisons qui choisissent leurs occupants.
Entre la séduction réciproque et le rejet cruel, c'est une relation assez étonnante ! »
Une fine allusion au no man's land entre matière et mental où l'être humain se complaît impunément à mi-chemin entre le physique et l'affectif ? Il est évident qu'un lieu n'est jamais neutre, mais les modes de vie ont changé en accélérant. Il y a encore quelques décennies, un paysan n'aurait jamais imaginé vivre et mourir hors de la demeure de ses ancêtres, remontant parfois à plusieurs siècles. De nos jours, on emménage dans un logement sans même savoir qui l'a occupé auparavant et y a poussé son dernier soupir. De quoi sans doute troubler les fantômes potentiels !

Séduction ou angoisse
Les cas d'autres maisons « parlantes » sont légion. Brigitte Mathieu, ex-directrice d'école maternelle à Périgueux et artiste, évoque, il y a 35 ans, la restauration par sa famille d'une maison accolée à la muraille de la vieille ville de Domme.
Souvenirs : « Les murs nous parlaient et faisaient notamment revivre la veillée au cantou avec ma grand-mère. C'était étrange et émouvant. »
Hors-Dordogne, Dominique Pauvert, spécialiste de fantômes croisé plus haut, cite une maison abandonnée, réputée hantée entre Villeneuve-sur-Lot et Fumel. Est-ce la peur latente qu'elle distille alentour ? Toujours est-il qu'on y aurait vu aux abords, sur la route, des véhicules cahoter bizarrement.

Plus loin, la Périgourdine Françoise Glémot a connu, après la Bretagne, sur les hauteurs d'Argenton-sur-Creuse (Indre), au pays de George Sand, l'obsession d'une ombre grise

omniprésente dans la grange de sa maison dite « du Pendu ». Elle confesse s'en être « débarrassée par des prières. »

Marianne, ex-infographiste pour le petit écran, raconte de son côté que sa vieille maison familiale de Montmorency (Val-d'Oise) était vraiment lugubre avec des pièces ayant accumulé les décès, et même de drôles de bruits de sabots, la nuit dans l'escalier.
« C'était, dit-elle, une maison baignée de peur où l'on a été jusqu'à entendre un bébé demander qui était donc… la dame au plafond ! »
Marianne a changé de vie, déménagé et finalement abouti à Périgueux. Magie de l'éloignement spatio-temporel, elle a complètement oublié, depuis, les turbulences de Montmorency…

Un Périgordin fait part, quant à lui, d'autres expériences étranges hors-Dordogne. C'est Jean-Pierre Prout, maire de Saint-Louis-en-l'Isle, auteur et homme curieux de tout.
Invité à Capian près de Langon (Gironde) par Robert Marie, entrepreneur en isolation (un comble !), il y enregistre « une ambiance étrange » avec des bruits suspects, ainsi que « des pas de gens qui marchent au premier étage ».
Renseignement pris, il est tombé sur un pavillon du duc d'Epernon, grand seigneur qui était aussi un mignon en même temps qu'un chef de guerre et un homme de cour. Par-delà ses grandeurs et ses turpitudes, voulut-il immortaliser son inquiétude ?

De Périgueux à Pigalle

Enfin, sur l'axe Périgueux-Paris, une maison hantée incontournable est bien celle, 1 avenue Frochot (9e), derrière Pigalle, où le compositeur, peintre et médecin périgourdin Jean-Jacques Giraud a succédé à Patrick de Brou de Laurière. Ce Périgourdin, récemment disparu, était un musicien et mécène dont l'altière maison devenue fondation, classée monument historique, s'élève à l'entrée de l'avenue Pompidou à Périgueux.
« C'est la plus célèbre maison hantée de Paris », explique Jean-Jacques Giraud qui y voit défiler des télévisions du monde entier en mal de reportages. Des morts très violentes, notamment féminines (une femme de chambre tuée au tisonnier début du 20e, puis deux vieilles sœurs assassinées au gourdin) ont accrédité l'idée de fantômes, accompagnés de bruits et vibrations mystérieux. Ces turbulences curieuses ne sont jamais intervenues à heure fixe, mais elles ont été attestées par le voisinage, dans ce secteur particulièrement huppé de la capitale.

Pourrait-il y avoir une source prosaïque à ces phénomènes ? Certains affirment qu'ils pourraient être causées par des nuisances liées à des carrières souterraines de calcaire. Jean-Jacques Giraud nie avoir jamais, le moins du monde, ressenti de quoi avoir peur. Sceptique mais prudent, il reconnaît cependant ne pas dormir dans cette maison néo-gothique de 1823, la première inspirée de « Notre-Dame-de-Paris » de Victor Hugo…
Il est vrai aussi que le père Pierre Pommarède, prêtre-historien de Périgueux auréolé de ses fonctions d'aumônier militaire et de président de la Société historique et archéologique, vint exorciser cette fameuse maison. Il le fit surtout à titre d'ami du mécène périgourdin Patrick de Brou de Laurière, pour lequel Jean-Jacques Giraud avait acheté la demeure afin d'y organiser des concerts.
Le compositeur Victor Massé, le guitariste Django Reinhardt et le cinéaste Jean Renoir ont habité cette demeure hors-du-temps, à laquelle l'acteur Jack Nicholson s'était également attaché. Mais Sylvie Vartan en a rendu la clef… immédiatement après l'avoir reçue en cadeau

de rupture de Johnny Hallyday. Furent-ils, les uns et les autres, impressionnés par le charme vénéneux des lieux au point de ne pas souhaiter finir leurs jours dans les superbes pièces aménagées à chacun des cinq niveaux ?
Aujourd'hui, dans un des secteurs les plus chers de Paris – avec notamment Jean-Paul Gaultier et Gad Elmaleh comme voisins –, l'heure est définitivement à la musique : Jean-Jacques Giraud montre ainsi les instruments et costumes de concerts récemment organisés, par exemple pour le comte de Paris.
Finalement, de parfaits gentlemen mélomanes ?

Cadouin entre Diable et Bon Dieu

Après « Les mousquetaires au couvent », les fantômes ? Il s'est en tout cas passé de drôles de choses à Cadouin alors que, pure coïncidence, à quelques jours près, Lascaux, la « Chapelle sixtine de la préhistoire », était découverte à Montignac…

Est-ce un « esprit frappeur » (différent, notons-le, d'un fantôme au sens strict du terme) venu de l'au-delà qui a sévi dans ce petit bourg d'ordinaire si calme ? Est-ce un cas de possession démoniaque qui s'est déclaré ? Ou bien une mystification a-t-elle été savamment manigancée par une jeune servante, dans un but de vengeance digne des meilleurs « polars » anglo-saxons ?

Toujours est-il que, dans la France assommée par la défaite, entre fin septembre et début novembre 1940 à Cadouin, des phénomènes étranges ont gravement tourmenté la maison des Filles de la Charité de Saint Vincent de Paul.

Un an après les faits, un médecin parti en Sarladais, le docteur Louis Christiaens, futur professeur de la faculté de médecine de Lille, a enquêté et rédigé un rapport.
Cela ne veut pas dire pour autant que d'autres gens du pays, comme par exemple Daniel et Bernard Maricau, n'aient pas cherché à en savoir plus. Mais pour le docteur Gilles Delluc, neveu de l'homme de cinéma Louis Delluc et enfant de Cadouin, ce rapport fait vraiment autorité.

Avec sa femme Brigitte, il s'y réfère lui-même dans les recherches approfondies qu'il a menées, avec une infinie patience, sur ce mystère de Cadouin - un de plus après celui du Saint-Suaire, qui rivalisa longtemps avec celui de Turin !
Après en avoir fait profiter de ces recherches la Société historique et archéologique du Périgord dont ils sont deux piliers, Brigitte et Gilles Delluc ont décidé de reparler de cette étrange affaire, davantage liée à un « poltergeist » (esprit frappeur) qu'à un fantôme, même si d'évidents cousinages se font jour entre les deux. Un « poltergeist » - ce mot allemand est passé en français – ne présente pas la même matérialité qu'un fantôme ; il se manifeste par des bruits, des apparitions des déplacements et disparitions d'objets, souvent en lien avec la présence d'un adolescent perturbé.

Le docteur Christiaens rappelle que le 30 septembre 1940, une pensionnaire du pavillon Saint-Vincent, Melle Estevenon, 79 ans, est alertée par les bruits bizarres entendus dans sa chambre.

Il s’agit de coups assez violents pour être perçus de l'extérieur, qui semblent frappés sur les meubles et les vitres. Deux filles de service, Jeannette Martin, 19 ans, et Bathilde Arnould, 51 ans, alertées, commencent à faire le guet.
Les bruits se produisant à la nuit tombante, elles se mettent en embuscade autour de la chambre, pensant qu'il peut s’agir de mauvais plaisants ; elles tendent même des cordes dans l'escalier menant au couloir. Aucun résultat. Le tapage devient vraiment anormal. On avise la Mère supérieure Granier..

La Mère Granier doit se rendre à l'évidence. Des coups très violents sont portés ici ou là, sans qu'aucune cause naturelle ni supercherie soit possible. Melle Estevenon et la Mère supérieure songent alors à entrer en rapport avec la source de ces manifestations.
Elles lui posent quelques questions. À leur grande surprise, les réponses viennent avec netteté, par un coup frappé, ou deux très distincts selon que la réponse est « oui » ou « non ». Un peu comme avec la fameuse « planche oui-ja» utilisée par les adeptes des tables tournantes pour communiquer, dit-on, avec les esprits. Les deux femmes ne tardent pas d’ailleurs à s’apercevoir que l'esprit peut aussi… mentir.

Tandis que les coups se font plus violents que jamais, un soir, on suggère à Jeannette de placer les mains à plat sur le carreau de la fenêtre où ils se donnaient. Jeannette éprouve alors une violente commotion comme celle liée à une décharge électrique

Alors que Melle Estevenon quitte sa chambre, un carreau se brise dans le couloir sur son passage, devant témoins, sans aucune cause naturelle. La brisure affecte une forme en dents de scie. Les bruits se transportent, pour l’essentiel, dans la chambre de Jeannette, avec une nouveauté : l'attaque contre des objets de piété, des images de la Vierge et autres livres pieux jetés à terre et déchirés.

La Mère Granier essaye de transférer la jeune fille dans une autre chambre, plus à l'écart. Mais le tapage s’y transporte et la cloison est frappée d’autres coups terribles, perçus de toute la maison.

A l’instar de « L’Exorciste »

C'est alors que Bathilde Arnould propose que Jeannette vienne coucher dans sa chambre, dans un pavillon plus isolé, dit la Russie, sans pensionnaires. Mais là encore, les statues voltigent et se brisent. Le sommier du lit est gratté comme par des ongles forts, au point qu'on décide de faire coucher Jeannette sur un matelas indépendant, par terre.

Jeannette est fréquemment frappée de claques sur le visage. On ne voit rien mais on entend le coup, on voit sa joue rougir et se tuméfier sur l'équivalent d'une paume de main. L'électricité s’allume et s'éteint.
Les statuettes, en particulier celle de la Vierge, sont ficelées et attachées aux meubles par Bathilde. Mais les ficelles sont arrachées et les objets projetés à terre. Ces manifestations inexplicables atteignent leur maximum lors des prières.

Devant l'intensité des faits, la Mère Granier décide de venir coucher dans la chambre jouxtant celle de Jeannette. Deux religieuses l’accompagneront, ainsi qu'un laïc.

Jusqu'au 6 novembre 1940 où ils cesseront, les faits qui ont débuté 38 jours avant, vont croître quotidiennement en violence. Outre les draps mis en lambeaux, on voit les meubles bouger. Les chaises et la suspension électrique se mettent en branle.
Une grosse table de nuit et même une lourde commode sont bousculées. Leurs tiroirs sont sortis et leur contenu éparpillé. L'armoire à glace elle-même est mise à mal, de même que la poire électrique qui pend du mur par un fil de deux mètres.
Ces phénomènes durent toute la première partie de la nuit, jusque vers une heure au matin. Puis ils cessent quelques heures avant le réveil sonné par l'angélus. Alors l'esprit tape des coups vigoureux qui imitent exactement son rythme, dans un vacarme épouvantable.
La Mère Granier, excédée, lui lance par exemple : "Va-t-en, méchante bête, la Sainte Vierge est plus forte que toi !". S'ensuit alors un brouhaha à croire que la maison va s'écrouler, et on a l'impression qu'une bête se dirige vers la fenêtre pour reprendre position, ensuite, dans le sommier de Jeannette.

Certains soirs, le tapage prend des proportions telles qu'il attire la foule dans la rue. Mais le comble est atteint une nuit lorsque Jeannette, qui par ailleurs souffre de picotements et de brûlures à la paume des mains et à la plante des pieds, s'écrie avec terreur : "Ma mère, il m'amène, au secours !" Comme si elle était victime d'une tentative d'enlèvement par quelque monstre pachydermique.
Tout ce tohu-bohu nocturne, malgré les consignes de discrétion, n'est pas sans soulever d'ironiques plaisanteries d'incrédules évoquant des "contes de bonnes femmes". La Mère Granier prend alors un habile parti : elle sollicite des volontaires pour accueillir Jeannette chez eux une nuit, pour qu'ils puissent témoigner à son contact direct. Cela contribue bien sûr à faire taire les derniers sceptiques.

Gendarmes contre esprit frappeur

Cadouin est évidemment en émoi. La maréchaussée dépêche deux gendarmes sur les lieux : le maréchal des logis Mazelaygue et le gendarme Martin.
Ils sont conduits, selon leur désir, à la chambre de Jeannette. Pendant une demi-heure, ils attendent, avec elle, que se produise quelque phénomène. En vain. Ils prennent alors le chemin du retour. Une foule de curieux stationne dans la rue.
Le brigadier glisse à la Mère Granier : "Nous devons donner un grand coup dans la porte pour éviter de décevoir ces gens !" Il n'a pas terminé sa phrase qu'un formidable coup est asséné sur la porte, tout contre lui. Il l'ouvre immédiatement et ne trouve personne derrière. Truquage impossible !
Pour sa part, son collègue s'exclame : " J'aimerais savoir si, ici, des statues tombent toutes seules". Instantanément, une statue de la Vierge choit depuis une table devant lui. Il la remet sur pied et, cette fois, la statue s'incline sur le meuble !

Cette histoire connaît des rebondissements que l'on pourrait qualifier de ferroviaires : en route pour l'évêché à Périgueux, Jeannette voit en gare du Buisson, comme dans un film d'animation, toutes les bicyclettes du hall se renverser à son passage. Partie un peu plus tard dans sa famille à Vichy, elle subit quelque chose qui ressemble à la chute dévastatrice d'une bombe sur son compartiment de chemin de fer – surprise, on l'imagine, des autres voyageurs !

Jusqu'à ce que cessent toutes ces folles manifestations de violence, cette incroyable histoire interpelle forcément la Dordogne croyante, sans doute davantage sur les lieux de culte comme Capelou où va Jeannette (27), qu'à l'évêché à Périgueux où l'on se montre plutôt frileux.

Mais elle intéresse aussi peu à peu la Dordogne médicale, les phénomènes d'hallucination et d'hystérie collective ayant toujours motivé les « hommes en blanc »

Quelles conclusions peut-on tirer, même provisoirement, de cette affaire ?
Le docteur Gilles Delluc observe qu'à Cadouin en 1940, l'esprit frappeur s'est manifesté, en des temps troublés et dans un milieu propice, parmi des dames âgées adeptes de spiritisme, puis parmi des religieuses de bonne foi, mais accoutumées au surnaturel et assez naïves; et que ces religieuses ne témoignent guère d'estime pour Jeannette, une « fille de salle à l'esprit simple », sans famille, recueillie comme « bonne à tout faire » à la suite d'une convalescence. Quelque peu dédaignée, elle est traitée de « grande bécasse », de « grande sotte », décrite comme « apathique » et « pleurnichante », taxée de « manque de franchise et d'intelligence » ainsi que d'« un peu d'hystérie » par la Mère Granier.

Il note encore que les « taquineries », attribuées à l' « esprit », visent essentiellement les religieuses (et surtout la mère Granier), la Vierge et des objets de piété ; et que les coups s'arrêtent quand Jeannette et Bathilde sont dans la même chambre et reprennent quand elles n'y sont plus.

Il souligne aussi que le perspicace maréchal des logis de la gendarmerie repère qu'« à chaque coup frappé, la fille avait un imperceptible mouvement de l'index droit » ; et enfin que ces phénomènes disparaissent définitivement quand Jeannette quitte Cadouin.

Gilles Delluc conclut : « Plus d'un demi-siècle a passé. Les esprits frappeurs se sont tu. Le spiritisme a cédé la place à d'autres croyances. La science a progressé et les connaissances de chacun se sont accrues…
… Le docteur Christiaens, de bonne foi, intrigué et dubitatif, était persuadé que la mystification était exclue. Convaincu de l'impossibilité d'aucune cause naturelle ou supercherie, il intitulait sa publication Esprit, es-tu là ? Aujourd'hui, on serait tenté de fournir un autre titre, du genre… Esprit critique, es-tu là ? »

Cette conclusion de Gilles Delluc est celle d'un médecin qui connaît bien le sujet. Mais l'énigme de ce « poltergeist » de Cadouin, dont les manifestations eurent toute une petite ville comme témoin direct, reste entière dans un bon vieux pays cartésien comme le nôtre.

(27) A Capelou, populaire pèlerinage proche de Belvès, les chaises tombent au passage de Jeannette…

DOCUMENT Fac-similé inédit du carnet des observations des faits de 1940 à Cadouin par la sacristine Germaine (Mémène). Reproduction autorisée par M. Bernard Maricau à Périgueux

Les apparitions au couvent

Sur une moindre échelle, au couvent de Saint-Géry rattaché à celui de Bourrou (où de vétustes grands bâtiments attestent toujours de la splendeur conventuelle d'antan), une lettre de 1869 témoigne de faits eux aussi troublants.

Joëlle Le Pontois-Bernard, épouse de l'ancien maire de Jaure (ex-Jaures) et d'ordinaire plutôt tournée vers l'histoire russe, a trouvé dans le fonds Cosson aux Archives départementales de la Dordogne, cette missive décrivant le harcèlement, par un fantôme, de la sœur Marie-Marguerite.
Celle-ci, à l'origine, découvre avec surprise et terreur une figure au pied de son lit. Cette figure finit par la suivre partout et s'avère être la revenante Marie-Sophie. Cette sœur-fantôme est censée expliquer sa présence parce que «sœur Marie-Marguerite est la seule à prier encore pour elle… » Argument incontournable !
Ce document, Joëlle Le Pontois-Bernard l'attribue « à une fille du château de La Poncie, peut-être à une Larmondie, à une Cosson de la Dudrie, ou encore à une de Maillard », du nom de familles de Bourrou ayant peuplé son couvent. Sur fond d'eau bénite, de chair brûlée et d'échanges entre deux mondes, il constitue l'un des rares écrits du genre retrouvés aux Archives de la Dordogne.

Messes de revenants, curé au plafond
Une autre curieuse histoire en milieu ecclésiastique se fait jour à travers des notes de la Mère Granier, encore elle, également retrouvées par Gilles Delluc, au hasard du dossier de Cadouin. En 1908 , un jeune médium aurait troublé la vie quotidienne à Besse, et de quelle façon, qu'on en juge ! Un prêtre corpulent se serait en effet retrouvé volant au plafond, victime d'une pluie de cailloux, après avoir été enveloppé de flammes durant sa messe.
Quel crédit accorder à cette relation ? Comme le journal « La Petite Gironde » prédécesseur de « Sud Ouest » l'avait alors rapporté, il s'était produit, dans le même secteur, des remue-ménages de meubles, on y avait entendu des coups, et déchiffré sur une porte le mot « Messes ». Tout cela après le décès d'un prêtre du voisinage, l'abbé Parrot. Les Archives diocésaines en portent témoignage sous la nomenclature CV 4701.
Aussi riches et précieux soient-ils, ces documents auraient pourtant du mal à rivaliser avec ceux décrivant les messes de revenants citées par Georges Rocal dans « Le vieux Périgord ». Ames sensibles s'abstenir, il n'est question que de squelettes agenouillés, de défunts pliés dans leurs suaires et de vieux linceuls en lambeaux que réuniraient, en des sites sépulcraux, les messes nocturnes célébrées par des prêtres-revenants.
Avouant sans surprendre que « les témoins sont introuvables », il cite comme lieu la Gleijo de Sem-Peyre à Montignac-le-Compte ou, comme officiants, les abbés Macerouse et Delbourg de Saint-Jacques de Bergerac. Leurs messes expiatrices seraient destinées à réparer des offices oubliés ou mal dits, voire à régler de vieux contentieux concordataires.
Au long de scènes dantesques, dignes de superproductions à images de synthèse, Rocal décrit certes ce qu'il a glané ici et là dans les légendes périgordines. Mais il laisse également entendre que du, côté de Villefranche-du-Périgord ou de Saint-Amand-de-Coly, ces histoires d'outre-tombe pourraient encore réveiller quelques échos…

Itinéraires périgordins d'aujourd'hui

Mais, une fois rêvé de tous ces anciens revenants bien turbulents, où sont donc aujourd'hui les fantômes périgordins ?
Le Pays de l'Homme, vieille terre laïque mais nourrie de traditions et de superstitions, se joue de légendes païennes pour aussi bien perpétuer les rois éphémères de Carnaval, exorcistes des démons d'antan, que vénérer la silhouette gracile des Dames blanches perchées à la cime des tours des châteaux de Puymartin, Jumilhac-le-Grand ou Molières … (et Escoire).

Du haut des donjons

Quid des fantômes périgordins perpétuant une image caricaturale de draps de lit bien blancs et de chauves-souris comme celle sculptée à la façade du 8 rue Romaine à Périgueux ? Bien sûr, il faut, pour se mettre en situation, voir ou revisiter de vénérables donjons et châteaux comme ceux déjà cités de Commarque, Biron, L'Herm ou Lanquais.

On aura lu comment des Périgordins s'y sont retrouvés nez-à-nez avec certains d'entre eux. D'autres châtelains usent du verbe « hanter » de façon familière : Claude Douce à Aubas voit Sauveboeuf hanté par les fantômes de la préhistoire, Angélique de Saint-Exupéry considère Les Milandes toujours habitées par Joséphine Baker… mais n'a pas (encore) vu son fantôme y danser.

Il faut bien sûr, ici et là, deviner des silhouettes de maisons réputées hantées. Mais surtout flâner à Périgueux à Saint-Front, au Port-de-Graule, au Thouin, au long des couloirs de la Visitation ou dans le patio du Musée d'art et archéologie (qui s'est doté d'un fantôme « pédagogique » pour jeunes visiteurs). On imaginer alors combien sont « chargées » tant de pierres, et pas seulement au gré de constructions religieuses ou hospitalières propices à ce qu'on appelle les revenants.

Abbayes de Cadouin ou de Bourrou, ruines de Brouchaud ou du monastère du Dalon (où moururent les troubadours Bertran de Born et Bernart de Ventadour) et autres sites conventuels semblent aussi, pour qui sent les choses, des pépinières d'entités venues du fond des âges. Tout comme, bien entendu, les sites supposés grouiller de sorcières comme Pont-Lapiche entre Salles-de-Belvès et Belvès ou bien la chapelle de la Madeleine, sur la Vézère, relais supposé de ces êtres-là défiant, selon la légende, toutes les règles du transport aérien !

Cimetières de tous les temps

Parlent éloquemment encore, bien entendu, les cimetières parfois agités de feux follets et ceux piquetés, comme à Sarlat et à Atur, de lanternes des morts. On y relève aussi des tombes aux motifs suggestifs. Ainsi, au cimetière du Nord à Périgueux, la locomotive sculptée, tirant un train-fantôme, sur la tombe d'un cheminot du 19e siècle oublié ; ou encore le tombeau qui, à l'entrée à gauche, révèle un vrai labyrinthe maçonnique de pierre sur fond de vie éternelle.

D'autres sépultures plus anciennes et troublantes se trouvent à Cap-Blanc avec le squelette du bas de frise (ceux de Cussac sont à jamais murés) ; à Eybral, sur Coux-et-Bigaroque, où une nécropole néolithique livra près de cent ancêtres celtiques; à Antonne-et-Trigonant, avec les sarcophages mérovingiens des Choses; à Périgueux où des tombes significatives du Moyen-Age ont été révélées par des travaux de voirie, rue Taillefer ou à la Clautre, mais promptement réinhumés sous une nouvelle chape de bitume…

Touchant encore à l'au-delà, d'autres stèles touchent le voyageur au cimetière ancien de la Nouaillette à Hautefort ; à Condat-sur-Trincou avec un homme enterré debout et un autre contant, curieusement, sa mort tragique causée par la foudre; à Château-l'Evêque avec, en bordure de route, les tombes de religieuses très égalitairement alignées, dont celle de la Mère Granier, supérieure à Cadouin lors des « événements ». Enfin, des formes spectrales semblent se promener le long des fresques de la fin du 15e siècle découvertes dans ce qu'on appelle à Belvès le Château.

Tour du bourreau et maison de Goudeau

Atmosphères, atmosphères… L'architecture civile n'est pas en reste, côté revenants possibles, avec la Tour du bourreau à Sarlat où siège une loge maçonnique ; avec les « présences » révélées à Périgueux par la solide tour Mataguerre ; avec la maison du sculpteur Germain Goudeau, père du poète Emile du même nom, aux têtes de façade néo-gothiques narguant le Tribunal, hantée du fantôme supposé de son cousin le polémiste Léon Bloy et de celui d'un pianiste virtuose (28) ; ou encore avec Castel-Fadèze au bord de l'Isle, qu'habita un maire ancien de La Nouvelle-Orléans, Joseph de Roffignac (29).

Ce Périgourdin (1773-1846) est mort d'un coup fatal du revolver tombé de sa poche dans ses escaliers – belle illustration du lien bien connu entre fantômes et morts violentes. Un lien que souligne, entre Périgord et Paris, l'archéologue Marion Delhaye, avec les « présences » ressenties dans des maisons razziées par des brigands et autres chauffeurs du 19e siècle.
Côté rivières, Dame Nature n'est elle-même pas en reste avec, au fil de la Vézère, les paysages chers au cœur sulfureux de François Augiéras et, au Bugue, le vertigineux roc de la Granelle marqué d'empreintes d'une chevauchée fantastique. Pour la Dordogne, la Pierre du diable constitue un rocher hanté dont s'enorgueillit Vitrac; plus haut au fil de cette vallée, en Corrèze, celui dit Charlot, à Saint-Merd-de-Lapleau, verrait régulièrement apparaître carrément un… curé fantôme.

(28) A Meyrals, on l'a vu, le peintre britannique Guy Weier a révélé chez lui, un possible fantôme musicien, générateur de quiproquos. A quand donc un orchestre de fantômes ?
Le festival MNOP (Musiques de la Nouvelle-Orléans à Périgueux) a permis de lui rendre un hommage inattendu au plus haut niveau franco-américain

Témoignages des jours et des nuits

La vision qu'ont Périgordines et Périgordins des fantômes peut aller de l'attention la plus affectueuse au romantisme le plus échevelé, en passant par l'observation la plus glauque. Quelques exemples.
Robert Hervier, retraité buguois des chemins de fer, se rappelle ainsi avoir aperçu, une nuit de pleine lune, dans les années 60, depuis la côte de Tursac, une grande femme aux longs cheveux blonds.
Elle dansait sur les ruines du Petit-Marzac, surplombant le hameau troglodytique de La Madeleine et sa chapelle multiséculaire. Franche illusion d'optique, reflet lumineux ou bien Dame blanche ?
Robert Hervier reste en tous cas intarissable sur l'un de ses ancêtres qui vivait près du dolmen de la forêt de Saint-Chamassy. Il était supposé faire rouler, la nuit, de lourdes brouettes autour des bois de Fourque. Il parle aussi de la terreur qu'inspirait, sur le secteur du Bugue, la maison du Bois du Diable aux abords de la grotte préhistorique de Bara-Bahau.
Mais l'histoire qui le fait toujours frémir, c'est près de cette cavité, au début du 19e siècle, l'aventure de son arrière grand-oncle médecin des bords de Vézère qui, une sinistre nuit de novembre, fut hélé par une frêle et pâle petite fille réclamant, sous un pauvre falot trouant mal la tempête, de l'aide pour sa mère malade à un point très critique.
Ayant détourné sous le déluge son attelage pour lui porter secours, c'est avec une stupéfaction mêlée de terreur que l'infatigable toubib apprit de la bouche même de la malade, que sa fille – celle-là même qui lui avait réclamé du secours - était morte il y avait dix ans déjà...
Cette terrible histoire de réincarnation court encore, avec quelques variantes, dans d'autres familles, ainsi que le confirme Robert Hervier lui-même.
Sur les hauteurs, en vue du Colobre
Francis Pralong, longtemps maire de Saint-Front-de-Pradoux, interrogé sur les fantômes, se souvient du temps où il se rendait, sous des cieux parfois bien tempétueux, à Saint-Front-de-Colubri, chez sa grand'tante Paulia l'accueillant pour les vacances.
Sur les hauteurs qui dominent Couze-Saint-Front, au-dessus du fief lindois du Colobre, on situait dans la falaise le repaire de ce gigantesque monstre du Loch Ness périgordin. On disait de lui avec terreur que, lorsqu'il s'abreuvait depuis sa tanière dans la Dordogne, avec sa tête plongée dans l'eau, sa queue touchait le haut de la falaise !

Dévorant villageois, bateliers et enfants, mi-serpent ailé géant mi-fantôme furtif, dissimulé sous les eaux du cingle de la Dordogne, il répandait la terreur loin à la ronde. Selon la légende, il aurait été tué en haut de la tour de Vésone par saint Front, cher à l'historien Pierre Pommarède qui a recensé tous les lieux-dits portant son nom en Périgord (30). Cette hisroire rappelle évidemment celle de Saint-Georges terrassant le dragon chargé de tous les péchés. Mémoire vivace de l'ancien édile : « On allait peureusement à Saint-Front à la lampe à pétrole. La tante nous y parlait du diable caché dans les méandres du cingle, sans doute un allié sournois du Colobre, parfois déguisé en couteau pour mieux surprendre le voyageur attardé, en sautant dans sa poche. »

Toutes ces histoires de diable, de fantômes et de dragons hérissaient le poil potentiel des barbes à peine naissantes de Francis et de ses petits camarades.

Aujourd'hui, tous les siens sont ensevelis au cimetière du Colubri, qui est recouvert de perce-neige…

Sur la route des Serpents

Guérisseur et musicien au Mouroux à Trélissac, Robert Fournier est motivé par l'irrationnel. Il croit aux forces profondes et a travaillé avec deux spécialistes périgourdins : le radiesthésiste François de la Clergerie et le père Pierre Pommarède réputé désenvoûteur. Outre un édifice qui l'interpellait près de l'actuel dojo départemental à Coulounieux-Chamiers, il s'est penché sur une Maison dite « du diable », sur la route elle-même dite « des Serpents », entre Agonac et Brantôme.

D'une architecture très décalée par rapport au milieu rural alentour, elle ressemble à la Maison hantée d'un parc d'attractions. On s'attend à voir des fantômes se pencher aux fenêtres lorsque le voisin, interrogé, déclare de façon inattendue mais précise qu'il ne s'agit point de la « Maison du diable », mais bien… de la « Maison du pendu ». Sinistre nuance entre une maison nommée « du Diable » parce qu'on y aurait imaginé des fantômes ou bien appelée « du Pendu » parce qu'un être malheureux y aurait mis fin à ses jours !

Mais c'est encore une autre demeure, la Maison dite aussi « du Diable » à Antonne-et-Trigonant, isolée en plein champ, à côté d'arbres décharnés, qui l'a le plus impressionné. Avec jadis ses moutons mal en point, on s'en serait inspiré pour une image à faire peur !

La ville de Périgueux, son propriétaire, l'a, le 29 septembre 2008, prosaïquement vendue pour 98 000 euros sur une proposition d'achat, avec un hectare et demi de terrain. Les nouveaux propriétaires ont tardivement découvert, par hasard, le caractère « plombé » de leur acquisition…

A l'église de Lalinde, un vitrail évoque ce monstre qui a suscité un combat titanesque et inspiré d'autres nombreuses œuvres, s'inscrivant dans le cadre de la lutte éternelle du Bien contre le Mal.

Nez-à-nez avec un fantôme

Mais voyons maintenant, de façon plus détaillée encore, comment des Périgordins ont concrètement rencontré, en face-à-face, « le revenant de leur vie ».

A La Côte, une étrange main sur l'épaule

C'était en 1988. Infirmière à Lanmary, Josette Fourgeaud, aujourd'hui à la retraite aux Jaures à Périgueux, dormait du sommeil du Juste dans une des nombreuses pièces d'une demeure historique liée à la baronnie de Bourdeilles, le château de la Côte, à Biras. Elle était familière de ces nobles lieux, repris trente ans plus tôt pour être transformés en restaurant de haut vol et hôtellerie accueillant des tournages de films.

Siège de séances de tables tournantes, ce château dans la verdure vit naître Jean-Marie du Lau de la Côte, archevêque d'Arles, haute personnalité du clergé d'Ancien régime, apparenté aux du Lau d'Allemans de Montardy. Sa décapitation le 2 septembre 1792 coïncida avec l'étrange ouverture synchronisée de toutes les fenêtres de l'édifice, comme le rappelle l'emblématique Camille Flammarion dans « Les maisons hantées » (J'ai lu).
Cette nuit donc, à 4 heures du matin, réveillée en sursaut comme par un pressentiment, notre infirmière voit, en une fraction de seconde, passer… l'ancien propriétaire décédé, « mort et bien mort » diraient certains, nommé Dethan. Description assez précise: « Il était habillé de noir, portait un pantalon étroit. Il avait une allure massive, mais sa démarche était décidée. Il était devenu mon personnage à moi… »
Elle n'a tiré aucune leçon de cette apparition qui, de son propre aveu, ne lui a pas vraiment fait peur. Elle pense qu'elle aurait davantage redouté la main étrange qui semble s'être posée, une fois, sur l'épaule d'Olivier, fils du maître de céans, Michel Guillaume…
Elle reconnaît cependant avoir été réceptive, notamment suite à des malheurs personnels, à des tas de phénomènes, sur le même site et sur d'autres : l'audition de douze coups décalés de minuit ; des bruits et gémissements sortis des caves ; la chute et le bris de tableaux ; la disparition inopinée de gens trois secondes après les avoir vus, etc.
Une autre dame, Catherine Laurent, de Boulazac, amie elle aussi du château de la Côte, atteste y avoir vu des chiens s'y déchaîner brusquement contre des présences invisibles ; des portes se refermer de façon inexplicable ; des chutes inopinées se produire. Elle se rappelle également, un soir, avoir ressenti une atmosphère glaciale envahir une pièce, et partagé son étonnement pour ce château avec l'éditeur Pierre Fanlac, qui en était lui aussi familier. Elle lance une hypothèse : « Et si tout cela venait des pauvres gens qu'on a enterrés vivants ici pendant les Guerres de religions ? »
La petite fille en blanc
Le château de la Côte est, en réalité, coutumier du fait. Avec Michel Guillaume, Martine Proust, joaillière hyper-sensible de Périgueux, raconte le passage furtif d'autres silhouettes, et, elle aussi, l'étrange refus de certaines portes de s'ouvrir, ou encore les chiens Cookie et Thomas au poil hérissé par une force hostile, comme dans une mauvaise BD.
Mais Martine Proust revient surtout sur l'apparition que lui a décrite, terrorisé, il y a vingt ans, son fils Gary aujourd'hui promoteur de sous-vêtements dans le vent à New-York : une petite fille de 7 à 8 ans, toute de blanc vêtue, serait venue plusieurs fois s'asseoir au bout de son lit, cherchant à dialoguer avec lui.
Martine Proust explique : « Fort impressionné, Gary m'a dit qu'elle était insistante. Elle avait, semble-t-il, besoin de communiquer avec un vivant pour pouvoir s'échapper vers la lumière, après avoir été malade. Comme Gary lui a dit qu'il ne voulait pas lui parler, elle n'est plus jamais revenue et on ne savait pas ce qu'elle était devenue… »
Nous avons essayé d'en reparler, au téléphone, à Gary aux Etats-Unis. Il semblait ne plus trop vouloir reparler de façon aussi directe de cette histoire qui l'avait si profondément marqué. Depuis, après des mois de contacts, la rencontre espérée semble s'être produite. C'est du moins ce que pense Martine Proust : « L'âme de la fillette a été dégagée et libérée par le biais d'un médium, Fanny » (lire plus bas). Comment donc ? Notre interlocutrice affirme que « Fanny a été guidée vers le portrait de l'infortunée fillette, datant de plusieurs siècles, qui trônait dans une salle du château… » Beau scénario de roman !
Le fantôme de Marie-Christine
Ancienne élue à Périgueux, Marie-Christine Sanjuan s'était, pour sa part, habituée à des coups dans les portes et fenêtres du rez-de-chaussée de sa maison familiale de Mimizan, dans les Landes. Elle disait à Bernard, son mari : « C'est notre gentil fantôme ! » Or celui-ci a décidé de se manifester une nuit vers 3 h 30, il y a un an et demie.

« J’ai été réveillé par des pas, comme ceux de quelqu’un traînant des pieds à la façon de ma belle-mère, se rappelle Marie-Christine Sanjuan. J’ai ouvert les yeux, j’ai vu une forme blanchâtre, comme quelqu’un vêtu d’un drap blanc. Il marchait devant le lit et se dirigeait vers un meuble. Brusquement mon chien Eliot a grogné, j’ai allumé et le fantôme, presque arrivé à son but, a disparu… »
Mme Sanjuan sait que le fantôme est revenu le lendemain, mais elle s’est forcée à ne pas rouvrir les yeux. Elle affirme ne croire ni plus ni moins aux fantômes qu’auparavant : « Je ne me pose pas de question, j’ai vu, c’est tout !

Habillé de rouge et décapité

Bernard Maricau, artiste peintre périgourdin, se dit plutôt sceptique… mais tellement, curieux ! Lui-même restant disponible pour les gens perturbés et toujours témoin de manifestations sortant du commun (ainsi telle jeune Parisienne troublée par une danse d’objets autour d’elle), il a rencontré une famille anglaise de Dordogne encore sous le coup de l’apparition, chez elle, d’un inconnu vêtu de rouge des pieds à la tête… si l’on peut dire puisqu’il n’avait plus de tête, à l’instar du fantôme du 31 juillet au château de Biron !
Bernard Maricau ne trouve à cela rien d’étonnant : au Moyen-Age, note-t-il, les condamnés à mort étaient souvent revêtus d’une robe de bure rouge.
Outre des phénomènes dans des maisons « chargées » à Excideuil (tortures, suicide d’un gradé) et à Tourtoirac (sépultures cachées), il dit avoir aussi été témoin, il y a vingt ans, à Cadouin, de phénomènes surnaturels.
Violentée il y a une vingtaine d’années alors qu’elle avait 13 ans, Joséphine, domestique, avait été envoyée en Suisse pour refaire sa vie. Elle vécut très mal ces épreuves et Bernard Maricau évoque les bruits, cris et pleurs ayant pu, à ses yeux, trahir l’âme en peine de cette victime d’une maternité forcée.
Egalement concerné par l’affaire du « poltergeist » du couvent de Cadouin en 1940 déjà évoquée, il est au moins convaincu d’une chose : « Il n’y a pas de phénomène sans témoin. C’est toujours par là qu’il faut attaquer d’éventuelles recherches, et seulement ensuite spéculer sur l’inexpliqué !»

Le fantôme dans l’escalier

En fait, au hit-parade du témoignage, c’est peut-être un Meyralais, Gérard Cohen qui pourrait remporter la palme. Cet expert-comptable, membre actif du Festival des épouvantails de Meyrals (pour lequel d’ailleurs un candidat avait, au concours 2013, confectionné une… Dame blanche) raconte l’incroyable récit suivant…

« … La rencontre s'est produite il y a quelques années dans un vieil immeuble de la rue des Archives près de la rue des Blancs-Manteaux, à Paris. C'est un immeuble où mes parents se sont installés lorsque j'étais gamin et que l'accession à la propriété dans le quartier du Marais ne coûtait pas cher. A l'époque ce n'était pas le quartier le plus gay de Paris, loin de là.

Bref, quand mes activités professionnelles me poussaient à monter à la capitale, je retournais dormir dans cet appartement familial situé au premier étage de l'immeuble. Depuis plusieurs années les réunions de copropriété étaient animées, les copropriétaires des étages supérieurs voulant l'installation d'un ascenseur, ceux du bas s'y opposant pour des raisons financières et esthétiques. Du fait de l'impossibilité de faire passer un ascenseur dans la cage de l'escalier, celui-ci ne pouvait être construit qu'à l'extérieur, en façade, masquant ainsi les fenêtres de l'escalier situées à mi-étage.

Une nuit, venant de Meyrals, sorti de la gare d'Austerlitz un peu avant minuit, je me suis

donc rendu chez moi. Je n'avais pas particulièrement fait bombance dans le train ! Je hâtais le pas, pressé de dormir.
Mon ordinateur dans une main, mon sac de linge pour deux à trois jours dans l'autre, je me suis engagé vivement dans l'escalier dont l'éclairage s'allume automatiquement, grâce à un astucieux système de détection de mouvements. J'avais déjà grimpé les deux premières marches lorsque la lumière s'est allumée. C'est alors seulement que je l'ai vu distinctement.
C'était un homme âgé, les cheveux gris et les joues creuses, les lèvres serrées. J'ai eu le temps de voir qu'il avait de la couperose sur les joues. Debout sur le palier de l'escalier, en partie tourné vers moi, en partie tourné vers la fenêtre, il portait un costume marron parfaitement repassé mais un peu élimé, probablement son plus beau costume, peut-être son costume mortuaire. J'ai eu le temps d'enregistrer tous ces détails en une fraction de seconde. Ce qui m'a le plus marqué, c'était son regard particulièrement triste. Il est impossible qu'il ne soit agi d'un humain, ce ne pouvait être que quelqu'un venu d'ailleurs dans le temps.

Emporté par mon élan, je lui suis passé devant, ... à quelques centimètres de lui. Il n'a pas bougé du tout, n'a rien dit (évidemment !), s'est contenté de me regarder de son regard triste. Quelques marches plus haut, j'étais sur mon palier, puis enfermé à double tour chez moi...

Avec le recul, je m'explique mal pourquoi j'ai eu si peur, puisqu'il n'y a jamais eu la moindre menace. Il n'a cherché qu'à faire passer un message avec son regard. Ma peur totalement injustifiée ne peut s'expliquer que par l'effet de surprise.

Quelque temps plus tard l'ascenseur a été installé. Il s'arrête à mi-étage, à l'emplacement des fenêtres. Je retourne régulièrement sur place, mais n'ai jamais ressenti la moindre présence. Je pense que mon fantôme a autrefois vécu dans l'immeuble. Peut-être même l'ai-je croisé dans l'escalier, de son vivant, lorsque j'étais enfant ou adolescent. Je lui souhaite d'avoir trouvé une autre fenêtre ouverte sur l'extérieur.

Voilà tout. Libre à tout un chacun de penser que j'étais ivre, que j'avais fumé de l'herbe de mon jardin ou que tout cela est le fruit de mon imagination. Mais, moi je sais ce qu'ai vu… »

Brice, Cosette et le fantôme

Autre contact avec l' « ailleurs », un jeune spécialiste d'environnement de Meyrals, Brice, raconte avec sincérité des expériences liées à l'hypersensibilité de lui-même et de sa famille. C'est ainsi que sa mère Cosette avait été veuve de bonne heure et avait attendu des années avant de se remettre en couple.
Son nouveau compagnon s'appelait Jean-Michel et habitait Saint-Germain-et-Mons, en Bergeracois. C'était il y a 25 ans. Le premier soir où ils se sont retrouvés ensemble, le défunt premier mari, rompant leur intimité, se serait manifesté de façon immatérielle en murmurant : « Maintenant que Jean-Michel est là, je suis rassuré et je peux partir tranquille ! »

Témoignages au quotidien

Fantômes partout, fantômes nulle part ?

La mésange et Jules Verne

A Grignols, à la ferme Leymarie, on s'est interrogé une fois sur cette mésange peut-être « habitée » qui, pendant un mois et un jour, a gratté toutes les vitres de la maison, suite au décès accidentel d'un familier de la ferme, homme simple et ami des bêtes. Une fille de la maison, Christiane Puel, aujourd'hui neuvicoise, se rappelle avoir ouvert une fenêtre pour laisser entrer l'oiseau. Il refusa l'invitation.

A Périgueux, non sans humour, une citoyenne de Périgueux, Anna Fauconnier, invoque au volant, à chaque fois qu'elle cherche une place de parking, le fantôme de la maman de son amie Danièle Verne, voyante et petite-nièce de Jules Verne, Périgordin par alliance, de Cornille . Elle affirme trouver, chaque fois, de quoi garer. Une forme de sensibilité très utilitaire par rapport à l'indicible…

Elle voit des fantômes partout

Surtout, Marie Rigaud, cadre social, de Saint-Médard-d'Excideuil, avoue curieusement, sans trop se faire prier, qu'elle « voit des fantômes partout ». Curieux vis-à-vis !

Constat : « Quand je pénètre dans une pièce, je sens des vibrations, quelque chose qui bouge. Seule chez moi, je retrouve des gens qui ont disparu. On se regarde, mais je ne les connais pas, ils n'ont pas de visages, seulement des regards…

… Je suis comme face à une caméra. J'ai toujours habité avec des fantômes, je n'ai pas peur. C'est comme si on avait des choses à se dire, c'est une relation particulière, rassurante et finalement bienveillante. En fait, je n'ai jamais rencontré de fantômes méchants… »

Les yeux verts et le squelette

Contact méchant ? Pas méchant ? Cohabitation plutôt qu'inquiétude ? La rencontre paraît, en tout cas, toujours troublante.

Annie Delpérier, la présidente bergeracoise de l'Académie des arts et des lettres du Périgord, raconte encore avec émotion, un quart de siècle après, la vision qu'elle eut, dans un virage entre Bergerac et Pécharmant, à l'endroit précis où elle avait vu mourir Marie une jeune gitane de ses amies : celle de deux yeux verts intenses dans la nuit…

Elle peut être encore plus inquiétante : Giscla, poétesse périgordine ainsi nommée par contraction de deux noms, se rappelle avoir vécu après-guerre, à 13 ans, à Saint-Cybranet, un rassemblement de jeunes où elle fut amenée à prendre la photo d'une ruine.

Frisson au développement du cliché : un squelette, dit-elle, se prélassait dans l'herbe, une main d'os derrière le dos. Mais franchement, faut-il croire tous les clichés ?

Des Périgordins spiritistes

Le clin d'œil au spiritisme sera lancé à deux hommes du 19e siècle liés à la Dordogne : le peintre Fernand Desmoulin et le député Jean-Baptiste Dulac.

Originaire de Javerlhac, le premier a donné son nom à un captivant petit musée trop méconnu lové dans l'abbaye de Brantôme, conçu par Laurent Caignard. Graveur classique du 19e siècle, Fernand Desmoulin devint, suite à une expérience de tables tournantes, un des maîtres les plus représentatifs de l'art né dans le sillage spiritiste d'Allan Kardec – dont la tombe est l'une des plus fréquentées du Père Lachaise à Paris.

Outre des pages et des pages d' « écriture automatique », en laissant guider sa main par des forces mystérieuses, Fernand Desmoulin a réalisé, de 1900 à 1902, de curieux dessins influencés par des esprits de l'au-delà. En lui vouant une salle dans une récente exposition spécifique, la Maison de Victor Hugo à Paris, place des Vosges, a consacré son génie.

Le second, Jean-Baptiste Dulac, né à la Guadeloupe, acquit Chabans en I843, comme le rappelle le spécialiste de ce château, Guy Penaud. Député républicain, anti-bonapartiste, il fut proscrit en l'an 1852 et rejoignit Victor Hugo dans son exil des îles anglo-normandes.

Avec lui, ainsi qu'avec Auguste Vacquerie, Jules Alix et Paul Meurice, il participa à des séances de spiritisme, de « tables parlantes » comme on disait alors pour « tables tournantes », qui donnèrent lieu à d'éloquents procès-verbaux.

Gags et supercheries

Vrai, pas vrai ? Entre observations et racontars, entre récits subtils et exagérations, la saga des fantômes prend des tours inattendus. Quoi en effet de plus tentant que les farces d'outre-tombe ?

Jean-Paul Auriac, toujours lui, cite tel sacristain du Verteillacois des années 1920 qui, déguisé en fantôme, rabattait vers son curé, pour des messes sonnantes et trébuchantes, des fidèles apeurés par la fausse apparition.

A Archignac, de faux fantômes semèrent le doute, des anciens se le rappellent encore.

Aux Eyzies, à La Mazétie, ma belle-mère, Irma Audit, se rappelle encore le pseudo-revenant dont parlaient ses parents. Sous l'anonymat de son drap blanc, il volait impunément de gros sacs de blé. Il fut confondu par des voisins intrigués.

Fausse Dame blanche

Plus récent, dans les années 50, est le cas de cette femme de Saint-Cyprien qui, costumée en Dame blanche, équipée d'une chaîne bien sonore, s'amusait depuis le cimetière à effrayer la population. Attrapée, elle fut déshabillée, badigeonnée de colle et roulée dans des plumes, à la façon de la célèbre punition des Américains avant l'Indépendance.

Dans le même ordre d'idées, Marcel Mignot, l'ancien maire de Cubjac, fut assailli par un fantôme alors qu'il y a un demi-siècle, vers 2 ou 3 heures du matin, il conduisait un train à Bordeaux. Il s'agissait en fait d'un faux fantôme (si l'on peut dire…), un gars costumé coutumier du fait qui hantait toits et voies ferrées, et qui eut des comptes à rendre !

D'autres cas ont pu ici et là intéresser des biens dont on voulait, par la peur, écarter des héritiers. Ou bien encore relever de l'incident téléphonique : ainsi un curieux « Hello ! » d'outre-tombe fut-il distinctement entendu sur la ligne téléphonique du musicien John Sebastian, harmoniciste de Frank Sinatra, alors qu'on l'appelait incidemment le jour de sa mort, il y a plus de 30 ans à Saint-Vincent-de-Cosse où il s'était installé.

Le puits qui parle

Le hasard et les coïncidences ont bien entendu leur responsabilité dans l'amplification de phénomènes au départ rationnels. C'est le cas du « Puits qui parle » près de Libourne pour lequel intervint l'avocat périgourdin Jean-Michel Tailhades. Etait seule en cause l'interférence de plusieurs ondes radiophoniques…

La drôlerie peut aussi largement trouver son compte : dans un petit village du Ribéracois, on n'allait plus guère au cimetière de peur d'y croiser un esprit malfaisant. Des coups réguliers étaient en effet frappés sur une tombe, rendant l'atmosphère angoissante. On finit par découvrir un bonhomme qui discrètement cassait des noix sur du marbre, trouvant bien utile ce si dur matériau… sans vraiment s'imaginer la peur qu'il faisait régner !

Passeurs et chasseurs de fantômes

Sarabande aux multiples facettes, le bal des fantômes aiderait-il finalement, en Périgord, à mieux appréhender la mort et son possible « après » ? Nous avons questionné des meneurs du bal, à savoir… des passeurs et chasseurs de fantômes.

La vocation de Fanny

Fanny Bastos-Salazar vous reçoit chez elle à Razac-sur-l'Isle dans un petit pavillon aux volets colorés, qui résonne du roucoulement apaisant de colombes. Toute de noir vêtue, cette maman de trois enfants, âgée de 38 ans, parle d'une voix très douce des dons de sa grand-mère portugaise, de ses activités de magnétiseuse, et surtout de ses contacts fréquents… avec des âmes en peine.
Elle dit voir venir à elle, dans un halo, des entités – terme qu'elle préfère largement à fantômes - souhaitant repartir vers la lumière alors qu'une mort violente les a prises de court dans ce qu'elle appelle « leur itinéraire vers les cieux ». Passeuse d'âmes, elle affirme leur donner, en les écoutant et les guidant, le moyen de ne pas stagner ici-bas.
Le visiteur, évidemment très surpris, se frotte les yeux. Il entend Fanny affirmer: « Cela peut bien sûr paraître bizarre, mais ce que j'expérimente est essentiellement de l'ordre du vécu. Je suis quelqu'un d'équilibré et je suis très croyante à défaut d'être pratiquante. Je me sens investie, sans l'avoir choisie, d'une mission par rapport à ces âmes en souffrance. Je ne prétends pas les sauver, mais je suis un canal destiné à les aider, à condition qu'elles le veuillent car on ne peut aider personne contre son gré... »
Elle récuse les tables tournantes qui « font souffrir les âmes et peuvent se retourner contre ceux qui en jouent. » Elle dénonce aussi ceux qui font commerce de pareilles activités.
Sourire : « Cela fait une quinzaine d'années que je pratique, je n'ai pas fréquenté de salons, et je n'ai pas fait fortune. D'ailleurs, il m'arrive souvent de faire crédit à des gens dans le besoin… » Estimant qu'on appelle hasard ce qu'on ne comprend pas et que ce qui doit arriver arrive, elle souligne encore n'avoir jamais trop fait de publicité !

Parole de géobiologiste

Didier Couprit est un Bordelais spécialiste de géobiologie, c'est-à-dire de chasse aux entités (sous-entendu néfastes) dans les maisons. Il confirme largement « la complexité du passage dans l'au-delà », symbolisé par les religions.
« Comment se matérialise donc, au trépas, le rééquilibrage entre les sept corps, le physique, l'esthétique, l'astral, le causal, le mental, le divin et le spirituel ? », s'interroge-t-il.
Il n'apporte pas - mais ce n'est pas si mal - d'autres réponses que celles liées à des expériences professionnelles forcément réductrices. Celle notamment, en Dordogne, de l' « assainissement », a priori concluant, d'une maison de potier bâtie, à Saint-Léon-sur Vézère, sur un ancien cimetière.

Nettoyeuse de maisons

Pour sa part, au Queyroux à Brantôme, Annie Mathieu explique « nettoyer les maisons ». Mais elle aide aussi à débarrasser des demeures « chargées », comme elle dit, d' « âmes ayant du mal à repartir », à savoir soit des fantômes ayant été vus, soit des entités venues d'ailleurs et qui n'ont pas forcément été aperçues.
Elle cite un cas : elle est intervenue dans une maison de Saint-Jean-de-Côle où un nouveau propriétaire, poussant la porte d'une pièce intime, s'est trouvé nez-à-nez avec son prédécesseur assis, une corde autour du cou. Alors a débuté son travail de « nettoyage », une charge qu'elle qualifie à ses yeux d' « ordinaire », alors qu'avouons-le elle paraît peu commune. Dites seulement, dans un curriculum vitae, que vous êtes « nettoyeur » ou « nettoyeuse de maisons »…
Annie Mathieu explique en tout cas qu'elle s'attache- spécialement après un décès ou dans une « maison à problèmes » - à nettoyer, dans un édifice donné, le sous-sol, les sources et

rivières souterraines ainsi que les pièces ayant un rapport avec l'eau, autant d'éléments pouvant pertuber l'édifice tout entier.

D'autres professionnels périgordins de la mort témoignent parfois de dialogues intérieurs avec certains « clients » récemment décédés, ou notent des changements météorologiques significatifs lors d'obsèques. Mais ils prennent garde de ne pas céder à la superstition.

En tout cas, les fantômes ne constituent pas leur souci majeur. L'un d'eux avance même que la visite aux morts toujours pratiquée dans les campagnes périgordines viserait à montrer que le défunt, dûment identifié, ne risque pas de se manifester à nouveau sous forme de revenant.

Un exorciste au bal des fantômes

Entre Ciel et Terre, un autre « spécialiste » des fantômes pourrait-il, le cas échéant, être l'exorciste diocésain même si ce médiateur bien spécial est concerné par d'autres forces bien différentes ?

A Périgueux, à la maison paroissiale de Saint-Martin, un homme simple et équilibré, incarne ce personnage un peu mythique auquel certains ont recours s'ils se sentent visés par quelque menace, lâchons le mot, diabolique. C'est le père Madiès.

Il reconnaît ne jamais avoir été confronté, sur une centaine de cas liés à la possession déjà traités par ses soins, à des histoires de fantômes. « J'ai surtout affaire à des problèmes relationnels, à des gens ayant envie de parler. En les écoutant et en parlant avec eux, on tente de faire avancer les choses… »

Bref, peu de cousinage entre fantômes et « diableries », mais néanmoins, chez ceux qui en affrontent les effets, un même souci de libérer la parole.

Conclusion
Comme une envie de se livrer

Incitation à la découverte personnelle, à l'écoute poétique du bruissement du vent, à la curiosité des sens dans une région aux nombreux espaces encore sauvages, cet ouvrage ne vise pas à ressusciter de vieilles peurs, à rajouter des angoisses aux incertitudes, mais bien plutôt à inviter à une nouvelle cohabitation avec l'insolite et l'irrationnel.

Il se situe bien au-delà du tabou et du sensationnel, loin de la naïveté tout autant que du scepticisme froid, avec des fantômes souvent bien plus « fréquentables » que ceux peuplant, avec leurs blancs draps de lit, une mythologie surfant entre hululements et chauves-souris…

Surprenante a été l'envie exprimée, par des gens forcément sensibles à la moquerie, de témoigner d'observations et de rencontres touchant les fantômes et leur environnement – tous nouveaux témoignages seront bien entendu, via l'éditeur, les bienvenus.

Pactiser avec le diable

N'hésitant pas à rejeter un anonymat facile, heureux d'être écoutés sinon compris, ces Périgordines et Périgordins semblaient participer à une mise au grand jour de « secrets » bien cachés, même si les faits s'expliquent le plus souvent par une projection de soi-même.

Aidant à laisser éclore de nouvelles lumières sans ressasser l'ancienne pénombre, qu'ils soient remerciés d'avoir, ne serait-ce qu'un instant, « pactisé avec le diable… »

UN MYSTÉRIEUX ESPRIT FRAPPEUR
À CADOUIN EN 1940
par Brigitte et Gilles Delluc

Voici un très mystérieux dossier.

Des phénomènes étranges ont tourmenté la maison des Filles de la Charité de saint Vincent de Paul à Cadouin, du 30 septembre et le 6 novembre 1940.

Quelle extraordinaire affaire ! Était-ce un Esprit frappeur venu de l'au-delà, un cas de possession démoniaque ou bien une mystification manigancée par une jeune servante ?

Un an après ces faits, un médecin titré, exilé en Sarladais, le Dr Louis Christiaens, chef de clinique et futur professeur de la faculté de Médecine de Lille, a enquêté et rédigé un rapport, demeuré inédit. Ce rapport a été complété par une tierce personne, très certainement la supérieure, mère Granier. En 1951, le Dr L. Christiaens fournit une publication médicale dans une revue spécialisée. Enfin, en 1966, un quart de siècle après les faits, la supérieure elle-même, retraitée, a confirmé cette énigmatique affaire lors d'un entretien enregistré.

La forte personnalité de mère Granier mérite qu'on s'y arrête. Peu après ce mystérieux épisode, en 1944, elle accordera la protection de son couvent à trois familles juives, avec l'aide de son assistante britannique, sœur Agnès (Clara Walsh). À titre posthume, les deux religieuses seront reconnues comme Justes parmi les nations en mars 1990[1].

Le dossier présenté ici s'appuie sur tous ces documents et sur plusieurs autres témoignages, augmentés de divers compléments.

I - L'ENVIRONNEMENT : LES FILLES DE LA CHARITE A CADOUIN

Les Filles de la Charité[2] s'installent à Cadouin le 2 février 1875 à la demande d'Eugène Campan, lazariste. À la demande de Mgr Dabert, évêque de Périgueux et Sarlat, ce prêtre membre de la Société de la Mission[3], assisté d'un autre lazariste, va gérer la paroisse et son pèlerinage renaissant de 1869 à 1884[4]. Au chevet de l'église, au sud de la grande rue, la petite maison basse des religieuses, avec hangar et jardin, s'agrandit d'un long et haut bâtiment pour la communauté, sommé d'une croix de pierre **(fig. 1).** Un hangar sert de réserve de bois et de préau. Leurs œuvres se diversifient : entretien de l'église, soins aux malades,

---

[1] L'État d'Israël lui attribua, le 19 mars 1991 et à titre posthume, la médaille de Yad Vashem des « Justes parmi les nations », pour l'accueil salvateur au printemps 1944 de A. Lang et des familles Crémieux, Feldman et Teichberg, assistée par sœur Agnès (la Britannique Clara Walsh, de retour de Palestine et bloquée à Cadouin en 1940). Cela sous le simple nom de *Granier* (yadvashem-france.org et .ajpn.org ; Reviriego B., 2003). Dossier n° 4990 du Yad Vashem, 1990. La médaille sera remise peu après dans les mains de sœur Catherine de la communauté du Buisson-de-Cadouin (Crémieux, 2003). Mère Granier avait accueilli aussi des réfractaires au STO.

[2] Dites couramment *sœurs de saint Vincent de Paul*. Cette Compagnie a été fondée en 1633 par Vincent de Paul et Louise de Marillac pour les malheureux et les malades. En 1940, les sœurs portent encore le grand habit bleu-gris et l'immense cornette dont les grandes ailes amidonnées forment un bec à l'avant. Une tenue plus simple apparaît en 1964.

[3] Cette congrégation de prêtres et frères lazaristes a été fondée en 1625 par Vincent de Paul.

[4] Bourgeix, 2000. Cadouin doit à M. Campan de grands travaux (couverture du clocher, vitraux, pavement de l'église et décoration du sanctuaire) et de nombreux achats (statues, vêtements sacerdotaux).

catéchisme, jardin d'enfants, ouvroir, puis orphelinat et, en janvier 1920, maison de convalescence[5]. L'ensemble est appelé le couvent.

De l'autre côté de la rue, les sœurs ont en charge l'hospice cantonal mixte, créé en 1904. Hôpital militaire pendant la Grande guerre[6], il est ensuite remis en état et devient maison pour dames âgées (12 chambres, une salle de 8 lits), avec jardin en terrasses. En septembre 1934, ce bâtiment est baptisée pavillon Saint-Vincent et confié à la très dévouée sœur Brigitte.

L'énergique sœur Granier (1891-1973), « femme de tête et femme de cœur »[7], venant de la maison-mère parisienne, devient supérieure le 26 mai 1926[8]. Au couvent, elle fait construire le grand pavillon Sainte-Thérèse[9], prenant le jour par des fenêtres à meneau, et une longue salle de théâtre en briques remplace le hangar au sud du jardin[10]. L'ouvroir devient en 1931 un cours d'enseignement professionnel ménager, financée grâce à la loi Astier sur l'enseignement technique[11]. Suivent des agrandissements divers (masquant le chevet de l'abbatiale), des salles de cours, des chambres pour les enseignants et deux tourelles pour les commodités **(fig. 2).**

À l'entrée N-E du bourg, elle fait acquérir une jolie maisonnette[12] et, en face, fait construire des bâtiments agricoles modèles. Au pied de l'hospice et donnant sur la rue en face du couvent, une haute et étroite maison, dite la Russie (elle avait abritée des Russes blancs), permet de créer une buanderie modèle, gérée par sœur Madeleine, avec deux chambres à l'étage. Ces deux pièces vont jouer un rôle dans l'histoire rapportée ici[13] **(fig. 3).**

L'enseignement de cette « école ménagère rurale » se développe, à la sortie de l'école primaire. Les cours[14] sont réparties sur deux sections : 1 - un CAP *Art ménager* sur 3 ans (une centaine d'élèves de 12 à 16 ans) ; 2 - une école de cadres préparant au monitorat

---

[5] Le préau est transformé alors en réfectoire et un dortoir est créé à l'étage.

[6] Hôpital bénévole n°97 bis (20 lits).

[7] L. Kœgler, 2001. Mère Granier a laissé à Cadouin un grand souvenir. L'un des auteurs du présent article (G.D.), alors enfant, l'a connue et peut en témoigner. Elle avait souvent des discussions, respectueuses mais très vives, avec son grand-père, le colonel G.-B. Delluc, faisant en ce temps-là fonction de maire à Cadouin.

[8] Mère Granier était née à Cette (Hérault) en 1891. On dira *Sète* à partir de 1927.

[9] Mère Granier vénérait particulièrement sainte Thérèse de l'Enfant Jésus de Lisieux (Thérèse Martin), dont elle portait, en religion, le prénom.

[10] Lors des séances récréatives, le rôle des personnages masculins était tenu par des jeunes filles travesties et affublées de moustaches (G.D.). Le théâtre sert aussi de salle de cours.

[11] Placide Astier, ancien interne en pharmacie des hôpitaux de Paris, député puis sénateur de l'Ardèche, était l'inventeur du revigorant *Kola Astier* et l'éditeur du célèbre *Formulaire Astier*, alors *vade-mecum* des généralistes.

[12] Baptisée « les Buissonnets » du nom de la maison familiale de Thérèse Martin à Lisieux, où elle vécut avant son entrée au carmel.

[13] En outre, elles abriteront, au printemps de 1944, Mme Simone Crémieux et ses jumeaux (un garçon et une fille nés en mai 1943), tandis que son fils Alain ira coucher au presbytère : cet « homme » de 7 ans ne pouvait coucher au couvent. Le couvent accueillera plus tard Arlette Meyer, Colette Lang et la famille Teichberg (Crémieux, 2009). Il y eut aussi deux familles juives réfugiées au Bordial (Cussac), tout proche, dans la famille Delemarre-Kœgler, qui accueillera aussi Maurice Chevalier en 1944.

[14] Éducation générale et artistique (dessin, musique), anglais, couture, cuisine, soins aux enfants (Crémieux, 2008). La loi va rend obligatoire, en juillet 1941, un enseignement post-scolaire agricole de 3 ans pour les fils et filles d'agriculteur ne poursuivant pas d'études (Giolitto, 1991).

d'enseignement ménager. Cadouin reçoit 63 élèves, futures monitrices, qui sont logées à l'extrémité sud de l'aile des moines, après le presbytère. Prolongeant la salle de théâtre, deux préfabriqués, provenant de la Poudrerie de Bergerac, deviennent de nouvelles salles de cours[15].

Après une vingtaine d'années de fonctionnement, l'accueil des convalescentes prend fin en 1939-1940 : on ne peut mélanger malades et élèves[16]. À la veille de la guerre, l'école est renommée et compte 9 religieuses dont 5 professeurs. La loi vient d'autoriser les congrégations à enseigner **(fig. 4)**.

De surcroît, le couvent reçoit des postulantes : la mère supérieure s'occupe particulièrement de ces futures religieuses.

II - DANS CETTE ZONE DITE LIBRE…

Après l'armistice, dans ce « royaume du Maréchal », pour reprendre la formule de J. Delperrier de Bayac, c'est le retour à la terre, qu'illustre le Sarladais Maurice Albe dans un bel album.

La loi de 1904, interdisant aux religieux d'enseigner dans le public, est abrogée en septembre 1940 ; l'enseignement privé confessionnel reçoit des subventions de l'État[17]. L'État français encourage la formation des futures mères de famille : l'École ménagère rurale de Cadouin connaît un grand essor. Les cadres formés ici essaiment.

Bientôt la statue de la Vierge de Boulogne va passer à Cadouin lors de son Grand Retour, escortée d'une foule en prière[18]. Mère Granier devient visitatrice pour une partie de l'Aquitaine[19]. Elle a refusé un poste au ministère, mais elle devient membre du bureau de l'Éducation nationale et se rend à Vichy chaque mois pour la sélection des programmes[20].

À la fin de cette terrible année 1940, après « l'étrange défaite », il règne ici un climat de guerre assoupie et d'espoir confus. On ne sait ce que vont apporter la loi française sur le statut des juifs et l'entrevue de Montoire entre Hitler et Pétain qui « entre aujourd'hui dans la voie de la collaboration »[21].

On rêve beaucoup en ce temps-là, dans cette Dordogne comptant de nombreux réfugiés strasbourgeois. Beaucoup se réconfortent en lisant la prophétie de sainte Odile, patronne de l'Alsace, dont le texte passe de mains en mains. N'a-t-elle pas prédit que « le conquérant aura atteint l'apogée de ses triomphes vers le milieu du sixième mois de la

---

[15] Ils y avaient abrité des travailleurs indochinois venus travailler à la poudrerie de Bergerac et ont aujourd'hui disparu.

[16] La guérison étonnante d'une jeune fille tuberculeuse, venue mourir à Cadouin, Suzanne Gestas, lors d'un pèlerinage à Lourdes a été rapportée. Ce fait se passa en août 1927, au tout début du séjour de sœur Granier (Delluc, 2009, p. 136-146).

[17] Duquesne, 1996.

[18] Delluc, 2008.

[19] C'est-à-dire inspectrice responsable des maisons des Filles de la Charité. C'est sans doute lors d'une de ces missions qu'elle rencontre, en novembre 1942 sur un quai de gare, M. Pierre Crémieux, dont elle cachera la famille au couvent (Crémieux, 2003). Elle accueillera aussi des réfractaires au STO (Kœgler, 2001).

[20] Plus tard, il n'est pas impossible que mère Granier interviendra à Vichy pour éviter les représailles allemandes sur Cadouin, après le meurtre d'un *feldwebel* allemand en octobre 1943, comme le fit le colonel G.-B. Delluc auprès des Allemands sur place (Dutard, 1990, p. 129 et 134) et auprès du préfet J. Popineau à Périgueux (Gillot et Maureau, 2011, p. 190)

[21] 3 octobre (*JO* du 18 octobre) et 24 octobre 1940.

deuxième année des hostilités » (soit le 15 juin 1940) et que « la seconde partie de la guerre égalera en longueur la moitié de la première » ? La fin de la guerre est donc prévue pour le 22 novembre 1940. À Sarlat, le Dr Max Pigeard de Gurbert *alias* de Fontbrune trouve une espérance dans l'exégèse de Nostradamus. Dans son livre publié en 1938, Michel de Notre-Dame n'a-t-il pas annoncé la guerre et l'invasion de la France[22], puis la venue d'un « chef vieillard, sens hébété », et prévu la défaite de l'Allemagne et la fin de Hitler. Jugé séditieux, ce livre sera censuré le 13 novembre 1940, « par décision de la vice-présidence du Conseil [Pierre Laval], étant donné que les commentaires du Dr de Fontbrune risquent de provoquer des réactions assez vives de la part des autorités occupantes »[23].

En outre, les religieuses de Cadouin ont comme maison-mère l'établissement du 140 rue du Bac (Paris, 7e arr.), où la Vierge apparut en 1830 à Catherine Labouré, novice des Filles de la Charité, canonisée depuis. Des médailles furent frappées, très populaires bientôt, et la confrérie des Enfants de Marie fut créée par les Filles de la Charité et les lazaristes.

L'ensemble architectural de Cadouin où va se passer notre histoire forme un ensemble d'immeubles non contigus **(fig. 5).** C'est dans ce contexte un peu dispersé qu'entre le 30 septembre et le 6 novembre, des faits troublants vont survenir à Cadouin.

III - UN MÉDECIN MÈNE L'ENQUÊTE

La pièce initiale de notre dossier est un tapuscrit du Dr Louis Christiaens (1911-1965). Ce report d'expertise décrit minutieusement le déroulement de cette énigmatique histoire[24].

Qui est cet enquêteur ? Ce jeune médecin avait réussi le concours de l'Internat des hôpitaux de Lille en 1932, puis avait été nommé en 1936 chef de Clinique médicale infantile à Lille et préparateur dans le service de médecine légale et sociale[25]. En 1939, il était même déjà admissible à l'agrégation de médecine générale **(fig. 6).** Après la campagne de France, fait prisonnier, il est libéré - par erreur, dira-t-il -, en juillet 1940, du camp d'Amiens et, dès septembre, exerce comme généraliste en Dordogne, à Salignac. Il parcourt la campagne à vélo ou sur une pétrolette, fait des accouchements dans les fermes et participe, avec son épouse Lucie, aux cérémonies locales[26].

Dès 1941, il est déjà entré en Résistance. Selon lui, Pétain effectue « un très grand et

---

[22] « L'an mil neuf cent nonante sept mois / Du ciel viendra un grand Roy d'effrayeur… » (*Centuries*, X-72).

[23] Texte du retrait du visa par la Censure *in* : Fontbrune, 1982, p. 10-11.

[24] Le *tapuscrit A*, intitulé *Les événements de Cadouin-1940* (Archives diocésaines) est la copie du manuscrit (non retrouvé) du Dr L. Christiaens, dactylographiée par un tiers. La signature, écrite fautivement *Christians*, a été rectifiée à la main. Tous les noms patronymes, indiqués par des initiales, ont été complétés de même. Le *tapuscrit B* (sans titre), non signé, est une deuxième frappe, sans doute offerte par la mère Granier en 1966 (fonds P. Pommarède, archives de la SHAP). Les patronymes n'y sont pas explicités, mais le texte comporte quelques corrections dues très certainement à la mère supérieure. Le lecteur les trouvera ici en italique maigre, entre crochets. Le *tapuscrit A* (ou peut-être une autre copie en cours de correction) a fait l'objet d'une copie manuscrite (sans titre ni signature), à l'encre bleue et à une date indéterminée, sur 28 pages de cahier ligné 18 x 23, par Germaine XXX, dite Mémène. Elle aurait été la sacristine de Cadouin. Cette copie comporte des manques (les patronymes, quelques motos et phrases) et un seul ajout (trois lignes, ici en italique gras entre crochets). De nombreuses fautes d'orthographe et autres émaillent cette copie d'un texte rédigé initialement dans un français très recherché (copie communiquée par Alain Bernard, le 7 août 2014) (XXX, sd).

[25] Ces titres et fonctions hospitaliers, acquis volontairement par concours, s'ajoutaient au cursus normal des études médicales effectuées à la faculté. L'internat était alors un concours hospitalier très sélectif, succédant à celui de l'externat. Un chef de clinique était à la fois enseignant aux étudiants de la faculté et médecin assistant d'un service hospitalier.

[26] Il a laissé un remarquable *Journal de guerre*, écrit avec son épouse Lucie. Il occupe aussi ses soirées à écrire *Médecin des hommes* (Christiaens L. et L., 2011).

très noble travail », alors que Laval est « infâme » et que Hitler a « la face convulsive de Satan ». Très lié d'amitié avec le Briviste Edmond Michelet, chef régional de *Combat*. Il partage les convictions de catholique mystique et de ce résistant convaincu t il devient le chef de ce mouvement en Sarladais[27]. Il fréquente aussi le Dr Pigeard de Gurbert et, dit-il, son épouse Lucie est « toute remuée parce qu'on annonce la comète annoncée par Nostradamus ».

C'est au début de 1942 qu'à la demande de la mère supérieure, il vient enquêter à Cadouin[28], « intrigué puis mis en appétit par l'étude [qu'il avait] faite peu auparavant de phénomènes d'hystérie collective dans une usine du Nord »[29].

À l'automne 1942, contraint de reprendre son poste hospitalier et universitaire, en vue de l'agrégation, il rejoint Lille. Il laisse à Salignac puis à Saint-Amand-de-Coly, son épouse et ses cinq enfants (dont deux nés en Dordogne). Il a confié ses responsabilités de résistant à son fraternel ami le Dr Victor Nessmann[30]. Ce Strasbourgeois réfugié est devenu le rénovateur et le patron du service de chirurgie de Sarlat. Ancien assistant du Dr Schweitzer à Lambaréné, père d'une famille nombreuse, il est fils de pasteur et protestant fervent. L. Christiaens l'a présenté à Michelet. Médecin capitaine devenu chef de l'Armée secrète du Sarladais, dans le mouvement *Combat* (intégré dans les MUR à partir de juillet 1943), il sera arrêté par la Gestapo le 21 décembre 1943, boulevard Ney (aujourd'hui boulevard Victor-Nessmann), durant sa consultation, et mourra sous la torture à Limoges le 4 janvier. Le réseau *Combat* sera en partie démantelé suite à une dénonciation[31].

En 1943, non sans difficultés, Noël et Pâques ramènent le Dr L. Christiaens en Sarladais. À Lille, il est entré dans un groupe de résistants, mais, recherché par la Gestapo, il quittera le Nord en mai 1944 pour rejoindre, en Dordogne, un maquis de FTP, « pas spécialement religieux », avec des déserteurs russes et des « Espagnols rouges »[32]. Non sans risques : un certain Schlosmacher, *alias* marquis de Verdières, avait touché 10 000 F pour le livrer à la Gestapo[33]. Faute de preuves, il remit à plus tard cette arrestation[34]. Malgré l'annonce du débarquement, son épouse s'inquiète : L. Christiaens « est repris par l'état dépressif dont il souffrait à Lille. Il se ratatine l'esprit par des scrupules et des inquiétudes sur la façon dont on juge son absence là-bas. Son chagrin alourdit pour moi ces jours dangereux… »[35].

À la Libération, il s'engagera dans l'Armée secrète, jusqu'à la fin de la guerre. De retour à Lille, il deviendra en 1950 titulaire de la chaire de Médecine du Travail, en 1958 chef du service de pédiatrie et, en 1962, professeur de Clinique pédiatrique et secrétaire général de

---

[27] Michelet sera arrêté en février 1943 et déporté à Dachau l'été suivant (Christiaens L. et L., 2011). Député de la Corrèze, il sera ministre sous la IVe et la Ve Républiques. Il est également Juste parmi les nations. Une enquête en vue de sa béatification est en cours.

[28] Cette enquête se situe « 18 mois après » les faits d'octobre 1940 (Christiaens, 1951).

[29] Christiaens, 1951 ; Christiaens L. et L., 2011. Sous le nom d'hystérie on regroupait un ensemble de symptômes variés, d'origine diverse, ayant en commun le caractère imprévisible de leur survenue et la difficulté de les reconnaître et de les expliquer. Aujourd'hui, cet assemblage disparate a été démembré et la « grande hystérie », qui fit la renommée de Jean Martin Charcot à la Salpêtrière, a disparu de la nosographie.

[30] Cadouin est en zone occupée dès novembre 1942. L. Christiaens note que « les mentalités évoluent nettement vers la Résistance depuis la violation de l'armistice et l'impuissance du Maréchal à tenir tête au tyran » (Christiaens L. et L., 2011).

[31] Nessmann, 1997 et 1998.

[32] Christiaens L. et L., 2011.

[33] Sous ce terme, on désigne habituellement en France le *Sicherheitsdienst* (*SD*).

[34] Christiaens L. et L., 2011, p. 79, note 9.

[35] Christiaens L. et L., 2011.

l'Association des internes et anciens internes des hôpitaux de Lille. « Tenaillé par les remords après l'arrestation de son ami, il en a porté le poids durant le reste de sa vie »[36]. Il choisira de quitter ce monde en 1965, laissant un grand souvenir pour son activité hospitalo-universitaire et son sens de l'éthique[37].

Son récit mérite d'être repris *in extenso* car c'est un modèle d' « observation clinique », rédigé par un médecin de grande qualité. Il a interrogé, comme il dit, multiples témoins dignes de foi **(fig. 7)**[38].

IV - LE RAPPORT DU DR LOUIS CHRISTIAENS

« Les événements relatés ci-dessous se sont déroulés entre le 30 septembre et le 6 novembre 1940 à Cadouin, petite commune (300 habitants) de la Dordogne, située à 6 kilomètres du Buisson et chef-lieu de canton[39]. Ils ont été observés dans un établissement dirigé par les filles de la Charité de Saint Vincent de Paul.

« La maison se compose de deux parties très distinctes. Dans l'artère centrale de Cadouin, le voyageur qui arrive du Buisson trouve sur sa gauche une grande bâtisse qui est le centre d'éducation ménagère dans lequel est distribué à 80 jeunes filles environ un enseignement professoral, moral et social. C'est également un centre de formation pour les monitrices d'enseignement ménager.

« De l'autre côté de la rue, exactement en face, se trouve une maison de retraite, le Pavillon Saint-Vincent [l'ancien hospice], où sont reçues des femmes pour la plupart âgées avec chambres particulières pour les personnes aisées et salle commune pour les hospitalisées du canton. Le service, en particulier la cuisine, est commun aux deux maisons et, entre les deux, se trouve une petite bâtisse qui borde la route et qui sert de lingerie, avec logement d'employés[40].

1 - Qui frappe les trois coups ?[41]

« Le 30 septembre, une pensionnaire du Pavillon Saint-Vincent, âgée de 79 ans, Melle Estevenon fut alertée par les bruits bizarres entendus dans sa chambre.

« Il s'agissait de coups assez violents pour être perçus de l'extérieur, qui semblaient frappés sur les meubles et sur les vitres (chambre n°1). [***Chaque fois que cette demoiselle entendait ces coups, elle s'efforçait en vain de leur trouver une cause. On frappait à la porte, elle ouvrait aussitôt celle-ci et ne trouvait rien ; mais le bruit secouait la fenêtre, elle***

---

[36] Nessmann J.-D., 1997.

[37] Pr H. Petit, 1976-1977 et Prs J.-P. Farriaux (Lille) et J. Battin (Bordeaux), *in verbis*, 4 janvier 2013. À la mort de Victor Nessmann, L. Christiaens, scrupuleux à l'extrême, écrira à Georgette, l'épouse de son ami : « Il faut que je me délivre d'un poids en vous demandant humblement pardon d'avoir été pour ma part un instrument de son destin […]. Cette perte d'un grand frère bien-aimé, à la vie de qui j'ai été si intimement mêlé, est un choc dont je ne peux pas me remettre […]. J'en arrive à chasser les mirages qui me poursuivent, où il tient toute la place… » (Nessmann, 1997 et 1998).

[38] Archives diocésaines de la Dordogne, tapuscrit A.

[39] Cadouin comptait plutôt 500 habitants pendant la guerre. La commune a été réunie en 1974 à celle du Buisson-Cussac sous le nom de Le Buisson-de-Cadouin, désormais chef lieu de canton.

[40] Ce logement, baptisé la Russie, au-dessus de la lingerie-buanderie de sœur Madeleine, sera, au printemps 1944, celui de Mme Crémieux et de ses deux jumeaux, âgés de moins d'un an (Crémieux, 2003).

[41] Les intertitres ont été ajoutés par nous.

s'y précipitait et ne voyait personne.][42] Deux filles de service, Melle Jeanne Martin[43], 19 ans, et Melle Bathilde Arnould, 51 ans, alertées, commencèrent à faire le guet et à chercher une explication. Les bruits se produisant principalement à la nuit tombante, elles se mettaient en embuscade autour de la chambre, pensant qu'il pouvait s'agir de mauvais plaisants ; elles tendirent même des cordes dans d'escalier qui mène au couloir. Aucun résultat. Le tapage devenant vraiment anormal, on décide d'aviser Mère Granier, Supérieure de l'établissement **(fig. 8 a et b)**. Celle-ci commença par n'attacher aucune importance à de tels racontars. Il fallut l'insistance des personnes susnommées, de sœur Agnès **(fig. 9)** et quelques plaintes des pensionnaires de l'immeuble pour qu'elle se décidât à monter voir ce qui se passait.

2 - Dialogue avec l'Esprit et bris de vitres

« Elle dut tout de suite se rendre à l'évidence. Les coups très violents étaient portés tantôt en un point, tantôt sur un autre, sans qu'aucune cause naturelle ni supercherie soit possible. Mère Granier et Melle Estevenon eurent alors l'idée (peut-être malheureuse) de chercher à entrer en rapport avec la cause de ces manifestations[44]. C'est ainsi qu'elles posèrent quelques questions tandis que se déroulaient les phénomènes inexplicables. À leur grande surprise, les réponses vinrent avec une extrême netteté. Il était répondu par un coup frappé, ou deux très distincts selon la positivité ou la négativité [*et plusieurs coups très distincts selon les conventions*][45]. Elles ne tardèrent pas non plus à s'apercevoir que le (appelons-le une fois pour toutes "l'Esprit" sans aucunement préjuger de la nature des phénomènes observés)[46], que l'Esprit donc, s'il répondait d'une façon très distincte, sans aucune erreur possible, répondait également d'une façon mensongère[47].

« Exemple : "Es-tu un esprit d'une personne de la maison ? Si oui, réponds deux coups". Aucune réponse. "Es-tu un esprit de la famille Estevenon ?" Deux coups très forts sont répondus. "Comment, Louis (tel était le nom de son frère mort il y avait quelque temps), serais-tu encore en purgatoire ? Si oui, frappe trois coups." Les trois coups retentirent. "Que désires-tu ? Faut-il que j'assiste plus souvent au Saint Sacrifice de la Messe à tes intentions ?" Quatre coups… "Es-tu satisfait ?" Réponse négative. "Veux-tu que je fasse une aumône ?" La

---

[42] En italique gras, entre crochets, ajout de Germaine XXX, dite Mémène.

[43] Appelée habituellement Jeannette. Coïncidences : la jeune Jeannette portait le même patronyme, fort courant, que sainte Thérèse de Lisieux (vénérée par mère Granier, le Dr Christiaens et son épouse) et qu'un des gendarmes venus enquêter à Cadouin (Christiaens L. et L., 2011).

[44] À noter que mère Granier, la supérieure de Cadouin, est appelée *Mère F.* (*F.* pour François), par erreur, dans le tapuscrit A (rapport du Dr Christiaens), corrigé en *Mère T.* dans le tapuscrit B (relu et corrigé par mère Granier elle-même). Toutefois A. Crémieux l'appelle sœur Louise (Crémieux, 2003). Mais il a appris depuis, par une religieuse de Cadouin encore vivante, que son nom était bien sœur *Thérèse* (*in litt*., 19 septembre 2012). Sa tombe dans le carré des religieuses du cimetière de Château-l'Évêque porte la mention : *Sr Granier / M. Louise / 1891-1931-1973*. Il s'agit là de son nom et de son prénom civils. 1931 serait la date de ses vœux définitifs, mais elle est supérieure à Cadouin dès 1926. Nous la nommerons ici *mère Granier*. C'est un patronyme de l'Hérault et des départements voisins.

[45] En italique maigre entre crochets : corrections et additions apportées au tapuscrit A du Dr Christiaens par la mère Granier (Christians et Granier, tapuscrit B).

[46] Le médecin écrit habituellement *l'Esprit*. La correctrice (Mère Granier) corrige ce mot en « *l'esprit* ».

[47] Un esprit frappeur est nommé *Poltergeist* par les auteurs allemands, de *poltern* « faire du bruit » et *geist* « esprit ».

réponse étant positive, Melle Estevenon promet l'aumône. Le calme semble être rétabli. L'intéressée sort de chez elle ; lorsqu'elle retourne dans sa chambre un quart d'heure après, les bruits se font entendre de plus belle[48].

« Une fois [*Un soir*], tandis que les coups se faisaient plus violents que jamais, Melle Martin [Jeannette] et Melle Arnould étaient dans la chambre avec Mère Granier, deux autres religieuses et Melle Estevenon ; Melle Arnould suggère à Melle Martin [Jeannette] de placer les mains à plat sur un carreau de la fenêtre où se donnaient les coups à ce moment, pour voir si cela continuerait. Jeannette plaça donc les mains à plat sur la vitre. Elle reçut alors une très violente commotion qu'elle compare à une secousse électrique, qui la traversa toute, en lui donnant une impression de décharge électrique. À partir de ce moment précis, il ne fallut pas attendre longtemps pour s'apercevoir que les phénomènes avaient complètement et définitivement quitté l'orbite de Melle Estevenon, pour s'attacher aux pas de la malheureuse Jeannette.

« Alors que Melle Estevenon quitte sa chambre, un carreau se brisa dans le couloir sur son passage, devant témoins (Melle Arnould et Jeannette) sans aucune espèce de cause naturelle matérielle. La brisure, nette et violente, affectait la forme en dents de scie. Les débris de ce carreau furent malheureusement jetés. Les bruits se transportèrent, le soir venu même, dans la chambre de Jeannette, située dans le même couloir (chambre 4). Les coups étaient frappés de plus belle, et mais aussi des phénomènes nouveaux furent observés. L'Esprit commença à s'attaquer aux objets de piété : images de la Sainte Vierge, livres pieux qui se trouvaient jetés à terre et déchirés.

« Ces faits extraordinaires commencèrent à inquiéter sérieusement Mère Granier qui s'efforçait en vain de ne pas y attacher d'importance, d'autant plus qu'elle était en défiance à cause du caractère apathique et peu franc de Jeannette. Aussi, le tapage devenant insupportable aux pensionnaires de cette aile, essaya-t-elle de transporter la jeune fille dans une autre chambre, plus à l'écart (chambre n°1). Mais cette expérience ne put être poursuivie que quelques instants, le tapage s'étant transporté avec la jeune fille dans cette nouvelle chambre. La cloison était frappée de coups terribles perçus de toute la maison.

3 - Jeannette déménage. L'Esprit la poursuit…

« C'est alors que Melle Bathilde [Arnould] propose que Jeannette vienne coucher dans sa chambre, située au-dessus de la lingerie, dans le pavillon plus isolé [dit la Russie], sans pensionnaires, en bordure de la route. Dans cette chambre se déroulèrent durant plus d'un mois les phénomènes extraordinaires dont l'intensité croissante allait alerter la population et dont nous relaterons les principaux.

« La chambre était le siège de bruits multiples, coups dans le mur, sur la cloison, sur la porte du palier. Ceux-ci étaient toujours d'une extrême violence, perçus de la rue et même de la maison d'en face [*des maisons situées à 100 mètres de là*].

« Mais l'Esprit manifesta surtout ses agressivités sur la personne de Jeannette et sur les objets de piété. Les statues voltigeaient et se brisaient (j'en ai observé plusieurs, recollées). Le sommier du lit était gratté comme par des ongles forts ou un instrument métallique, à tel point qu'on décida bientôt de coucher Jeannette sur un matelas, par terre, afin d'éviter ce bruit très désagréable. Jeannette était fréquemment frappée ; elle recevait principalement des claques sur le visage. On ne voyait rien mais on entendait le coup, on voyait la fille esquisser un reste

[48] Un peu plus tard, mère Granier convoquera et réunira au couvent les notables de Cadouin, dont le colonel G.-B. Delluc, pour tenter de dialoguer avec l'Esprit. Cet officier, non convaincu par ces faits étranges, prétendait, en souriant, avoir entendu l'injonction suivante : « Esprit, si tu es là, tape un coup ; si tu n'es pas là, tape deux coups… » (G.D.).

de défense et sa joue devenait rouge et tuméfiée sur l'étendue d'une paume de main. L'électricité s'allumait et s'éteignait à tout moment. [*Pour déjouer les ruses de l'esprit, Bathilde s'efforçait en vain*]. Les statuettes, en particulier de la Vierge, étaient par Bathilde ficelées et attachées aux meubles. Mais les ficelles étaient arrachées et les objets projetés à terre. Ces manifestations inexplicables atteignaient leur maximum quand elles faisaient des prières ou plaçaient autour de Jeannette des objets de piété.

4 - La valse des meubles…

« Devant l'intensité de ces faits, Mère Granier prit la décision de venir elle-même coucher dans la chambre contiguë de celle de Jeannette en laissant la porte ouverte. En outre elle décida, afin de se prémunir contre toute autosuggestion ou hallucination contagieuses, que deux compagnes religieuses l'accompagneraient, tandis qu'un professeur ou employé laïque [*sic*] de la maison viendrait coucher chaque nuit à coté de Jeannette, en prenant bien soin de changer chaque nuit de compagne. Ainsi, en dehors de Mère Granier, dont la vigueur intellectuelle et spirituelle ne peut être mise en doute de quiconque la connaît, les témoins chaque fois renouvelés et dont j'ai pu interroger la plupart, observèrent les faits qui se déroulèrent.

« Ceux-ci devenaient chaque fois plus extraordinaires. Après les bruits et les coups à Jeannette, on vit les meubles eux-mêmes bouger. Tout au début, une table de nuit, lourde et garnie de tiroirs, fut bousculée avec tous les tiroirs dehors, et le contenu éparpillé ; sur la table de nuit avait été placée une médaille d'enfant de Marie [*un scapulaire*][49]. L'armoire à glace elle-même était secouée par de violentes saccades. Les phénomènes occupaient toute la première partie de la nuit, jusque vers une heure du matin. Chose extraordinaire ils cessaient alors quelques heures et l'on pouvait prendre un peu de repos. Régulièrement on était réveillé par l'angélus, sonné à l'église toute proche. Alors l'Esprit tapait des coups vigoureux qui imitaient exactement l'angélus, en marquant les trois coups, trois fois et les oraisons par un vacarme épouvantable.

« Mère Granier se laissait souvent aller à invectiver cet "Esprit" qui paraissait spécialement irrité quand on lui parlait. Un jour elle lui dit : "Méchante bête [*Va-t-en, méchante bête*], la Sainte Vierge est plus forte que toi, elle t'a écrasé la tête !". Ce fut alors un vacarme à croire que la maison allait s'écrouler, mais on eut l'impression qu'une bête, un gros rat se déplaçait et se dirigeait vers la fenêtre pour reprendre position vingt minutes après dans le sommier de Jeannette.

« Tous les [*Plusieurs*] témoins s'accordent à dire que tous les meubles de ces pièces furent observés [*animés de mouvements*] ; les chaises avançaient ou reculaient comme poussées par secousses latérales, la suspension électrique se mettait en mouvement. Une fois, la commode, qui était très lourde, remuait et tous les tiroirs, que l'on n'extrait qu'avec peine par des mouvements de va-et-vient latéral, étaient sortis **(fig. 10).** [*Une nuit où Jeannette était spécialement taquinée, ses draps furent entièrement déchirés en lambeaux sans que l'on puisse voir autre chose que le résultat de cette opération exécutée avec rapidité et toujours quand on détournait les yeux*].

5 - La sarabande des objets

« Mère Granier eut l'idée une fois [*un soir*] de placer, pour détourner le cours des

[49] L'Association des Enfants de Marie a été fondée pour les adolescentes par les Filles de la Charité et les lazaristes en 1837.

événements, sur la table de nuit, à côté de Jeannette, un scapulaire béni[50] que les religieuses donnent généralement [*spécialement*] à leurs *moribondes*[51] Puis elle s'alla coucher dans la chambre voisine en laissant, comme d'habitude, la porte ouverte. Elle eut alors la stupéfaction de voir arriver la table de nuit, avec le scapulaire, vers son propre lit. Arrivée auprès du lit, la table fit un mouvement brusque qui lança le scapulaire sur le lit de Mère Granier et repartit à sa place "en se dandinant".

« Une autre fois, Melle Bathilde [Arnould] cacha, sous le traversin de Jeannette et sans le dire à cette dernière, son chapelet dans un boitier en ivoire. Lorsque Jeannette fut couchée, ainsi que Bathilde, celle-ci reçut sur la poitrine son boîtier ; le choc était léger comme si l'objet n'avait pas été lancé de loin et Jeannette n'avait pas bougé de place.

« Une sarabande particulièrement remarquable fut effectuée une nuit, autour de la poire destinée à allumer l'électricité. [*Cette poire pendait du mur par un fil d'environ deux mètres*]. Elle fut agitée de balancements extrêmement violents qui la secouaient et la projetaient sur la cloison et le plafond. J'ai constaté au plafond les traces très probables de ces coups. De crainte qu'elle soit brisée, Mère Granier s'efforça de la coincer dans une porte, mais en vain, et la poire fut effectivement détériorée.

« Dans le début, Bathilde, qui tint bon trois semaines dans sa chambre, eut le courage, car il en fallait, d'aller dans le lit même de Jeannette. Les bruits cessèrent, mais celle-ci se plaignit de ressentir alors des picotements, griffes et brûlures insupportables dans les paumes des mains et dans la plante des pieds. Bathilde lui appliqua alors exactement les plantes des pieds sur ses propres jambes et colla ses paumes aux siennes. Tout phénomène disparut. Mais à peine était-elle repartie dans son lit que tout recommença, en particulier les égratignements du sommier (c'était encore au temps où Jeannette avait encore un lit).

« Certains soirs, le tapage prenait des proportions énormes et attirait une foule dans la rue. Le plancher était animé de secousses comme si un corps très volumineux [*une sorte de plantigrade*] se laissait choir du plafond. Cette dernière [Bathilde] eut une fois l'impression d'être plus forte que l'Esprit et de l'entendre obéir à ses ordres [*son ordre*] de quitter la pièce, au nom de la [*Très*] Sainte Vierge. Mais, arrivé vers la porte, son pas marqua un temps d'arrêt et les phénomènes recommencèrent.

« À plusieurs reprises, le réveille-matin de Jeannette fut activé[52] et les aiguilles étaient si tordues qu'après plusieurs réparations on renonça à le tenir dans sa chambre.

6 - Tentative d'enlèvement de Jeannette

« Mais le comble paraît avoir été atteint une nuit avec le phénomène suivant. Mère Granier avait regagné son lit lorsqu'elle entendit Jeannette, qui était couchée sur un matelas par terre, s'écrier avec terreur : "Ma Mère, il m'amène, au secours !" La porte qui séparait les deux chambres fut claquée avec violence et les deux boutons de chaque côté de la porte furent arrachés et jetés à terre. Le temps de se précipiter, elle trouva la chambre vide, la porte qui donne sur le palier ouverte et le matelas avait été traîné [*sur le palier*] avec une rapidité incroyable. J'ai inspecté minutieusement les lieux avec Mère Granier. Il paraît presque inconcevable, étant donné l'exiguïté du palier et l'angle qu'il forme avec la chambre, que l'opération ait pu se faire si vite et l'hypothèse que Jeannette aurait elle-même déménagé son matelas ne peut venir à l'esprit sur les lieux.

« Mère Granier ne se tint pas pour battue et rouvrit la porte avec un tournevis, puis elle

[50] Petits morceaux d'étoffe bénis, réunis par des rubans qui s'attachent autour du cou.
[51] Mot non déchiffré par la personne chargée de dactylographier le texte A du Dr Christiaens.
[52] Lire sans doute : *abîmé*, *détérioré*.

la bloqua avec un lit [*lit-cage*][53], (celui de Bathilde, celle-ci ayant été se reposer plus loin). Mais tandis qu'elle terminait cet ouvrage, le lit, qui était assez pesant, se précipita sur Jeannette, revenue dans sa chambre et allongée sur le matelas.

« Ainsi qu'on le voit, c'est presque uniquement à cette fille de salle que l'Esprit| s'attaquait [*malgré ses interventions fréquentes et ses invectives*]. Mère Granier ne fut pas prise à partie directement. Une seule fois se produisit le fait suivant : Mère Granier était couchée et, dans sa chambre, une religieuse était également au lit, tandis que l'Esprit taquinait Jeannette dans la chambre voisine. Soudain, Mère Granier, qui avait voulu sauver une statue de la Vierge placée sur une armoire qui ne cessait de bondir, sentit poser doucement sur sa poitrine un Christ qui était sur une cheminée dans la chambre de Jeannette. Mère Granier prit le parti de rire, disant à sa compagne, qui m'a confirmé le fait : "Tenez, Sœur Brigitte, voyez comme il m'arrange, regardez comme je serai quand je [serai] morte". Et de placer [*joindre*] les mains sur le crucifix. À ce moment, une bouteille d'eau bénite, qui était sur la même cheminée que le crucifix, vint s'écraser en miettes sur le mur, derrière la tête de la religieuse qui se soulevait pour regarder Mère Granier. Voyant le tour dangereux que prenaient les événements (ce qui n'était pas habituel, notons-le), les deux religieuses observèrent le silence et ne furent plus inquiétées. [*Un autre soir Mère T.*[54] *dut déplacer trois fois sur son lit l'édredon qu'elle retrouvait chaque fois aussitôt par terre. Mais pour ce fait Mère T. n'est pas aussi formelle, car la fatigue extrême de ses nuits peut expliquer qu'elle ait laissé glisser cet édredon sans s'en apercevoir, et l'on ne peut mettre cet incident sur le même pied que les phénomènes très nets qui précèdent*].

7 - Et les habitants de Cadouin ?

« Il va sans dire que tout ce tapage nocturne et ce qui pouvait transparaître à l'extérieur de la maison, malgré la consigne de discrétion, n'était pas sans soulever les ironiques plaisanteries des incrédules qui parlaient sans indulgence de ces aventures de couvent et des "contes de bonnes femmes". Lorsque de pareilles appréciations parvenaient jusqu'à elle, Mère Granier prenait le seul parti qui convenait : elle proposait aux gens de prendre Jeannette chez eux une nuit, pour se rendre compte, ce qui, par ailleurs, l'aurait soulagée d'un bon poids. Mais cette expérimentation, qui aurait dû réjouir des esprits positivistes, amenait au contraire un recul.

« Madame Chateau [*sic*], femme du receveur [des PTT] [*et institutrice à Cadouin*], qui ne croyait pas à ces "sornettes" avait annoncé qu'elle prendrait chez elle Jeannette une nuit. Elle se déroba à la dernière minute, arguant qu'elle pouvait effrayer ses enfants [*son enfant*]. Pour finir, deux jeunes filles [*sic*], voisines de la susnommée, se décidèrent pourtant à prendre Jeannette chez elles une nuit, faisant passer leur curiosité au-dessus de leurs craintes. Il s'agit de Melles Germaine Guilloux, 43 ans, et Reviert, 38 ans. Je les ai interrogées minutieusement toutes deux et séparément.

« Leur témoignage concorde à affirmer, selon leur expression, "qu'elles furent bien servies". À peine Jeannette au lit, vers neuf heures du soir, le tapage commença ; les coups qui ébranlaient la cloison faisaient trembler toute la maison. Une sorte de table de chevet, transformée en petite bibliothèque, fut spécialement attaquée. Tous les livres de piété en furent arrachés à plusieurs reprises ; on entendait comme un bruit de froissements ou de griffes contre les pages et les livres étaient jetés à terre, tandis que les livres profanes étaient respectés. La table de nuit sur laquelle se trouvait une médaille pieuse était vue parcourant la pièce et, chaque fois que les jeunes filles tâchaient de s'endormir, elle venait tomber contre

[53] Lit métallique pliant.
[54] Mère Granier, en religion mère Thérèse.

leur lit. Elles remarquèrent que leur chat, pendant cette séance, était animé de soubresauts bizarres, comme électrisé. Toutefois Jeannette s'endormit plus tôt que d'habitude, vers onze heures, et les phénomènes cessèrent jusqu'au lendemain matin où tout le monde fut réveillé par le vacarme imitant l'angélus. Inutile d'ajouter que les deux jeunes filles s'empressèrent de ramener Jeannette au couvent, trop heureuses de voir la fin de leur pénible expérimentation.

8 - Sœur Germaine fait des expériences

« Une autre "témoin" fut également bien servie. Il s'agit de Sœur Germaine, supérieure des filles de la Charité du couvent voisin à Monsac[55]. Celle-ci avait demandé à Mère Granier de partager sa chambre une nuit, pour se faire une idée de ces phénomènes.

« Tout le monde était au lit quand Jeannette supplia Mère Granier de lui enlever une bouillotte de métal qu'elle avait aux pieds, sentant que l'Esprit voulait la taquiner avec cette bouillotte et craignant en particulier qu'il ne dévisse le bouchon. Mère Granier accéda à ce désir et plaça la bouillotte par terre dans un coin opposé de la pièce. À peine était-elle revenue au lit qu'on entendit très distinctement le bruit de 1a bouillotte sautant sur le plancher. Les deux religieuses se précipitèrent... À ce moment Jeannette s'écria : "La bouillotte est à mes pieds". Effectivement la bouillotte y était, les draps ni les couvertures n'étaient pas débordée, Jeannette n'avait manifestement pas bougé.

« Sœur Germaine, qui en était à sa première constatation, n'en croyait pas ses yeux. Elle voulut refaire l'expérience. Avec l'assentiment de Mère Granier, elle reprit la bouillotte et l'alla cacher au loin et se posta derrière un paravent placé devant la porte, munie d'une lampe électrique. Elle attendit en vain durant dix minutes environ. Tandis qu'elle repartait au lit, elles entendirent le même bruit. Revenant en hâte et ouvrant immédiatement la lampe électrique, elles virent toutes deux, très distinctement, la bouillotte qui avançait en sautant. Elle était à ce moment au milieu de la pièce et s'arrêta tout de suite.

9 - Même à la cuisine du couvent…

« Si tous ces phénomènes prenaient un relief particulier lorsqu'ils se déroulaient la nuit, il ne faut pas croire qu'ils cessaient durant le jour. C'est tout le temps que Jeannette était importunée et suivie, semble-t-il, par cet Esprit, au début seulement tapageur, puis taquin, puis franchement méchant. Partout où elle passait se produisaient des faits étranges.

« Dans l'escalier du jardin, c'était une [*grande*] plante verte qui dégringolait derrière elle. Dans un office, c'était tous les pots qui étaient secoués ou projetés à terre. Quand elle se présentait à la cuisine, c'était chaque fois une séance de tapage. L'Esprit secouait les cages de verre où les servantes attendaient, devant le guichet, que fussent prêts les plats qu'elles devaient emporter aux pensionnaires. Quand le plat était posé sur la planche du guichet, des coups violents étaient frappés au-dessous.

« J'ai interrogé longuement à ce sujet la cuisinière, Melle Georgette Rose, et une fille de service, Alice Moyan, et l'on pourrait allonger [*indéfiniment*] la liste des phénomènes observés. Une fois Jeannette fut laissée seule à la cuisine quelques instants. Les deux guichets et leurs cages de verre furent animés de secousses telles que l'on crut qu'ils étaient démolis ; les casseroles pendues aux murs de cette vaste cuisine rendaient un tintamarre formidable[56] **(fig. 11)**.

« Une après-midi il y avait une séance récréative au couvent et Mère Granier, afin de

---

[55] Leur maison, fondée en 1867, est située à 18 km à l'ouest de Cadouin.

[56] Le chanoine J. Goumet, très impressionné, racontera plus tard avoir vu, à Cadouin, la pile d'assiettes d'un évier s'élever dans l'air (J. Lagrange, *in verbis*, 3 octobre 2012).

ne pas effrayer ses élèves, défendit à Jeannette d'y assister. Ses compagnes, Georgette et Alice, restèrent avec elle à la cuisine [*l'installèrent à la cuisine et restèrent près d'elle*]. Le bruit ne cessa guère, on entendait comme des griffes sur le mur [*le ciment des murs*]. À ce moment la jeune fille poussa une exclamation : ses deux chaussures avaient été arrachées de ses pieds et projetées au milieu de la pièce.

10 - La valse des objets de piété

« L'Esprit s'en prenait toujours exclusivement à Jeannette. Cependant, une fois, Bathilde Arnould, qui était à côté d'elle, s'écria, excédée : "Si je te tenais, je voudrais te mettre mon sabot quelque part." À ce moment un petit sabot en porcelaine de Rocamadour [*qui n'était pas loin*], appartenant à Bathilde, fut jeté par terre et cassé en mille pièces, au grand désespoir [*dam*] de cette personne qui tenait à ce souvenir. Parfois Mère Granier s'asseyait à côté de Jeannette ; elle entendait tout-à-coup une claque, voyait Jeannette porter la main à sa joue, qui devenait toute rouge. Personne n'avait rien vu.

« C'était toujours à l'endroit des objets de piété que se manifestait spécialement la colère de l'Esprit. Mère Granier a observé et même provoqué des faits extrêmement nombreux dans ce domaine. Par exemple, les rubans d'Enfant de Marie de Jeannette avait été placé par elle sous la robe de la jeune fille. À plusieurs reprises, elle vit de ses yeux le ruban arraché et jeté à terre au-devant de Jeannette immobile. Elle voulut essayer de l'attacher avec des épingles de sûreté ; Jeannette sentit comme une crispation, la combinaison était déchirée au point de l'épingle et le ruban était enlevé. La même expérience fut réalisée jusqu'à huit fois en une après-midi.

« J'ai pu observer une enveloppe contenant deux reliques, l'une de Sainte Thérèse, l'autre de Sainte Catherine Labouré[57]. Si on les attachait [*sur Jeannette*] à l'aide d'une épingle de sûreté, l'enveloppe était déchirée et jetée à terre. Une autre fois c'est une médaille que Mère Granier avait attachée à la ceinture de Jeannette en la fixant par des nœuds très nombreux à un ruban [*cordon*][58]. Quelques instants plus tard la médaille était par terre. On regardait aussitôt le ruban [*cordon*], aucun nœud n'avait été défait.

« Une des tâches principales de Jeannette était de servir et soigner les vieilles femmes dans la salle commune, située à l'aile ouest du bâtiment. Aussi est-ce dans cette salle que de nombreux faits ont été relevés. J'ai interrogé quelques-unes de ces pensionnaires qui ont conservé un souvenir fort précis de ces événements bizarres et dont le témoignage est absolument formel. Jeannette était suivie, dès qu'elle entrait, de la série habituelle de bruits, de coups dans les vitres, etc... Les statues étaient jetées à terre. J'ai photographié une de celles-ci, plusieurs fois mutilée[59].

« Parmi les phénomènes spéciaux relatés par l'ensemble des témoins, se place l'incident suivant : la servante [*Jeannette*] venait avec une cuvette d'eau pour la toilette des pensionnaires. À chaque fois, quand elle s'écartait un peu, l'eau était renversée par terre, la cuvette ne bougeant pas de place. Madame [Léa] Roquejoffre raconte qu'un jour, alors qu'elle s'approchait pour vérifier, elle vit le porte-serviette arriver sur elle. Elle recula pleine d'effroi et l'objet s'arrêta. Madame Chaumette confirme tous ces faits, dit que la porte était claquée devant Jeannette. Elle me montre une table de nuit qui est tombée de multiples fois, comme jetée dans la direction de la servante. Je peux observer en effet les dégâts de ce meuble, tiroirs

[57] L. Christiaens anticipe : Catherine Labouré ne sera canonisée qu'en 1947.

[58] En 1830, 140, rue du Bac à Paris, la Vierge était apparue à une novice des Filles de la Charité, Catherine Labouré. La diffusion de la médaille miraculeuse et un pèlerinage très fréquenté suivront ce miracle.

[59] Photographie non retrouvée.

endommagés, boutons arrachés. C'est enfin dans cette pièce que se trouve le carreau marqué d'empreintes indélébiles [*qui fera l'objet d'un exposé spécial*][60].

11 – Et maintenant les gamins et les pandores…

« L'intensité [*et la gravité*] de ces événements allant croissant, un nombre plus considérable de personnes était attiré. Les gamins faisaient cercle avec les curieux, sous les fenêtres, le soir. Il semble bien que leurs invectives excitaient l'Esprit. "Donne-lui une claque, disaient les gamins". Et cela se produisait aussitôt. "Tape plus fort" et le tapage devenait formidable, au point que l'on était étonné dans les heures calmes de constater la disproportion entre les coups entendus et les dégâts matériels réels. "Si tu es malin, fais la mitraillette", dit un jour un garçon. Après quelques minutes de silence, on entendit avec vigueur le tac tac tac de la mitraillette[61]. D'une façon générale, il paraît que l'Esprit répond avec vivacité et méchanceté à tout ce qu'on lui dit.

« La Maréchaussée s'émut, et deux gendarmes se rendirent sur les lieux [*depuis la brigade située à six kilomètres*][62]. Ce sont le maréchal des logis Mazelaygue, [père de l'abbé Pierre Mazelaygue] et le gendarme Martin. Ils furent conduits, selon leur désir, dans la chambre de Jeannette, en présence de celle-ci. Pendant une demi-heure, ils attendirent en vain. Rien ne n'étant produit, ils prenaient le chemin du retour. Une foule de curieux était dans la rue, ce qui se conçoit aisément dans ce petit pays déjà en émoi par tous ces faits. Passant dans un couloir, le brigadier dit à Mère Granier : "Nous serions obligés de donner un grand coup dans la porte pour ne pas décevoir tous ces gens". Il n'avait pas terminé ces mots qu'un formidable coup était asséné sur la porte tout contre lui. Il ouvrit immédiatement cette porte et ne trouva personne. Il se convainquit de l'impossibilité d'un truquage. Il décida de revenir dans la chambre. Et de nouveau, rien ne fut perçu, jusqu'à ce que son collègue dit : " Je voudrais savoir si c'est vrai qu'il y a les statues qui tombent toutes seules". Instantanément une statue de la Vierge, qui se trouvait sur une table devant lui, fut renversée. Il voulut la remettre sur pied ; une seconde fois 1a statue s'inclina sur le meuble. [*Pendant toute cette scène Jeannette était à la fenêtre de la chambre*.] »

Étonnant ? Oui, mais le perspicace maréchal des logis écrira plus tard au Dr L. Christiaens : « Il me semble qu'à chaque coup frappé, la fille avait un imperceptible mouvement de l'index droit »[63].

12 - Le curé, l'évêque et le missionnaire de Capelou

« Les phénomènes suivaient Jeannette jusqu'à l'église où elle communiait habituellement chaque matin. On entendait gratter dessous la chaise et même des coups très légers furent entendus jusque sur la Sainte Table tandis qu'elle y était. M. le curé Boucher et son vicaire M. Peytavie[64] avaient été tenus au courant par Mère Granier dès le début **(fig. 12 a et b)**.

---

[60] Exposé non retrouvé. *Cf. infra* l'interview de mère Granier et la publication du Dr L. Christiaens.

[61] Cette arme (MAS 38), peu employée par nos corps francs durant la campagne 1939-1940, était encore très peu connue en France.

[62] La gendarmerie, jadis à Cadouin, était installée désormais au Buisson. Cette descente de gendarmerie a eu lieu le 12 octobre (*cf. infra* la lettre de Luce X…).

[63] Christiaens, 1951, p. 73.

[64] L'abbé Maurice Boucher (1855-1942), prêtre de l'ordre de saint Basile, fut curé doyen de 1885 à 1942, succédant aux lazaristes. Il eut à gérer l'Inventaire de 1905 et l'expertise du suaire de Cadouin (tissu fatimide du XIe siècle), auquel étaient attribué de nombreux miracles. Jubilé d'or (1932) et de diamant (1942). Doyen des prêtres du Périgord. Son vicaire, Pierre

À dire vrai ils étaient restés sceptiques quelque temps, mais [ils] durent bientôt se rendre à l'évidence des faits. À l'église même des évènements plus importants se produisirent, tels que la chute de deux candélabres du haut de l'autel.

« En présence des évènements, Mère Granier avait cherché à s'entourer de secours. Malheureusement les circonstances se prêtaient mal (en octobre 1940) à une aide extérieure. Les supérieurs hiérarchiques de Mère Granier [*et sa communauté*] lui conseillaient surtout la prudence et la discrétion[65]. Il est, en vérité, bien remarquable que malgré tous ces événements, l'ordre ne fut jamais troublé dans la maison : ni panique, ni manifestations hystériques ne se présentèrent et malgré l'intensité de l'épreuve, chacun tint bon, et la marche ascendante de l'école, actuellement couronnée par son plein succès, ne fut pas entravée.

« Elle se rendit aussi chez l'Évêque du diocèse pour lui demander aide et avis. Monseigneur de Périgueux ne crut pas devoir attacher d'intérêt à ces faits, n'ouvrit aucune enquête et classa l'affaire purement et simplement[66] **(fig. 13).**

« Pas plus de réaction chez le médecin de Cadouin [l*e médecin de la maison*] qui se contenta de donner quelques avis théoriques sans chercher à étudier des faits portant aisément contrôlables.

« Ce fut, en définitive, auprès du Père Delzor, supérieur des Missionnaires diocésains en résidence à Capelou, près de Belvès [*à douze kilomètres de là*][67], que se trouva la seule aide efficace. [*Le voyage fut émaillé d'accidents*]. Mère Granier alla le trouver avec la jeune fille. Il fut obligé de reconnaitre la matérialité des faits[68]. Dans la chapelle de Capelou, où les voyageuses étaient entrées, toutes les chaises furent renversées avec fracas, comme par une vague de fond **(fig. 14).** Il fallut sortir précipitamment. À la suite de cette visite, le Père Delzor se chargea d'écrire au Pr Rives, professeur de psychiatrie à l'université de Toulouse, pour lui demander son avis. Celui-ci répondit qu'il lui était impossible d'étudier le long débrouillage d'un cas aussi rare. Il conseilla d'isoler la jeune fille.

13 - Tumulte dans la charrette, à la gare et au séminaire

« Mère Granier accepta avec empressement ce conseil. Il fut décidé que Jeannette allait rejoindre sa famille. Elle fut mise à la gare du Buisson et, de là, à Périgueux puis à Vichy.

« Mère Granier partit [d'abord] avec Jeannette pour Périgueux[69]. Le trajet de Cadouin à la gare du Buisson [(*six kilomètres*] se fit sur une petite charrette à âne[70]. Pendant tout le

---

Peytavie, ancien curé de Monpazier, co-doyen et chapelain du Saint-Suaire de Cadouin à la demande du précédent depuis 1928, était chargé, du pèlerinage jusqu'à la suppression de celui-ci en 1934. Puis aumônier des Petites sœurs des pauvres. Tous deux furent nommés chanoines (Bouet, 2005 et 2009).

[65] La presse n'eut pas vent de l'affaire et il n'y eu aucune perturbation notable parmi les jeunes gens étudiant au couvent, sauf la lettre de Luce X (*cf. infra*).

[66] En l'absence de tout critère de possession démoniaque, le prudent Mgr Georges Louis (1882-1967), évêque de Périgueux et Sarlat, élimina donc ce diagnostic qui aurait nécessité un exorcisme pratiqué selon des règles précises par un prêtre avec la permission épiscopale. *Cf. infra* au sous-chapitre 13 le récit du voyage à Périgueux.

[67] On y vénère une statue de la Vierge découverte jadis dans un buisson, près d'une source. Piéta en pierre du XVe siècle. Le père Denys Delzor est affecté depuis 1919 à Capelou où il mourra en 1945. Pèlerinage toujours très fréquenté.

[68] Il a eu lieu le 13 octobre (*cf. infra* la lettre de Luce X…).

[69] Ce jour-là se place la visite à l'évêque mentionnée ci-dessus, but du voyage.

[70] Il s'agissait sans doute de l'ânesse nommée Pomponette.

trajet les coups ne cessèrent pas de retentir sous le siège où étaient assises les deux voyageuses. Dans le hall de la gare, toutes les bicyclettes, qui attendaient d'être enregistrées, se renversèrent sur le sol au grand ébahissement des voyageurs qui ne comprenaient rien à cet incident **(fig. 15).** Pendant le trajet du Buisson à Périgueux, [*dans le train*], les bruits ne cessèrent pas. C'étaient des coups dans les vitres, sous le plancher du compartiment. Les voyageurs ne firent aucune observation bien qu'à plusieurs reprises ils paraissaient intrigués par les bruits dont ils ne comprenaient pas la provenance. Chez les filles de la Charité, 17, rue Louis-Blanc [à Périgueux, aujourd'hui Centre d'examens médicaux], où Jeannette prit son repas de midi, les coups dans les portes, les murs, les armoires, se firent entendre ; la chaise sur laquelle la Supérieure de la maison s'était assise pour s'entretenir avec Jeannette, voltigea dans la pièce dès qu'elle se leva pour prendre congé de la visiteuse.

« Au Grand Séminaire, tandis que Mère Granier s'entretenait avec M. le Supérieur[71] et que Jeannette attendait dans le jardin devant la porte du parloir, les bruits donnés dans la porte étaient si forts que les sœurs, qui habitaient à vingt mètres du bâtiment, vinrent lui demander si personne ne répondait à ses appels, croyant qu'elle-même frappait à la porte pour appeler quelqu'un, alors qu'il n'en était rien.

« Le soir, au retour [de Périgueux], Mère Granier et Jeannette s'arrêtèrent chez le pharmacien [du Buisson]. Dans les armoires de la pharmacie [Leymarie], ce fut un vacarme qui stupéfia les élèves [*commis*][72]. Les témoins n'auront que plus tard l'explication de ce phénomène. Cet éloignement n'ayant donné aucun résultat, il fut décidé que Jeannette se rendrait à Vichy, [*à 300 kilomètres de là*], chez une parente qui acceptait de la recevoir.

« Le 5 novembre 1940, jour du départ, fut marqué par une série d'incidents nouveaux. Jeannette ne pouvait pas arriver à faire sa valise qui, sous les yeux de plusieurs témoins, était renversée au fur et à mesure qu'elle la remplissait. Si elle cherchait à mettre ses vêtements de voyage, tous les boutons [*et agrafes*] étaient arrachés. Il fallut les recoudre plusieurs fois. Il n'est pas d'entraves que l'Esprit ne mit à ses préparatifs, comme si ce départ excitait sa colère.

14 - Selon Jeannette, l'enfer dans le chemin de fer

« Voilà Jeannette partie. Comme par enchantement tous les phénomènes cessent totalement dans la maison qui reprend une vie normale, [*que ne trouble aucune séquelle nerveuse, fait digne de remarque*][73]. Il restait à attendre des nouvelles du voyage. À partir de ce moment, Jeannette, ayant voyagé seule, force nous est de nous reporter à son seul témoignage. Nous le ferons vraiment en toute objectivité, sans nous dissimuler que ces faits n'ont plus le poids que leur donnent les multiples témoignages des personnes dignes de foi que nous avons interrogées. « Jeannette écrivit donc ce qui suit : "Dans la nuit du 5 au 6 novembre, entre Moulins et Montbrison, [*à plus de 200 kilomètres du point de départ*], alors que les voyageurs somnolaient, un bruit infernal se fit entendre ; on aurait dit qu'une bombe s'abattait sur le wagon. Les vitres furent pulvérisées, les rideaux totalement déchirés du haut en bas. Effrayés, les occupants s'enfuirent dans le couloir." Jeannette resta seule en place avec une vieille dame qui était à ses côtés. Un fluide, dit Jeannette, s'échappe alors de ses talons, y laissant une plaie qu'elle garda plusieurs mois et sur laquelle on pouvait distinguer, d'après elle, une tête de diable.

---

[71] Le père Félix Pierre Contassot, lazariste, professeur au Grand séminaire et historien de la congrégation de la Mission de Périgueux. Le Grand Séminaire était sis route de Paris, aujourd'hui Maison diocésaine, avenue Georges-Pompidou, proche de l'évêché (aujourd'hui transformé en lotissement), rue Paul-Louis Courier, où la mère Granier rencontre Mgr Louis.

[72] Les pharmaciens avaient des stagiaires comme élèves.

[73] Souligné dans le texte.

15 - L'Esprit de Cadouin : le retour ?

« L'histoire comporte une sorte de *coda*. La voici telle qu'on me l'a racontée.

« Quelques mois après la délivrance de Jeannette et le retour au calme de la maison de Cadouin, il y eut encore, du côté de l'hospice [*du pavillon Saint-Vincent*][74], quelques phénomènes anormaux. Plusieurs servantes prétendirent entendre du bruit dans le couloir situé devant la chambre n° 3, occupée autrefois quelques heures par Jeannette [*avant son départ définitif dans le pavillon isolé*]. Comme si quelqu'un rôdait. Et surtout l'électricité de ce couloir était alternativement allumée et éteinte, malgré qu'on ne vit personne. Il ne s'agissait pas d'un faux contact puisqu'on entendait nettement le grincement du commutateur. Mère Granier, [*consultée à nouveau, calma les esprits et*] conseilla simplement d'enlever l'ampoule électrique. Effectivement, j'ai pu constater, dix-huit mois après[75], qu'on ne l'avait pas encore remise tant elle constituait un mauvais souvenir. Au demeurant on n'attacha pas grande importance à ces faits puisqu'ils disparurent très rapidement et Mère Granier n'eut pas l'occasion de les constater. Les témoins sont : Sœur B..[76], Melles Bathilde Arnould, Alice Moyan et Henriette Vachet.

« Toutefois il fut impossible de ne pas faire de rapprochement, peu de temps après, quand on reçut une lettre de Jeannette, qui racontait (ce que, bien entendu, chacun ignorait), qu'exactement à cette date, se croyant définitivement délivrée, elle avait essayé de revenir dans la région[77]. Mais à peine arrivée aux environs de Moulins, à l'endroit où l'Esprit l'avait quittée, elle avait vu, avec terreur, les phénomènes se reproduire ; elle avait en particulier été frappée et fort malmenée et était repartie rapidement pour échapper de nouveau à l'emprise.

« De là à croire que l'Esprit était venu à l'hospice [*dans la maison*] à sa recherche, parce qu'elle était revenue dans son rayon d'action, il n'y a qu'un pas qui fut franchi par ces demoiselles [*les esprits simples de ces filles de salle*] et que nous rapportons pour être objectifs sans prendre parti, au milieu de faits aussi mystérieux (pour ce dernier épisode), entourés de moins de garantie que pour les phénomènes précédents observés par de nombreux témoins.

16 – Retour en arrière : des voix et des coups dans une maison voisine…

« Par contre il est un dernier phénomène dont l'authenticité n'est pas discutable et qui ajoute, si possible, une note plus extraordinaire à tous ces faits extravagants. Environ trente mètres après l'hospice, [*plus loin que le pavillon*], sur la route [*sur le même côté de la route*], se trouve une belle et grande maison de pierre habitée à l'époque par M. Pauvert (contrôleur des tabacs), sa femme âgée de 65 ans et leur fille âgée de 22 ans **(fig. 16).** Ces trois personnes eurent la stupéfaction d'entendre très distinctement, dans chacune des pièces de leur maison, retentir des coups, des paroles, des réactions, [*des invectives*][78]. Il ne fallut pas longtemps pour apercevoir qu'il s'agissait de tout ce qui se disait et se faisait dans la chambre de

---

[74] C'est l'ancien hospice, baptisé pavillon Saint-Vincent.

[75] Cette remarque donne une idée de la date de l'enquête du médecin : au printemps de 1942.

[76] Probablement sœur Brigitte. Celle-ci (née en 1884), « la sainte de Cadouin » que rien ne rebutait, était, selon mère Granier (interview de 1966) une descendante de sainte Brigitte, patronne de la Suède. Cette Brigitte Birgerdotter, canonisée en 1391, eut 8 enfants dont sainte Catherine de Suède.

[77] Pour voir des parents, dit-on.

[78] Cela se passait « au début d'octobre 1940 », avant le départ de Jeannette (Christiaens, 1951, p. 75).

Jeannette, c'est à dire dans la chambre de Bathilde dans laquelle Jeannette venait d'être recueillie [*dans le pavillon isolé*][79].

« On reconnaissait très bien la voix de Mère Granier, de Bathilde, de Jeannette, les coups et phénomènes variés que nous avons rapportés. Aussi, pendant tout le temps que dura le séjour de Jeannette au-dessus de la lingerie, dans l'immeuble n°4 [*dans le pavillon*], ces trois personnes entendirent [*intégralement*] tout ce qui s'y passait, aussi distinctement que si cela avait eu lieu chez elles. Il faut noter qu'il existe deux maisons entre cet immeuble et la chambre de Jeannette et que dans ces deux maisons rien d'analogue ne fut constaté et qu'on n'y entendait rien d'autre que ce qui était audible de la rue[80]. Notons également que la nuit où Jeannette alla coucher chez les deux jeunes filles, Melles Guilloux et Reinert [ou Reviert], on ne perçut aucun bruit chez M. Pauvert.

« Ce dernier fut très impressionné par ces manifestations qui l'intriguaient au plus haut point, comme cela se conçoit sans peine. Ils eurent un retentissement très net sur sa vie spirituelle. M. Pauvert, qui n'était guère croyant sur ces interventions surnaturelles, fut obligé de se rendre à l'évidence des faits qui s'entendaient chez lui. Il mourut l'année suivante dans des sentiments très chrétiens. J'ai interrogé longuement Madame Pauvert [*sa femme*] qui m'a conté ces faits et m'a affirmé que leur fille avait été bouleversée par ces évènements. Elle m'a précisé que c'était seulement ce qui se passait dans la chambre n° 4, [*dans le pavillon*] habité par Jeannette, qui était perçu. Au début, lorsque les phénomènes existaient du côté de l'hospice [*pavillon Saint-Vincent*] ou dans la chambre de Melle Estevenon, rien d'anormal ne s'était remarqué. D'autre part, le soir [*les soirs*] où des personnes s'attroupaient sous les fenêtres de Jeannette et invectivaient l'Esprit, il y avait un contraste frappant entre les questions posées par ces personnes, qui n'étaient pas entendues, ou très faiblement perçues, comme il est normal pour une voix à une trentaine de mètres, et les réponses, clairement et distinctement résonnant dans la pièce, sous forme de coups et bruits divers[81].

Quand on a examiné les lieux, on note qu'un seul point de contact existe entre les deux immeubles, sous forme d'une ligne téléphonique à six fils. Un potelet étant scellé dans le mur à la hauteur du plafond de la chambre de Jeannette, et le potelet suivant scellé après l'immeuble de M. Pauvert. Nous notons ce détail par souci d'objectivité, sans lui attacher d'autre importance. Nous ajoutons que la maison située à une trentaine de mètres de l'autre côté du pavillon, maison dans laquelle le potelet précédent est scellé, n'a été l'objet d'aucun manifestation de ce genre.

17 - Le mystère des deux dames spirites

« Une brève enquête sur les divers habitants de ces maisons pendant la durée des

---

[79] *Alias* la Russie.

[80] « Un seul point de contact existe entre les deux immeubles, sous forme d'une ligne téléphonique à 6 fils, un potelet étant scellé dans le mur du plafond de la chambre de Jeannette et le potelet suivant scellé sur l'immeuble de M. Pauvert » (Christiaens, 1951). L'une des maisons était la maison du chanteur Gaston Ouvrard (« J'ai la rate qui se dilate… ») ; la façade de l'autre était naguère peinte en bleu et décorée à la façon d'une maison algérienne.

[81] Mère Granier : *Quand on a examiné les lieux, on note qu'un seul point de contact existe entre les deux immeubles, sous forme d'une ligne téléphonique à six fils. Un potelet étant scellé dans le mur à la hauteur du plafond de la chambre de J* [eanne], *et le potelet suivant scellé après l'immeuble de M. Pauvert. Nous notons ce détail par souci d'objectivité, sans lui attacher d'autre importance. Nous ajoutons que la maison située à une trentaine de mètres de l'autre côté du pavillon, maison dans laquelle le potelet précédent est scellé, n'a été l'objet d'aucun manifestation de ce genre.*

phénomènes attire l'attention sur une pensionnaire, que nous devons mentionner pour finir. Les divers témoins que nous avons entendus et cités dans cette enquête, sont les sujets particulièrement bien équilibrés. Certains d'entre eux, comme Mère Granier et quatre compagnes religieuses, sont des esprits rigoureux, plus intrigués que saisis par les évènements auxquels ils ont assisté sans les comprendre et en réclament l'explication. Aucune de ces personnes ne s'était jamais frottée au spiritisme, aucune depuis lors n'a accusé de phénomènes anormaux, ni essayé d'en provoquer. Une exception doit être faite pour Melle Estevenon, qui autrefois, semble-t-il, s'était occupée, très superficiellement, de spiritisme, en particulier de tables tournantes[82].

« Par contre, une voisine de chambre de Melle Estevenon, Madame veuve Cécile Mourlon, personne très âgée et de caractère difficile, se serait adonnée autrefois au spiritisme d'une façon très suivie. Nous n'avons pas voulu interroger personnellement cette femme qui n'aurait opposé que des dénégations à toutes nos questions ; mais il nous faut relater les faits suivants.

« D'abord une mésentente accusée sévissait entre les deux femmes, lorsque Mme Estevenon fut initialement l'objet des premiers phénomènes. Fait plus remarquable, Mme Mourlon, qui est une personne connue depuis longtemps dans la maison pour sa curiosité, son caractère difficile et sa frayeur au moindre bruit, fut la seule à ne jamais se plaindre du tapage nocturne qui révolutionna l'immeuble pendant trente-six jours, à ne jamais s'enquérir de ce qui se passait, à ne jamais sortir de chez elle pour voir ce qui se passait. Bref son comportement pendant cette période étonna tout le monde. Elle restait chez elle, ne s'intéressait nullement aux manifestations qu'elle ne pouvait pas ne pas entendre, et ne souffrit jamais qu'on lui en parlât.

« Quand Jeannette partit, elle tomba malade et ne se remit jamais complètement, sans que l'on puisse faire le départ dans son état entre ce qui revient à son grand âge et aux phénomènes qui ont fait l'objet de cette première enquête.

Mme Mourlon est morte en mars 1943. Jeannette s'est mariée en 1944 et a eu deux enfants dont elle nous a annoncé la naissance. On est sans nouvelles d'elle depuis assez longtemps.

« Dr Louis Christiaens, chef de clinique à la faculté de Médecine de Lille ».

V - LES RÉCITS DES TÉMOINS

1 - Le diable au couvent. C'est épouvantable… Deux récits

Luce X. est probablement élève à l'école ménagère ou à l'école des cadres de Cadouin. Au beau milieu de l'affaire, le 13 octobre 1940, elle rédige pour un parent ou pour un proche un bref reportage des faits[83]. Le voici **(fig. 17).**

« Depuis cinq ans que nous sommes ici, nous n'avions pas encore vu Cadouin sous ce jour nouveau, Cadouin hanté. C'est-à-dire que ce n'est pas Cadouin, mais c'est le Couvent. Le diable au Couvent. C'est extraordinaire, mais pourtant cela est.

« Depuis le premier du mois, il se manifeste à l'hospice des bruits singuliers. Des

---

[82] Né aux États-Unis vers 1850, le spiritisme était encore très à la mode. Par ses écrits (*le Livre des Esprits*, 1857), l'occultiste français Léon Rivail, dit Allan Kardec (1804-1869), avait convaincu de nombreuses personnes, dont C. Flammarion, Victor Hugo, T. Gautier, A. Conan Doyle… Pour ses adeptes, après la mort, l'esprit « désincarné » pourrait se manifester de diverses façons et durant un temps plus ou moins long auprès des vivants.

[83] Archives diocésaines.

vibrations prolongées et des coups très forts dans les vitres. Ces bruits se sont manifestés tout d'abord dans la chambre d'une dame pensionnaire.

« La Supérieure, le vieux Curé se sont livrés au spiritisme pour savoir si c'était une âme du purgatoire et ce qu'elle voulait. Tout le village a assisté aux séances[84], c'était très curieux. Mais j'ai déjà dit que le bruit se manifestait aux vitres. Une des bonnes, par curiosité, a appliqué ses mains sur les carreaux au moment des coups. Elle a ressenti une forte commotion, surtout dans le bras gauche et cela lui a laissé une marque au-dessous du poignet. Sur le moment on n'y a pas pris garde. La dame pensionnaire a changé de maison et l'esprit de l'a pas suivie. Mais, par exemple, il s'est emparé de la jeune fille et c'est épouvantable. Qu'on l'emmène où on l'emmène, çà la suit. Au début c'était à peu près, maintenant cela devient d'une telle violence que tout le cartier [*sic*] entend.

« Cela s'attaque surtout aux objets de piété, la Sainte Vierge en particulier. Ça transbahute les meubles d'une pièce à l'autre. La violence augmente tous les jours. Les gendarmes hier sont venus faire une enquête.

« Le chef est monté dans la chambre seul avec la jeune fille. Il l'a fait mettre à la fenêtre de façon que les gens qui se trouvaient dans la rue ne la perdent pas de vue. Lui-même a attaché la statuette de la Sainte Vierge sur la table avec un scapulaire, puis il est allé sur le palier, toujours sans perdre de vue la jeune fille. Lorsqu'il a entendu le bruit, il est entré dans la pièce et il a été stupéfait. La ficelle s'était étirée de façon à permettre à la statuette de se tourner dans un autre sens et le scapulaire gisait sur la plancher. Il a été obligé de se rendre à l'évidence. Puis, en redescendant, il dit à son lieutenant : " Si nous tapions cette porte, les gens en bas croiraient que c'est l'esprit ". Ils n'avaient pas descendu deux marches que *Pan ! Pan !* dans la porte. Ils en sont restés stupéfaits.

« Aujourd'hui, on l'a menée à Capelou. Dans l'église les chaises, l'harmonium, tout dansait. Les médailles qu'on a accrochées sur elle tombent à mesure qu'on les lui met.

« Et encore mieux, nous nous sommes aperçus, ce soir, qu'elle avait une tête de diable très nettement marquée sur le bras et elle dit que c'est à cet endroit-là que çà la serre. Et tout le village peut le constater. Dieu merci il n'y a pas que nous. Je suis sûre qu'en me lisant vous ne me croirait [*sic*] pas et pourtant c'est ce qu'il y a de plus vrai. Et encore j'en passe et de meilleures.

« Si ça continue, je quitte Cadouin. Attendez-vous à me voir arriver un de ces jours. Cela nous empêche de dormir. Surtout moi depuis ma chambre, c'est absolument infernal. Et il faut avoir les nerfs bien accrochés, je vous assure.

« Nous avions aujourd'hui réunions de Jac[85]. Cela s'est très bien passé, cela a un peu détendu les esprits. Nous allons avoir une retraite fermée du 20 au 25. Si Jeannette est encore là avec ses diableries, je n'y assisterai pas. Je vous assure, çà serait capable de faire tomber l'édifice sur la tête. À part cela, tout marche très bien. Les cours sont parfaits. J'ai reçu les photos. Elles sont pas mal. Un peu blanches seulement.

« J'espère que vous êtes en bonne santé et que chez vous les esprits n'ont pas de prise. Je ne vous le souhaite pas toujours. Il y a de quoi rendre fou.

« Affectueux baisers. Luce »

L'Alsacien Jean-Paul Weiss a rédigé des *Mémoires 1936-1945* (tapuscrit communiqué par Jean-Marie et Brigitte Schlub, juillet 2014). Dans son témoignage sur l'esprit frappeur, quelques autres faits sont signalés :

« La jeune fille en question, quand elle se déplaçait en pantoufles dans le dortoir, était

---

[84] Lire : aux tentatives de dialogues avec l'Esprit.

[85] La Jeunesse agricole chrétienne, fondée en 1929 et très active à cette époque, organise sessions, recollections, retraites fermées, cercles d'études et cours (Giolitto, 1991).

comme suivie par quelqu'un d'invisible marchant, bruyamment, en sabots, au même rythme qu'elle.

« Mon père et son ami, M. Guiraud, le boulanger, se sont mis en veille derrière la porte. Ils n'ont rien pu trouver de suspect. Lorsqu'ils entraient dans la chambre, le moindre bruit cessait instantanément. À peine sortis, une nouvelle statue de la Vierge, ficelée à une table, s'est fracassée tout en étant attachée.

« Cette chambre se situait au-dessus de notre patronage. Il nous arrivait, à mes camarades et moi, d'appeler : *"Diable ! Si tu es là, tapes ! " Boum, boum, boum*… Le nombre de coups était répété… De même lorsque nous frappions avec un caillou sur le mur de la maison. »

2 - Amusant ? C'était affreux… Interview de mère Granier (1966)

En 1944, la paix est revenue en Dordogne. À Cadouin, tout va changer en peu d'années. Un matin de 1957, la mère Granier se fait conduire en taxi à la gare du Buisson et quitte discrètement Cadouin pour toujours[86]. Elle finira ses jours en 1973 à la maison de retraite des Filles de la Charité à Château-l'Évêque, près de Périgueux ; sa tombe est située dans le carré des religieuses du cimetière de cette commune[87] **(fig. 18).** À Cadouin, peu à peu, les œuvres créées ferment et les dernières sœurs s'en vont dans les années 1970, après un siècle environ de présence. L'hospice est fermé et le couvent devient un musée du Vélo, lui-même fermé il y a quelques années.

L'enregistrement d'un entretien avec la mère Granier, en 1966, est conservé aux archives diocésaines[88].

Elle est alors pensionnaire de la maison de retraite des Filles de la Charité de Château-l'Evêque. Cet interrogatoire d'une personne âgée est à prendre avec prudence, pour trois raisons : 1 - Il se situe 26 ans après les faits, mais la voix de l'intéressée est ferme et sans hésitations ; 2 - L'intervieweur de 1966 (abbé P. Pommarède, alors curé de Château-l'Évêque) n'a qu'un article de *Sud Ouest* comme point de départ[89] ; il interroge sur un ton sceptique et souvent ironique voire goguenard. Cela désarçonne la digne religieuse pour qui cette affaire est demeurée une « horreur ». 3 - Le rapport du Dr Christiaens, obtenu dix-huit mois après les faits par un clinicien, est plus précis et le récit de la religieuse diffère un peu de ce rapport du fait d'une différence et des détails supplémentaires.

Une différence

La différence tout d'abord. En 1966, la mère Granier continue à croire, sans trop le dire, à une intervention surnaturelle, mais elle n'évoque jamais une vraie possession diabolique. En introduction de son propos, elle met en cause la mésentente de Melle Estevenon (ex gouvernante de château et sœur du supérieur général des Frères du Sacré-Cœur) et de Mme Mourlon (épouse d'un percepteur), toutes deux adeptes du spiritisme, surtout la seconde qui ne quitte jamais sa chambre. Elles sont « jalouses l'une de l'autre ». Pour la mère Granier, « [Mme Mourlon] a cru lui faire un peu de chinoiserie, de taquinerie. Elle n'a jamais cru lui faire une méchanceté ». Quant à la jeune Jeanne Martin, dite Jeannette, elle a été un « sujet médium », un intermédiaire involontaire avec l'au-delà (les âmes du

---

[86] XX., 1991.

[87] Vincent de Paul avait été ordonné prêtre en 1600 dans la chapelle du château (résidence estivale des évêques de Périgueux), aujourd'hui chœur de l'église paroissiale.

[88] Bande magnétique retranscrite sur CD-Rom par l'abbé Graziani, ancien curé de Cadouin.

[89] Desdemaines-Hugon, 1965.

purgatoire) ou les esprits[90].

Des détails supplémentaires

Les détails maintenant. Les trois premières séries de coups frappés se sont produites dans la chambre de Mlle Estevenon. C'est l'heure, à la chapelle, du Rosaire du soir, soit 20h 30 ou 20h 45, à la tombée de la nuit. Prévenue, la mère a pensé à une souris enfermée quelque part. Puis, sur place, devant des coups frappés « dans le carreau qui aurait dû être brisé mille fois », elle croit immédiatement à une manifestation des âmes du Purgatoire et interroge l'esprit frappeur : ce serait, dit-elle, l'esprit du frère de Melle Estevenon, qui vient de mourir. Celle-ci promet d'aller plus souvent à la messe en semaine et de donner une aumône de 100 F au couvent de leur sœur Marie.

Jeanne, très fatiguée, sans père ni mère, était venue naguère en convalescence, à Cadouin[91] **(fig. 19).** La supérieure l'avait gardée, mais « il y aurait eu un peu d'hystérie chez elle que je ne serais pas autrement étonnée ». Elle faisait le ménage et la toilette de Mlle Estevenon. Selon mère Granier, « on aurait dit que Mlle Estevenon faisait des passes sur la petite. [C'était] comme un fluide qui est sorti de chez elle, qui est passé par le carreau, l'a brisé en biseau, comme ça. Elle s'est débarrassé [du fluide] et la fille a été prise ». Bathilde, dite Baba, a vu faire les passes et Jeanne l'a raconté. Les phénomènes ont suivi Jeanne : « Dans la chambre de Mme Lambert, la mère d'une de nos sœurs, tout l'a suivi. Les bruits… Çà s'est corsé peu à peu ».

Jeanne s'installe dans une petite chambre du pavillon de la Russie, sur la rue, et les coups deviennent plus forts et « partout les objets, ça volait, comme je vous vois… ». Remarque de l'intervieweur : « Ça m'amuse beaucoup… ». Réponse de la religieuse : « C'était affreux… Comme la petite a été prise, j'aurais pu être prise… ». Conclusion narquoise de son interlocuteur : « Ça aurait été drôle… ».

Suivent l'épisode du sommier, de la statuette de la Vierge et de l'exorcisme improvisé de la religieuse : « Au nom de la Vierge, sors d'ici ». L'esprit obtempère et s'éclipse par l'armoire et la fenêtre. La mère Granier, en femme forte dépassée par la singularité de ce qu'elle a vécu, reprend les épisodes déjà cités par le Dr L. Christiaens : la médaille et le ruban d'Enfant de Marie de Jeanne, le guet derrière le paravent avec la supérieure de Monsac, sœur Godard, la chute des deux poignées de porte et de la statue de la Vierge ficelée sur la table de nuit[92], la cuvette vidée de son eau, le matelas de Jeanne posé au sol sur une grande croix de papier, le flacon d'eau de Lourdes qui se vide, la bouillote qui déambule toute seule et rentre dans le lit de Jeannette « sans le déborder », la croix « comme celle de nos vieux » placée sur la supérieure couchée, le lit pliant parti sur ses roulettes, la communion à ses côtés (« ça grattait sous les chaises de l'église »). Bref, « des choses extraordinaires, si je ne les avais pas vues, jamais de ma vie je ne les croirais […]. Je pourrais écrire des pages et des pages… Tout

---

[90] Mère Granier intercale, dans son récit, l'histoire d'un autre jeune médium ayant troublé la vie quotidienne à Besse (Dordogne) en 1908 : un prêtre corpulent se serait retrouvé volant au plafond, sous une pluie de cailloux à vélo ou encore enveloppé de flammes durant sa messe. En effet, au château du comte E. de Cacqueray de Valmenier, demeuraient un prêtre et un jeune garçon. Pendant huit jours, ce fut un vacarme de coups frappés, un dialogue avec « l'esprit », le mot *MESSES* écrit sur une porte et tout un remue-ménage de meubles, de couvertures et de draps (selon *la Petite Gironde*), rattachés au décès récent d'un prêtre voisin, l'abbé P. Parrot. L'émoi était grand dans la contrée. « Mgr de Périgueux a mis fin à tout en prescrivant la rentrée du jeune Léo [Vergain] au collège et un voyage au curé… » (Archives diocésaines, CV 4701).

[91] Peut-être à la suite d'une première infection tuberculeuse, si fréquente alors. Rappelons que Cadouin avait été maison de convalescence et avait alors compté une pensionnaire, victime d'une tuberculose péritonéale très avancée, guérie subitement à Lourdes (Delluc, 2009).

[92] La statue en plâtre de la Vierge échappe cependant à la casse. C'était celle de la Vierge de la rue du Bac, apparue à Catherine Labouré.

ce qu'on disait, c'était fait.[93] » Quant aux gifles reçues par Jeanne, elles s'accompagnaient d'autres voies de fait : « J'ai l'impression que deux gros bouts de doigts me tiennent les oreilles et me secouent ».

Mère Granier a une bonne mémoire. Le vicaire Peytavie ne voulait pas réparer le réveil de Jeanne, « car le diable l'avait touché ». Ce à quoi la religieuse répondit : « Vous pouvez le toucher, car moi, le diable, je couche avec lui… » Dans l'église, chapelle de la Vierge, la statue est creuse et « ça tapait dedans » : le curé Boucher avait peur et « les chandeliers ont volé au-dessus de la barrière »[94].

Mère Granier raconte aussi le voyage à Périgueux avec Jeannette : la voiture à âne (Pouponnette) et le train en compagnie de l'esprit frappeur depuis la Croix jusqu'au Buisson (5 km sur les 6 du trajet), les bicyclettes de la gare du Buisson qui « se sont mises à tourner en rond », avant de s'effondrer, et le passage à l'officine du pharmacien Leymarie, « qui n'avait pas la foi », avec ses bocaux tintinnabulants, sanctionné par une injonction du préparateur : « Foutez-moi le camp, toutes les deux ».

Sur les conseils d'un colonel de Toulouse, ami du supérieur des jésuites de Sarlat[95], trop occupé pour venir étudier ce cas qui le passionne, Jeanne est éloignée au plus vite, « adressée à un de nos pères à Vichy ». Elle est « délivrée » de son esprit dans le train, non sans qu'un vraie « bombe » ait effrayé les voyageurs : « Son fluide lui est sorti par le talon et elle a gardé pendant deux mois une tête de diable avec les cornes, le nez, la bouche.» La (prétendue) tentative de retour de Jeanne dans la région provoque, à Cadouin, des phénomènes électriques...

Les vitres du diable

Reste la question de la vitre ou plutôt des vitres témoins de l'esprit. L'une est toujours en place, dit mère Granier, en haut à droite de la chambre du pavillon isolé, nommé la Russie : « C'est trois doigts de la main gauche, le pouce, l'index et le majeur, qui ont des empreintes digitales… Ça se voit encore »[96]. La seconde était « comme une vitre brûlée par le soleil, quelque chose de très chaud, qui a décomposé le verre. C'est trois doigts griffés… Je me dis : C'est le diable et des empreintes digitales. Et comme un os. C'est avec cette main qu'il frappait. Et dans le bas, comme une fille qui se profile seulement et une gueule de dragon… »[97]

Hors de Cadouin, on n'a peu parlé de tout cela. C'était la guerre et « cela aurait fait du tort à notre école des cadres ». Mlle Estevenon était furieuse, l'autre dame est morte. Le maire Henri Guiraud, « un garçon loyal », a plus tard renseigné G. Desdemaines-Hugon, tandis que, souligne la religieuse, l'instituteur Lucien Dutard, futur député communiste et maire de Boulazac[98], était « très gentil avec moi ». Les gendarmes sont même revenus quand Jeanne a

---

[93] Ainsi le bruit de la mitraillette ou encore une rumeur d'origine indéterminée que rapporte l'intervieweur : Mgr Dupin de Saint-Cyr aurait interrogé des gamins de Cadouin. « C'est le diable », lui répondent-ils. « Si c'est le diable, réplique le vicaire général, que midi sonne au clocher ». Et douze coups retentissent… Mère Granier ne confirme pas cette anecdote.

[94] Le jubilé sacerdotal de diamant de l'abbé Boucher devait être fêté peu après (1942), juste avant le décès du prêtre.

[95] Sans doute le psychiatre cité par le Dr L. Christiaens.

[96] Le chanoine J. Goumet rapportera plus tard que ces traces se voyaient sur la face externe de la vitre, comme si l'esprit avait voulu entrer… (J. Lagrange, *in verbis*, 3 octobre 2012).

[97] La vitre fut malencontreusement brisée, comme on va le dire…

[98] Alors instituteur et secrétaire de mairie à Cadouin, il va rejoindre la clandestinité au printemps de 1943.

épousé un « garde national »[99] à Paris, pour faire une enquête : « On n'avait rien à dire… »

Sur une demande assez narquoise de son intervieweur, la religieuse précise : « Elle n'était pas possédée, mais cet esprit voulait s'emparer d'elle. Elle n'a pas été exorcisée ». Mais, poursuit-elle, très convaincue et un peu agressive envers son interlocuteur : « J'aurais voulu que certains prêtres y assistent. Ce sont des choses… Il faut les voir pour les croire ». À Cadouin, le curé Boucher et l'abbé Peytavie étaient « aussi penauds l'un que l'autre ». À Périgueux, « Mgr Louis a pris cela à la rigolade et c'est tout. Il a dit : "C'est elle qui fait çà…" »[100].

En fait, le clergé, comme souvent, opposa un silence prudent à ces manifestations insolites de Cadouin. Prudence oblige… Pour parler de possession diabolique l'Église exige un comportement très particulier du sujet : il est insolent, haineux, injurieux et allègue des douleurs ou des anesthésies diverses ; il parle des langues inconnues, émet des prédictions et apparaît doué d'une force herculéenne et capable de lévitation. L'évêque nomme alors un prêtre qui procède à l'exorcisme s'il est convaincu. Ce ne fut pas le cas ici[101].

VI - LES PUBLICATIONS MÉDICALES

1 - L'observation médicale du Pr Louis Christiaens (1951)

C'est une longue version du rapport de 1942 de ce praticien, depuis peu titulaire d'une chaire à la faculté de Médecine de Lille. On sent que le minutieux praticien ne veut rien oublier dans ce nouveau texte, publié dans une sévère revue scientifique[102].

Au terme de cette observation médicale, le Pr L. Christiaens évalue la qualité des témoignages et le cas de Jeannette. Il élimine trois possibilités pour expliquer ces « diableries »: 1 - L'hallucination collective est peu probable ; 2 - La mystification semble exclue ; 3 - La possession démoniaque est récusée par les spécialistes. Et il conclut… sans conclure, laissant le champ libre aux explications faisant appel aux phénomènes surnaturels ou aux phénomènes non encore scientifiquement reconnus. Empruntons-lui les derniers paragraphes de son étude.

De multiples témoignages

« Nous mesurons les lacunes de ce récit. D'abord, nous n'avons assisté à rien ; tout était fini depuis un an quand nous sommes venu et nous n'avons rien su que par témoignages

---

[99] Dans l'Allier, il s'agit de la Garde (qui a succédé à la garde républicaine mobile), plus probablement que de la Garde personnelle du maréchal Pétain. Sous le régime de Vichy, les gendarmes mobiles font partie de la Garde.

[100] En juin 1942, L. Christiaens dîne au presbytère de Salignac avec ce prélat et quelques notables. Son « monologue fort peu édifiant » déçoit de catholique fervent : « En moins d'une demi-heure, chacun reçoit son paquet, les gaffes s'accumulent. Le successeur de Pierre fait des mots, abonde en politique. C'est la revue des préfets et des anciennes élections. Mgr Ruch [évêque de Strasbourg réfugié en Dordogne] est classé d'un geste dans le monde méprisable "des gens qui ne s'aperçoivent pas de ce qu'ils mangent" » (Christiaens L. et L., 2011).

[101] Le 14 juillet 1942, le Dr Christiaens cite cependant les « diableries » de Cadouin et, le 27, Lucie Christiaens note : « L'évêché alerté a envoyé deux exorcistes : "Ce n'est pas un cas de possession" (Christiaens L. et L., 2011). Un des exorcistes était peut-être Mgr Dupin de Saint-Cyr. En 1986, sur 5 000 cas prétendus de possession, 3 ou 4 furent reconnus par l'Eglise, les autres relevant de la psychiatrie.

[102] Christiaens L., 1951. Cette publication est écrite 9 ans après les faits. Secret professionnel oblige, l'action se passe au village de *X*… et les noms des protagonistes sont réduits à leur initiale. Jeanne est devenue *Josiane*. Nous rectifions ici.

et ces témoignages sont en immense majorité féminins, dans l'atmosphère d'une Communauté religieuse. Pourtant nous avons été frappé par la cohésion, la cohérence, l'objectivité de ces témoignages.

« Des religieuses certes, mais enseignantes munies du baccalauréat pour deux d'entre elles, du brevet supérieur pour l'une, d'une connaissance parfaite de la langue anglaise pour une autre, qui revenait en 1940 d'un séjour de deux ans en Angleterre. Des filles de salle certes, mais une cuisinière de 67 ans, vieille campagnarde avisée qui lève les bras au ciel quand nous arrivons dans la cuisine pour lui demander si elle croit à tout ce qui s'est raconté à propos de Jeannette : "Mais, mon pauvre Monsieur, j'aurais voulu que vous soyez là, les casseroles dansaient au mur, ça tapait partout !" Des vieilles femmes en retraite, certes, mais qui sont unanimes à raconter simplement des faits stupéfiants, paraissant surtout étonnées qu'on ne les croie pas puisqu'elles l'ont vu. Et puis tout de même, les gendarmes, le curé et le missionnaire diocésain, le contrôleur des tabacs[103].

« Tout ceci dominé par la personnalité de la Mère Supérieure. Nous avons déjà dit l'impression qu'elle nous avait produite, cultivée, sérieuse, calme, d'autorité. Surtout la récapitulation de son comportement nous donne en pareilles circonstances un exemple de bon équilibre. Au début, les événements commencent en dehors d'elle, autour d'une pensionnaire un peu suspecte d'avoir « fait tourner des tables ». Elle n'y croit pas, refuse d'y aller, défend de s'en occuper. Puis elle doit se rendre à l'évidence[104].

« Elle prend une série de décisions heureuses. Écarter Jeannette dans le petit pavillon isolé. La veiller en changeant chaque nuit la garde pour éviter la fatigue et l'auto-suggestion. Maintenir l'ordre dans l'école où ne se produit aucun trouble ni phénomènes hystériques chez les élèves. Elle écrit à ses supérieurs, mais c'est en octobre 1940, aucun secours n'est possible. Elle va voir son évêque, mais celui-ci ne se dérange pas pour si peu[105].

« Elle se tourne vers les esprits forts du village mais ceux-ci se récusent, prudemment. Elle atterrit chez le psychiatre qui lui donne le conseil d'éloigner Jeannette ; elle s'empresse d'obéir. Rien chez cette religieuse n'autorise à suspecter ni la bonne foi, ni un dérangement cérébral ou affectif. »

Le cas de Jeannette

« Toute autre certes est Jeannette. Elle nous est décrite comme apathique, molle, sans volonté, attirant volontiers l'attention, à la fois "pleurnichant" et plutôt fière de ce qui lui arrive. La Supérieure la tient comme suspecte de manque de franchise et d'intelligence, mais elle est bien obligée d'observer tout ce qui se passe autour d'elle. Il serait certainement intéressant d'examiner cette Jeannette et de la faire psychanalyser. Mais on sait qu'elle s'est mariée peu après. Elle n'a rien raconté à son mari, il nous a été impossible d'entrer en contact direct avec elle. Au surplus ce n'est pas autour d'elle qu'ont commencé les événements, mais

---

[103] Le Dr Christiaens note : « Toutefois, nous écrit le maréchal des logis, il semble qu'à chaque coup frappé, la fille avait un imperceptible mouvement de l'index droit » (Christiaens, 1951, p.73).

[104] Peut-être est-elle influencée par d'étonnants récits religieux, comme, par exemple, la vie de Jean-Marie Vianney, curé d'Ars, canonisé en 1925 et déclaré patron des curés en 1929. Sa vie fourmille de phénomènes étranges (bruits nocturnes anomaux, déplacement de meubles, perception de voix…).

[105] D'autant moins que les habitants de Cadouin reprochaient à Mgr Louis d'avoir supprimé les ostensions du suaire en 1934. Laissant à son vicaire général la charge des confirmations, il ne reviendra à Cadouin qu'en 1954, pour le 800e anniversaire de la consécration de l'abbatiale.

autour de Mlle Estevenon[106]. Il semble que Jeannette ait cristallisé sur sa personne des phénomènes qui se sont déroulés dans une atmosphère première de taquinerie qui devint de plus en plus méchante au fur et à mesure que l'évolution se poursuivait. »

Le mystère de la vitre du diable

Le Pr L. Christiaens fournit quelques détails nouveaux sur ce qui fut nommé la « vitre du diable ».

« Il est enfin une pièce à conviction dont l'histoire est tout aussi curieuse. Plusieurs semaines après le départ de Jeannette, le calme était revenu à la maison, on procédait au nettoyage de la salle commune du pavillon Saint-Vincent, pièce où s'étaient déroulés beaucoup de phénomènes étranges qu'on vient de lire (cuvettes renversées, tables projetées…). La fille de salle remarqua sur la vitre la plus haute d'une fenêtre une empreinte qui paraissait de griffes avec des doigts et des paumes et qu'on n'avait pas remarqué [*sic*] lors du précédent nettoyage. La vitre était inaccessible sans échelle : on prévint la Mère T…[107] que l' "esprit", qui frappait si souvent à ce carreau, y avait laissé son empreinte. La Mère T… donna le sage conseil de nettoyer aussitôt le carreau et de n'en point s'occuper. Mais l'eau, ni l'alcool qu'on essaya, ni l'essence ne parvinrent à faire disparaître cette empreinte. J'allais donc voir ce carreau et trouvai effectivement des empreintes curieuses, cinq coups de griffes et deux petites paumes de mains terminées par de courts doigts d'allure trapue. Comme je remarquai à l'extérieur de ces doigts[108] l'existence indiscutable d'empreintes digitales, je demandai que ce carreau me fût confié. L'ouvrier qui procéda à l'enlèvement de cette vitre était un vieil homme qui avait justement posé ce carreau vingt-cinq ans auparavant. Il était étonné par cette empreinte indélébile que nous avions essayé ensemble d'effacer à l'eau, à l'alcool, à l'éther et à l'essence sans y parvenir. Un malheureux concours de circonstances fit que cet objet si précieux que je me proposais de photographier fut brisé en mille morceaux par la suite et perdu au milieu des faits de guerre qui secouèrent la région[109] et qui reléguaient au second plan les incidents burlesques [*sic*] de Cadouin »[110].

Que s'est-il vraiment passé ?

« Tels sont les événements. Nous n'en ferons qu'un bref commentaire. Notre première réaction avait été qu'on ne peut croire de pareilles histoires. Puis intrigué, et mis en appétit par l'étude que nous avons faite peu auparavant de phénomènes d'hystérie collective dans une usine du Nord, nous avons pensé qu'il y aurait peut-être là une affaire analogue et nous avons été voir sur place.

« Il ne nous semble pas ici qu'il s'agisse d'événements du même ordre, sorte de délire en commun avec hallucinations collectives. Il y a à ceci un argument : la cessation brutale de tous les faits anormaux, qui coïncide avec le départ de Jeannette, le 6 novembre 1940, s'oppose à ce que nous avons observé dans le cas de crises hystériques à l'usine, dont la

---

[106] Dans sa publication, par discrétion, l'auteur la baptise *Mlle Raymonde*. Nous rectifions.

[107] Mère Granier (*cf. supra* note 21).

[108] C'est-à-dire sur la face extérieure du carreau.

[109] Mme Christiaens décrivait, le 27 juillet 1942, « les traces indélébiles de patte de petit animal munie d'empreintes digitales […]. Le carreau est toujours sur mon bureau... L'affaire me turlupine aussi ». Le « carreau du diable » fut brisé le 2 novembre 1943 dans le déménagement de la famille de Salignac à Saint-Amand-de-Coly, où elle va résider désormais (Christiaens L. et L., 2011

[110] Notons aussi que l'adjectif « burlesques », mal choisi, ne correspond pas du tout aux conclusions de l'auteur.

disparition s'est obtenue en lysis[111] durant plusieurs mois. Ici, c'est du jour au lendemain et sans séquelles que s'opère la guérison.

« Ce n'est pas que nous ayons jugé l'histoire sans critique. Que faut-il conclure de toutes ces diableries ? La mystification nous semble exclue. Et les neuf ans écoulés avant que nous reprenions cette enquête montrent qu'aucun but utilitaire quelconque n'a pu étayer ces récits. Les explications psychiatriques nous paraissent difficiles, le délire avec hallucinations collectives n'a pas d'écho, pas de justification pathologique. Sa terminaison brutale ne s'expliquerait pas plus que son étiologie ou ses mobiles.

« Les démonologues consultés récusent tout à fait l'idée d'une possession.

« Y aura-t-il un lecteur pour nous donner le fil d'Ariane, ou plutôt, le fil de Jeannette ? »

2 – C'est une emprise démoniaque, dit un psychiatre (1956 et 1977)

Le Dr Alain Assailly, neuropsychiatre, a tout d'abord donné au colloque de parapsychologie de Royaumont de 1956 une courte analyse de la publication précédente du Pr L. Christiaens[112] **(fig. 20).** Il la juge captivante et trop peu connue, « riche d'une foule de détails qui mériteraient d'être étudiés […], car la plupart des témoins étaient des personnes dignes de foi ». Considérant le binôme formé par la vieille pensionnaire du pavillon Saint-Vincent et la jeune Jeannette, il évoque crainte et attirance chez l'adolescente, nostalgie et perversité chez la vieille dame, sans compter un parallèle entre l'âge pubertaire de l'une et post-ménopausique de l'autre. Dans nombre d'autres cas, y compris chez Camille Flammarion[113], il relève la coexistence d'un adolescent - le « médium » selon lui - et d'une personne âgée.

En 1977, il rédige une courte note sur cette affaire pour une revue plutôt marginale. Il résume le tapage de Cadouin et l'aventure de la jeune fille, « épicentre » de l'affaire. Ce spécialiste des cas de possession dans les couvents se garde bien de conclure sur l'origine des phénomènes[114]. Mais, un peu plus tard, professeur à l'Institut catholique de Paris et à l'Institut de philosophie comparée[115], il affirmera : « Je suis dans le "bain" depuis vingt-cinq ans. Je n'ai jamais cessé depuis. J'ai vu des dizaines de cas ; j'en ai encore trois actuellement. S'agit-il de possédés ? Je n'emploie pas ce terme, je laisse ça aux théologiens. Moi, je parle d'emprise démoniaque […]. En conclusion, ce n'est pas parce que quelqu'un est malade mental que nous allons dire que Satan n'y est pas. Je pense que les mécanismes et les conditions d'apparition des phénomènes ne peuvent être confondus avec la cause profonde. Tout le problème est là »[116].

VII – DEUX ENQUÊTES TARDIVES

1 - Un article de *Guy Desdemaines-Hugon*[117] est un rapide démarquage d'un des deux tapuscrits. Sans doute celui des archives diocésaines[118] car il contient des détails absents sur

---

[111] En lysis : progressivement et lentement (expression médicale).
[112] Assailly, 1956.
[113] C. Flammarion, 1923 : *Les Maisons hantées*, E. Flammarion édit.
[114] Assailly, 1980.
[115] Aujourd'hui Faculté libre de Philosophie comparée, en convention avec l'Université Paris IV – Sorbonne.
[116] *Revue 3e millénaire*, « La réalité de Satan », entretien avec le Dr. Alain Assailly, octobre 1980, en ligne.
[117] *Sud Ouest* du 21 février 1965.
[118] Christiaens, 1942, tapuscrit A.

l'autre tapuscrit[119] : par exemple les villes de Moulins et Montluçon. Il a fait une enquête sur place. Il commence par décrire les pensionnaires adeptes de spiritisme, pratique encore un peu à la mode. C'est par cet épisode que commençait toujours le récit de la grand-mère de l'un d'entre nous (G.D.), Mme Valentine Delluc ; le journaliste l'avait interrogée, sur notre conseil. Il cite, en fin d'article un « brave villageois » de Cadouin : « Ce n'est point parce qu'on n'a pas encore expliqué ces choses-là qu'elles sont inexplicables ». Une même absence de conclusion, laissant la place à toutes les fantaisies de l'imagination, va se retrouver dans le texte suivant.

2 - *Patrick Salinié*[120] n'a pas eu recours aux archives, mais à une enquête sur place plus d'un demi-siècle après les faits. Il résume son entretien auprès de Léa Roquejoffre, « 30 ans à l'époque », et avec Jacques Bouant, Yvonne Malescassier, Lucien et Jeanne Carrière. Léa Roquejoffre cite à peu près tous les événements majeurs de cette affaire. Ce que confirment les autres interviewés. On note quelques différences et compléments par rapport au rapport du Dr Christiaens. Pour corser son texte et nonobstant les critères canoniques, l'auteur fait de Jeannette la « possédée » de Cadouin. Aux premiers coups frappés, la mère Granier aurait déclaré : « Il faut beaucoup prier : ce sont les âmes du Purgatoire ». Remarque de Léa : « Moi, j'ai beaucoup ri parce que je n'y croyais pas […]. Comme nous étions en guerre, j'ai dit à la Supérieure : "C'est peut-être un poste clandestin !" Elle m'a appelé [saint] Thomas.» Voici une nouvelle version d'un incident cité dans le rapport du Dr L. Christiaens : un jour Jeannette sent « quelque chose » : il apparaît sur son poignet « comme une tête de diable ». Et un témoignage, un peu différent de ceux rapportés par le médecin : « Tout le monde avait peur parce qu'on n'a jamais su ce que c'était vraiment […]. La mauvaise chose que nous avons eue a été de nous amuser avec. » Un nouveau détail enfin : « Jeannette disait qu'elle voyait un jeune homme auprès d'elle. » Ce texte de P. Salinié a été repris et résumé en 2011 par Jean-Jacques Gillot et Pierre Audou[121].

VIII – L'AVIS DES SPÉCIALISTES

De tels faits mystérieux sont rapportés dans l'Histoire depuis longtemps. On a d'abord incriminé, bien sûr, des cas de possession démoniaque, puis des manifestations de l'au-delà (spiritisme d'Allan Kardec) et aussi des phénomènes para-psychologiques de psychokinèse[122], avec souvent, comme intermédiaire, un « médium ». Ces hypothèses, dépourvues de toute validation scientifique, n'ont plus beaucoup de partisans aujourd'hui, mais nous avons pu constater sur place que la tombe d'Anna Kardec, au Père-Lachaise, reçoit chaque jour des fidèles et des fleurs. Il n'est pas interdit de rêver...

1 – *L'avis des médecins du XXe siècle*

Il a été remarqué, dès le début du XXe siècle, que, dans la plupart des cas analogues, est impliqué, dans ces phénomènes, un adolescent perturbé, aux alentours de l'âge de la puberté, souvent après une enfance malheureuse. C'est plus souvent une fille qu'un garçon, qui provoque les phénomènes sans être détectée par les témoins[123].

C'est ce qui faisait dire un peu plus tard au Pr Charles Richet[124] : « Quand, dans une

---

[119] Christiaens, 1942, tapuscrit B (coll. SHAP).

[120] G. Penaud et P. Salinié, 2001, p. 301-305

[121] Ces auteurs ajoutent aux divers phénomènes une note sensationnelle en n'hésitant pas à parler de la « possédée » de Cadouin. La télévision s'est faite également l'écho de cette affaire.

[122] Faculté d'agir par l'esprit sur la matière, sans contact physique, selon les parapsychologues.

[123] C'est la *naughty little girl theory* (théorie de la vilaine petite fille) de Frank Podmore.

[124] Prix Nobel de physiologie/médecine en 1913.

maison dite hantée, s'entendent des fracas divers, bruits de portes qui s'ouvrent et se ferment, roulement de meubles, bris de vaisselles […], le plus souvent il faut incriminer, comme cause de ces infestations, de très jeunes gens, de l'un ou l'autre sexe, à demi idiots, à demi vicieux, qui, sans trop comprendre ce qu'ils font, jettent des pierres, cassent des vitres, en dissimulant leurs gestes et en laissant croire qu'ils sont restés immobiles, n'ayant d'autre motif que de tromper. »[125]

2 – *L'avis des spécialistes actuels*

Pour le médecin psychiatre actuel, « il s'agit bien, pour nous psychiatres, d'une forme de délire collectif - et le modèle des possédées de Loudun reste bien valable.

« Je n'ai trouvé que très peu de biblio directe sur les phénomènes des esprits frappeurs (*poltergeist* pour les Viennois et Allemands) qui cependant sont cités comme ayant été une des préoccupations des premiers psychanalystes dans leurs conversations de la première heure (Freud et Jung, en particulier.)

« Si l'on en revient à l'histoire du *poltergeist* de Cadouin, on peut déjà en dire qu'il ne s'agit pas d'un produit d'importation, puisqu'on était en zone "nono".

« Par contre, si on l'analyse en tant que délire collectif, on peut y voir : 1 - Pour ce qui concerne les "initiatrices", un profil de personnalité prédisposant à la bouffée délirante : deux femmes seules, l'une âgée (esprit affaibli ?), l'autre plus jeune et « simplette » c'est-à-dire avec un esprit faible ou une personnalité immature (immaturité intellectuelle ou affective ; 2 - Et pour ce qui est du développement ultérieur (délire collectif), il y a un parallèle avec l'affaire des possédées de Loudun, à la fois dans le lieu (le couvent, ou assimilé) et dans l'époque. On peut faire en effet une comparaison entre l'automne 1940 ("la guerre assoupie") et l'époque de Louis XIII (guerres de religion "refroidies", pour ne pas aller encore plus loin en faisant le parallèle entre Richelieu et Pétain…)

« Cette conjonction de circonstances viendrait favoriser l'émergence de manifestations de "l'esprit" (au sens de divin, de transcendantal), ce que l'on voit décrit dans l'œuvre de C.G. Jung sur la religion. »[126]

Pour le psychanalyste actuel, « avec Freud on pouvait dire qu'il s'agissait de l'expression d'un conflit sexuel qui ne pouvait pas être élaboré psychiquement.

« Dans le cas de Cadouin, il ne s'agit pas seulement d'un fait personnel, mais aussi d'un fait collectif. Il s'agit donc d'une manifestation scénique d'un petit groupe, qui s'est constitué autour d'une personne sexuellement excitée qui éveille chez les autres, par co-excitation sexuelle, une mobilisation des représentations inconscientes. C'est une manifestation dont le conflit sexuel se manifeste par la participation du groupe qui exprime le sexuel et son interdiction en utilisant les figurations religieuses propre à ce groupe. Il est intéressant de noter que cela cesse, même momentanément, quand se réalise la relation homosexuelle[127].

« Bien entendu, si dans ce cas on peut envisager l'identification hystérique comme manifestation de la contagiosité dans ce groupe, on peut par contre parler d'identification

---

[125] *Traité de Métapsychique*, Payot, Paris, 1922, p. 734. L'ouvrage des Prs G. Charpak (prix Nobel de physique en 1992) et H. Broch, *Devenez sorciers, devenez savants*, Odile Jacob, 2002, va dans le même sens.

[126] Dr Michel Roy, psychiatre des hôpitaux, Centre hospitalier de Périgueux (*in litt*., 27 janvier 2013). Références proposées : Carmona M. 1988 : Les diables de Loudun (sorcellerie et politique sous Richelieu), Fayard ; C.G. Jung et le problème du religieux, *Évol. Psychiatr*., 2010 ; 75 (4) ; Wallon P., *L'action de la pensée sur la matière (psychokinèse et poltergeist)*, en ligne ; Jardri R. et Thomas P. : Imagerie cérébrale fonctionnelle, ou comment voir ce que les hallucinés entendent), *L'Information psychiatrique* (déc. 2012).

[127] Lorsque Bathilde Arnoux entre dans le lit de Jeannette.

narcissique, mélancolique, entre le professeur Christiaens et le docteur Nessmann. »[128].

VIII – POUR LE LECTEUR PRESSÉ

Voici un résumé des principaux faits insolites observés durant ce mois qui a troublé la vie à Cadouin, avec l'indication où ils se sont produits :
-Coups frappés(hospice, la Russie, église, charrette, maison de Périgueux)
- Dialogues par coups frappés (hospice, la Russie, couvent)
- Coups frappés devant gendarmes (la Russie)
- Vitres brisées et « griffe du diable » (la Russie)
- Mouvements et renversement de meubles (la Russie, cuisine du couvent)
- Jets, valse et chutes d'objets (la Russie, jardin, hospice, cuisine du couvent)
- Crucifix sur la mère Granier durant son sommeil (la Russie)
- Atteintes à statue de la Vierge, reliques, médailles, scapulaire, livres pieux (la Russie)
-Désordres divers (gare du Buisson, pharmacie du Buisson)
-Église de Cadouin (sainte Table, chandeliers) et de Capelou (chaises, harmonium)
-Télépathie entre deux maisons après le départ de Jeannette
- Phénomènes suspects observés lors d'un essai de retour (?) de Jeannette

À cela s'ajoutent des faits allégués par la seule Jeannette :

- Gifles et personnage fantomatique à ses côtés
- Chaussures arrachées
- Décharges électriques
  - Tentative d'enlèvement de Jeannette
  - Tumulte dans le train à son retour à Vichy
- Plaie dans son talon.

C'est le moment de rappeler, en conclusion, qu'à Cadouin en 1940, d'après les témoignages :

1 - l'esprit frappeur s'est manifesté, en des temps troublés et dans un milieu propice, parmi des dames âgées adeptes de spiritisme, puis parmi des religieuses de bonne foi, mais accoutumées au surnaturel et assez naïves[129] ;
2 - ces religieuses ne témoignent guère d'estime pour Jeannette, une « fille de salle à l'esprit simple », sans famille, recueillie comme « bonne à tout faire » à la suite d'une convalescence. Quelque peu dédaignée, elle est traitée de « grande bécasse », de « grande sotte », décrite comme « apathique » et « pleurnichante », taxée de « manque de franchise et d'intelligence » ainsi que d'« un peu d'hystérie » par la mère Granier[130] ;
3 - les « taquineries », attribuées à « l'esprit », visent essentiellement les religieuses (et surtout la mère Granier), la Vierge et des objets de piété ;
4 - tous ces phénomènes apparaissent en présence ou à proximité de Jeannette ;
5 - les bruits cessent quand Bathilde Arnoux se glisse dans le lit de Jeannette et reprennent quand elle en sort ;

---

[128] Dr François Sacco, psychiatre et psychanalyste, membre de la Société psychanalytique de Paris et du Groupe français d'étude et de recherche sur les origines des représentations graphiques et symboliques, Paris (*in litt*., 13 février 2013).
[129] Par exemple, l'épisode du voyage en voiture à âne de la mère Granier, seule avec Jeannette, témoigne de cette naïveté.
[130] Granier, 1966.

5 - le perspicace maréchal des logis de la gendarmerie repère qu'« à chaque coup frappé, la fille avait un imperceptible mouvement de l'index droit »[131] ;

6 - ces phénomènes disparaissent définitivement quand Jeannette quitte Cadouin.

Plus d'un demi-siècle a passé **(fig. 21)**. Les esprits frappeurs se sont tu. Le spiritisme a cédé la place à d'autres croyances[132]. La science a progressé et les connaissances de chacun se sont accrues. Notre lecteur d'aujourd'hui trouvera sans difficulté une conclusion à ce dossier et les impertinents souriront peut-être en se remémorant le grand succès des Frères Jacques, vieux d'un demi-siècle : « Le médium était concentré / L'assistance était convulsée / La table soudain, a remué / Et l'esprit frappeur a frappé »[133].

En 1951, le minutieux Pr L. Christiaens, de bonne foi mais très intrigué et demeuré dubitatif, était persuadé que « la mystification semble exclue ». Convaincu « qu'aucune cause naturelle ni supercherie soit possible », il donnait, si on ose dire, sa langue au chat et intitulait sa publication « Esprit, es-tu là ? ».

Aujourd'hui, on serait tenté de fournir un autre titre à ces troublants événements de Cadouin : « Esprit critique, es-tu là ? »

B. et G. D[134].

BIBLIOGRAPHIE ET SOURCES

---

[131] Christiaens, 1951, p.73.

[132] Pour certains auteurs, la production d'un neurotransmetteur cérébral, la sérotonine, jouerait un rôle, entre autres, dans l'adhésion à des croyances diverses...

[133] *Le p'tit bout de la queue du chat*, paroles et musique de R. Marcy.

[134] UMR 7194 du CNRS. gilles.delluc@orange.fr. Nos remerciements vont à MM. le Colonel et Mme Gustave-Barthélémy Delluc, l'abbé R. Bouet (Archives diocésaines), à MM Jean-Pierre Bitard, Alain Crémieux, Lucien Dutard, Claude Guiraud, Claude Lacombe et les Amis de Sarlat, Alain Bernard, Jacques Lagrange, Jean-Marie et Brigitte Schlub, aux Prs J.-P. Farriaux (Lille) et J. Battin (Bordeaux), aux Drs J. Roy et F. Sacco, à Mmes Jeanne Carrière et Lucienne Kœgler et à la bibliothèque de Société historique et archéologique du Périgord, qui nous ont permis de reconstituer cette affaire de l'esprit frappeur de Cadouin et le profil des protagonistes.

Archives diocésaines de Périgueux.
Archives de la Société historique et archéologique du Périgord.
Archives Delluc[135].
Assailly A., 1956 : Au sujet des influences parapsychologiques des personnes d'âge mûr sur les jeunes médiums, *in* : *La Tour Saint-Jacques*, n° 6-7, numéro spécial sur la parapsychologie et le colloque de Royaumont, septembre-décembre 1956, p. 136-143.
Assailly A., 1977 : Influences des personnes âgées sur les jeunes médiums, *in* : *PSI, la grande revue internationale du surnaturel et de la science*, n°1, septembre-octobre 1977, p. 108-112.
Bernard A., 2014 : *Fantômes du Périgord*, éditions Sud Ouest, Bordeaux. Les pages consacrés à l'esprit frappeur de Cadouin sont dérivées de : Delluc, 2014.
Bouet R., 2005 et 2009 : *Dictionnaire biographique du clergé concordataire du Périgord*, tomes 1 et 2, Deltaconcept, Nontron.
Bourgeix P., 1997 : La mission lazariste de Cadouin et la renaissance du pèlerinage du Saint-Suaire (1869-1884), *in* : *Saint Bernard et la vie cistercienne, actes du 4e* colloque de Cadouin (1997), p. 65-70.
Crémieux A., 2003 : Deux mois au Paradis. Une famille protégée par les sœurs de Cadouin en 1944, in : Autour de *Cadouin, fille de Pontigny*, actes du 8e colloque (2001), p. 25-29.
Crémieux A., 2008 : Deux mois au paradis. Une famille protégée par les sœurs de Cadouin en 1944, *L'Écho des carrières* (Association culturelle des juifs du pape), n°51, p. 25-28.
Christiaens L. (1942) : *Les événements de Cadouin-1940*. Archives diocésaines, Périgueux, Tapuscrit A (signé « Dr L. Christians [*sic*], chef de clinique de la faculté de médecine de Lille », 11 p. simple interligne.
Christiaens L. et Granier L. (1942) : (*Les événements de Cadouin-1940)*, texte identique au précédent mais complété très probablement par mère Granier, 18 p. Archives de la SHAP (fonds Pommarède), Périgueux. Tapuscrit B, sans titre ni signature.
Christiaens L. (1951), « Esprit, es-tu là ? », *Annales de médecine légale et de criminologie*, 31, n°3, mars 1951, p. 67-78.
Christiaens Louis et Christiaens-Hecquet Lucie, 2011 : Réfugié en Sarladais (1940-1944). 1 - L'installation à Salignac ; 2 - Médecin de campagne en Salignacois ; 3 - À Saint-Amand-de-Coly, *Art et histoire en Périgord noir*, nos 124, 125 et 126, 2011, p. 33-48, 73-85 et 113-128. D'après leur *Journal de guerre*. Témoignage présenté et annoté par Jacques Potey.
Crémieux A., 2001 : Deux mois au paradis : une famille juive protégée par les sœurs de Cadouin en 1944 », *in* : *Autour de Cadouin, fille de Pontigny*, Actes du 8e colloque des Amis de Cadouin, 2001, p. 25-29).
Delluc B. et G., 2008 : Les statues baladeuses de Cadouin, *Bull. de la Société historique et archéologique du Périgord*, 135, p. 703-730.
Delluc B. et G., 2009 : Deux guérisons mystérieuses à Lourdes *in* : *Petites énigmes et grands mystères*, tome III, Pilote 24 édition, Périgueux.
Delluc B. et G., 2014 : Un mystérieux esprit frappeur à Cadouin en 1940, *Art et histoire en Périgord Noir*, n° 136, p. 25-44 (version condensée du présent mémoire).
Desdemaines-Hugon G., 1965 : *Cadouin…*, quotidien *Sud Ouest* (Dordogne) du 21 février.
Duquesne J., 1996 : *Les catholiques français sous l'Occupation*, Grasset, Paris.
Dutard L., 1990 : Cadouin de 1940 à 1943, *in* : Faucon M. 1990 : *Francs-Tireurs et partisans français en Dordogne*, Association pour l'ouvrage sur les FTPF, p. 129 et 143.
Fontbrune, J.-C. de, 1982 : *Nostradamus, historien et prophète*, éditions du Rocher (ouvrage de J.-C. Pigeard de Gurbert).

[135] L'un de nous (G.D.), plus tard médecin chef des hôpitaux (H), a souvent entendu conter les détails de cette affaire dans sa famille cadunienne, demeurée très incrédule sur le caractère surnaturel des faits.

Gillot J.-J. et Maureau M., 2011 : *Résistants du Périgord*, éditions Sud-Ouest, Bordeaux.
Gillot J.-J. et Audoux P., 2011 : « La possédée de Cadouin, une étrange affaire » *in* : *Les mystères du Périgord*, p.295-299.
Giolitto P., 1991 : *Histoire de la jeunesse sous Vichy*, Perrin, Paris.
Granier L., 1942 : voir Christiaens L. et Granier L.
Granier L. : *Interview sur les événements de Cadouin de 1940*, bande sonore recueillie en 1966 par P. Pommarède, curé de Château-l'Évêque, transcription sur CD-Rom par l'abbé Michel Graziani, ancien curé de Cadouin. Archives diocésaines, Périgueux.
L. Kœgler, 2001 : Les sœurs de Cadouin, *in* : *Histoire de Cadouin. Quelques personnages marquants*, actes du 7e colloque de Cadouin (2000), p. 81-84.
Nessmann J.-D., 1997 : *La Cassure. Une famille alsacienne sans la tourmente de la Seconde guerre mondiale*, impr. Saint-Paul France SA, Bar-le-Duc.
Nessmann J.-D., 1998 : *De la Résistance au martyre. 1940-1944. Victor Nessmann*, impr. Saint-Paul France SA, Bar-le-Duc.
Penaud G. et Salinié P., 2001 : La possédée de Cadouin, *in* : *Les grandes affaires criminelles du Périgord*, La Lauze, 2001, p. 301-305.
Petit H. (sd), « Louis Christiaens (1911-1965) », d'après L. Christiaens-Hecquet, *in* : G. Biserte : *Histoire de la Faculté mixte de Médecine et de Pharmacie de Lille*, tome 2, p. 437-444, 1976-1977 (en ligne).
Reviriego B., 2003 : *Les juifs en Dordogne* (1939-1944), Fanlac et ADD. Voir aussi à propos de mère Granier : yadvashem-france.org et ajpn.org.
Weiss J.-P., sd : *Mémoires* 1936-1945, tapuscrit communiqué par J.-M. et B. Schlub en juillet 2014.
X., Luce, 1940 : *Lettre à propos des événements de Cadouin de 1940*, 1940, 6 p. Archives diocésaines, Périgueux.
XX, 1991 : *La médaille des Justes pour sœur Thérèse Granier*, 1 p. (texte provenant probablement des Filles de la Charité, coll. A. Crémieux).
XXX, Germaine dite Mémène, sd : *Copie manuscrite du tapuscrit 2 (non corrigé) du Dr L. Christiaens*, communiquée par Alain Bernard, 7 août 2014.

Légendes des figures

Fig. 1 – *La maison des Filles de la Charité vers 1900*. Au chevet de l'abbatiale, un grand bâtiment conventuel, sommé d'une croix, est venu compléter l'humble maison basse initiale des religieuses. L'hospice est visible à droite de la photo (coll. Delluc).
Fig. 2 – *Vue générale de Cadouin peu avant 1930*. La maison des Filles de la Charité vient d'être complétée par le pavillon Sainte-Thérèse (avec meneaux et tourelle, à droite de la photo) et de bâtiments bas masquant le chevet de l'église. Ce pavillon témoigne de l'activité de la supérieure, mère Granier, et de sa vénération pour la sainte de Lisieux (coll. Delluc).
Fig. 3 – *Le pavillon La Russie*. Sur la grande rue, au pied de l'hospice (devenu pavillon Saint-Vincent), en face du couvent, ce pavillon isolé, avait abrité des Russes blancs exilés. Au rez-de-chaussée, est installée une buanderie modèle. Au premier étage, sont deux chambres où va se manifester l'esprit frappeur (photo Delluc).
Fig. 4 – *L'école ménagère rurale de Cadouin*. Cet établissement a beaucoup de succès dans les années 1930 et 1940. Cette classe est installée dans un bâtiment long appelé le théâtre (coll. A. Crémieux).
Fig. 5 – *La maison des Filles de la Charité de Cadouin.* Grâce à la mère Granier, supérieure, et aux lois du régime de Vichy, c'est d'un grand domaine dont dispose les Filles de la Charité

en 1940. On reconnaît : 1 - Abbatiale et bâtiments abbatiaux ; 2 - Presbytère ; 3 - Maison des Filles de la Charité ; 4 - Pavillon Sainte-Thérèse ; 5 - Théâtre ; 6 - Ferme modèle ; 7 - Les Buissonnets ; 8 - Pavillon de la Russie ; 9 - Hospice dit Pavillon Saint-Vincent ; 10 - Maison des phénomènes « télépathiques » (d'après cliché Vent Ouest).
Fig. 6 – *Le Dr Louis Christiaens*. Replié en Sarladais, ce médecin titré, catholique fervent, va effectuer une enquête sur les phénomènes troublants ayant bouleversé Cadouin à la fin de 1940. Il en tirera en 1951 un article pour une revue scientifique (d'après H. Petit, en ligne).
Fig. 7 – *Le rapport du Dr L. Christiaens à mère Granier*. Tapuscrit A (Archives diocésaines).
Fig. 8 – *Sœur Granier* : a - vers 1940, mère supérieure de la Maison de Cadouin au moment des faits ; b - vers 1970 (coll. A. Crémieux).
Fig. 9 – *Sœur Agnès, vers 1970*. La Britannique sœur Agnès, assistante de la mère supérieure, était retenue à Cadouin durant la guerre (coll. A. Crémieux).
Fig. 10 – *La sarabande dans la chambre de Jeannette*. Ce dessin de Roy, extrait de l'article de G. Desdemaines-Hugon, 1965, rend compte des mouvements divers d'après L. Christiaens (armoire, bouillotte, livres…).
Fig. 11 – *La sarabande dans une cuisine*. Dessin ancien, à l'époque du spiritisme et des esprits frappeurs.
Fig. 12 – a - *Le chanoine Maurice Boucher, curé doyen de Cadouin* (courtoisie de Claude Guiraud) ; b - *Jubilé sacerdotal de l'abbé Boucher curé de Cadouin, en 1932*. Ce prêtre de saint Basile (soutane noire) sera curé de Cadouin pendant une soixantaine d'années (1885-1942). En uniforme, le colonel Gustave-Barthélémy Delluc ; à sa gauche, Henri Guiraud. Ils ne croient pas à cet esprit frappeur (coll. Delluc).
Fig. 13 – *Mgr Georges Louis, évêque de Périgueux et Sarlat*. Il reçoit la visite de la mère Granier et de Jeannette. En l'absence de tout critère de possession démoniaque, le prudent prélat classe l'affaire (statuette de J. Cosson, vers 1950).
Fig. 14 – *L'église de Capelou, près de Cadouin*. Ce lieu de pèlerinage marial fut bouleversé par la venue de Jeannette. Toutes les chaises furent renversées, comme par une vague de fond (carte postale ancienne).
Fig. 15 – *La gare du Buisson*. Elle aussi connut des phénomènes anormaux lors du passage de Jeannette et de mère Granier : tous les vélos renversés, puis des bruits étranges dans le compartiment du train… (carte postale ancienne).
Fig. 16 – *Une télépathie chez des voisins.* Dans cette belle maison (ici, à gauche), séparée par deux maisonnettes du pavillon de la Russie, les habitants auraient perçu des bruits et des voix provenant du mystérieux pavillon (photo Delluc).
Fig. 17 – *Lettre de Luce X*. Elle témoigne de l'état d'esprit des Caduniens lors des faits. Dans ce moment pénible de la guerre, ces phénomènes font peur : « C'est absolument infernal. Et il faut avoir les nerfs bien accrochés. » (archives diocésaines).
Fig. 18 – *La tombe de mère Granier à Château-l'Évêque*. Elle porte les nom et prénom civils de la religieuse : *Sr Granier / M. Louise / 1891-1931-1973*. 1931 est probablement la date de ses vœux définitifs (photo Delluc).
Fig. 19 – *Cadouin. La convalescence vers 1930*. Jeannette, originaire de l'Allier, était venue en convalescence à Cadouin. Sans famille, elle avait été recueillie et embauchée par la communauté. Le pavillon Sainte-Thérèse (à droite), en pierres blanches, est encore en construction (carte postale, courtoisie de J.-P. Bitard).
Fig. 20 – *Le Dr Alain Assailly, neuropsychiatre.* Spécialiste des cas de possession dans les couvents, il croyait ici à une « emprise démoniaque ». Le Dr L. Christiaens et mère Granier récusaient la mystification et ne concluaient pas : selon eux, Jeannette était le médium d'un hypothétique esprit… Ces cas d'esprits frappeurs sont aujourd'hui mieux connus.
Fig. 21 – Cadouin aujourd'hui. Le chevet de l'abbatiale est un peu caché par les bâtiments de servitude du couvent des Filles de la Charité

Fig.1

Fig.2

Fig.3

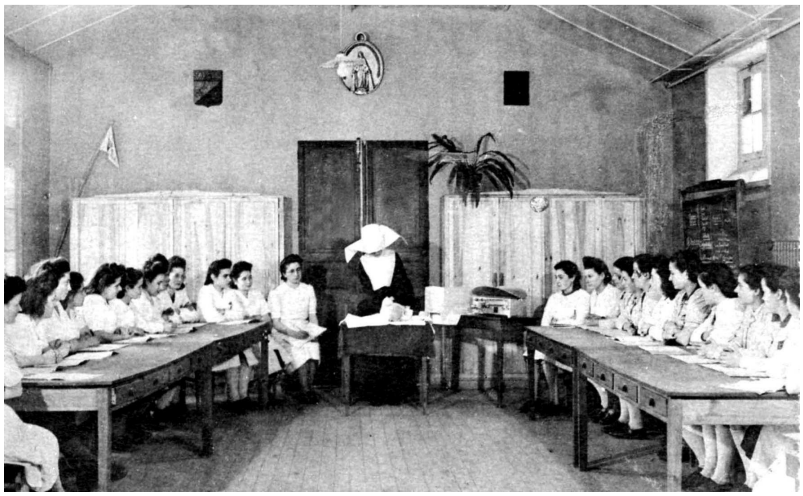
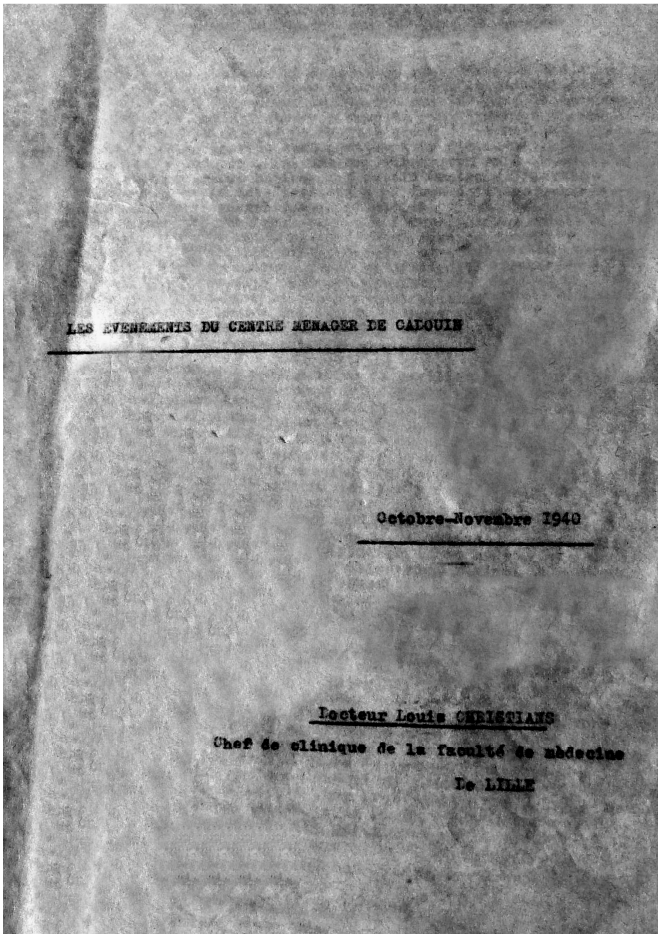


Fig.4

Fig.5

Fig.6



LES EVENEMENTS DU CENTRE MENAGER DE CADOUIN

Octobre-Novembre 1940

Docteur Louis CHRISTIANS
Chef de clinique de la faculté de médecine
De LILLE

Fig.7

Fig.8a

Fig.8b

Fig.9

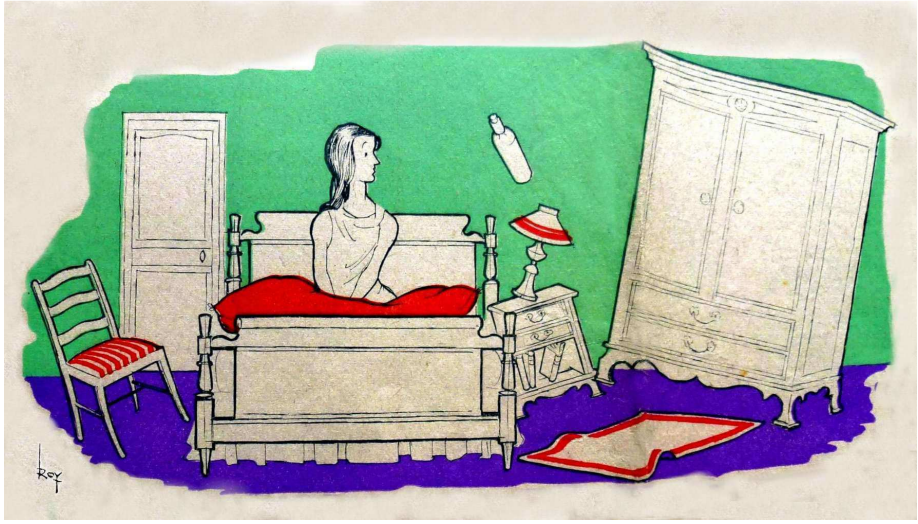


Fig.10

LA VIE MYSTERIEUSE

HISTOIRES DE L'AUTRE MONDE

Fig.11

Fig .12 a

Fig.13

Fig.12b

Fig.14

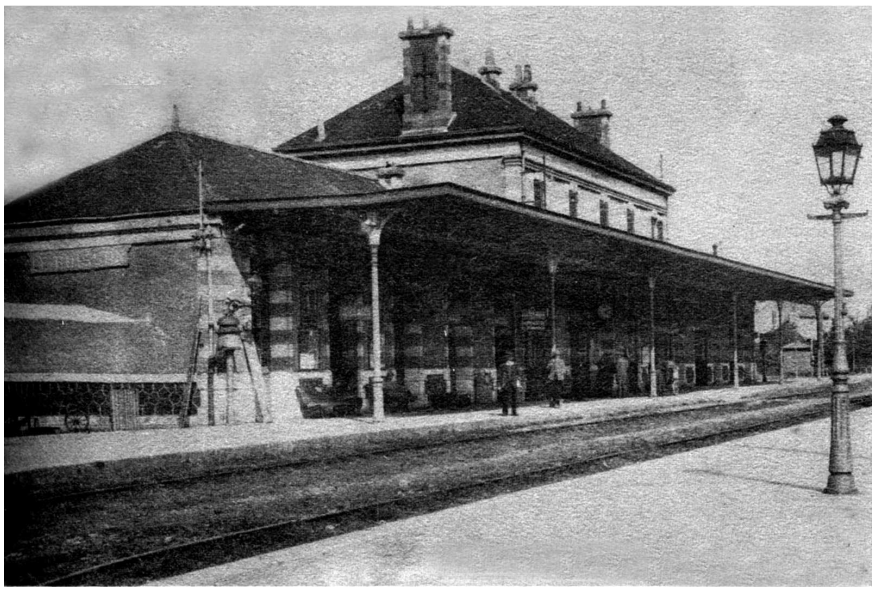
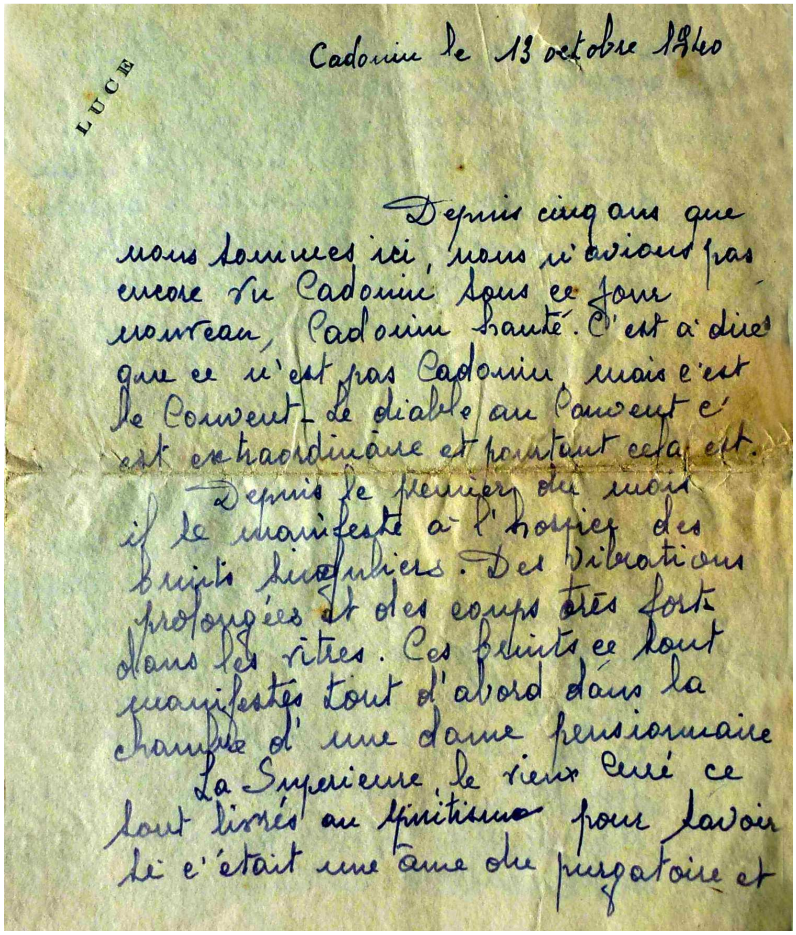


Fig. 15

Fig.16



LUCE

Cadouin le 13 octobre 1940

Depuis cinq ans que nous sommes ici, nous n'avions pas encore vu Cadouin sous ce jour nouveau, Cadouin hanté. C'est à dire que ce n'est pas Cadouin, mais c'est le Couvent. Le diable au Couvent c'est extraordinaire et pourtant cela est.

Depuis le premier du mois il se manifeste à l'hospice des bruits singuliers. Des vibrations prolongées et des coups très forts dans les vitres. Ces faits ce sont manifestés tout d'abord dans la chambre d'une dame pensionnaire

La Supérieure le vieux Curé ce sont livrés au spiritisme pour savoir si c'était une âme du purgatoire et

Fig.17

Fig.18

Fig.19

Fig.20

Fig.21

De quelques pseudo-apparitions de la Vierge et autre sainte en Périgord au XIXe siècle

Claude LACOMBE et Patrice BOURGEIX

En mai 1814, une jeune bergère âgée de 14 ans, Marie-Jeanne Grave, gardant ses moutons près de la Fontbiargo, à Redon-Espic, commune de Castels, affirmait avoir vu la Vierge sous la forme d'une femme vêtue de blanc, avec des rubans bleus noués sur les chaussures et portant au cou une croix lumineuse. La Vierge qui lui apparaît une seconde fois, lui demande le retour à la vie chrétienne de ses parents, métayers de M. Chabannes, maire de Saint-Cyprien, sinon ses parents ne tarderont pas à mourir. Econduite par ses parents et par son entourage, Marie-Jeanne meurt le 24 novembre 1814. Cette apparition, suivie de quelques guérisons miraculeuse, fut à l'origine d'un pèlerinage qui devint annuel à la demande de l'abbé Delpeuch dès 1861 et qui réunit le 8 septembre 1878, par exemple, près de 2 000 personnes.
Dans la deuxième moitié du XIXe siècle, le Périgord n'est pas resté à l'écart de la multiplication des apparitions de la Vierge ou de sainte, encore quasiment uniquement devant de jeunes enfants, rarement devant des adultes, et qui s'affirment en extase. A leurs sujets, aucune des enquêtes diligentées par la gendarmerie, par les maires des communes concernées, comme par l'évêque de Périgueux et les prêtres au contact de ses paroissiens ne conclue à l'authenticité de l'une de ces apparitions.

I – DES PÉRIGOURDINS PROMOTEURS DES DÉBUTS DU CULTE MARIAL À LOURDES

C'est bien sûr à Lourdes qu'est l'origine de notre propos lorsque Bernadette Soubirous, alors âgée de 14 ans, affirme que, du 11 février au 16 juillet 1858, la mère de Jésus lui est apparue dix-huit fois dans la grotte de Massabielle.
En Périgord, ces apparitions font très vite grand bruit par le biais, des multiples articles de presse, des sermons dans les églises ou des relations des premières guérisons miraculeuses. Un Périgourdin, Joseph-Henri Lasserre de Monzie, né à Carlux en 1828 et mort au Coux-et-Bigaroque en 1900, dont l'un des proches parents était pharmacien à Salignac,en sera très tôt le grand propagandiste, ayant lui-même bénéficié en 1862 d'une guérison qu'il considère comme miraculeuse 136. Sa vie bascule alors et il multiplie les publications d'ouvrages, qu'il signe sous le simple nom d'Henri Lasserre, consacrés à Lourdes relatant autant les miracles qu'apportant des témoignages, mais aussi en s'engageant auprès de l'abbé Peyramale dans

[136] - Journaliste pamphlétaire et polémiste, sa vie bascule après la brusque guérison, le 10 octobre 1862, d'une cécité évolutive et irrémédiable, guérison attribuée à l'eau miraculeuse de Lourdes, dont son ami ministre, Charles de Freycinet, avait demandé l'envoi au curé de Lourdes. Son *Notre-Dame de Lourdes*, dont la première édition paraît en 1869, connaîtra un succès assez extraordinaire. Il sera en effet éditée à 500 500 exemplaires et traduite en trente-deux langues...

l'achèvement de la nouvelle église paroissiale de Lourdes qui n'arrive qu'après la mort de ce dernier. Il devient ainsi un des bienfaiteurs des sanctuaires et de la ville de Lourdes 137.
Après Joseph-Henri Lasserre, selon l'abbé Pommarède, quatre autres Périgourdines ont bénéficié de guérisons envisagées comme miraculeuses. Les trois premières : Marie Dupuy, de Mussidan, en 1872, Marie Labonne, de Monpazier, et Mme Pontoux, de La Roque-Gageac, en 1874 138 font partie des quelque 7 000 dossiers de guérisons déposés au Bureau des constatations médicales mais ne font cependant pas partie des 69 guérisons reconnues comme miraculeuses.
Un autre Périgourdin, le docteur Gustave Boissavie, né à Sarlat en 1836, qui exerça d'abord pendant vingt ans la médecine à Sarlat, se fait ensuite admettre au nombre des médecins qui examinent les malades à Lourdes et devient ensuite directeur du Bureau des constatations médicales installé près de la grotte miraculeuse, de 1892 à sa mort en 1917. il joue un rôle essentiel dans l'étude des dossiers et la confirmation des miracles.
En août 1904, la guérison de Johanna Dubos, épouse Bézenac, de Saint-Laurent-des-Bâtons, atteinte d'une cachexie de cause inconnue et d'un impétigo des paupières et du front, après immersion dans la piscine de Lourdes, est la seule malade originaire du Périgord dont on reconnaît que sa guérison a le caractère d'un véritable miracle. Elle est considérée le 2 juillet 1908 comme la 29e guérison miraculeuse de Lourdes.
Les pèlerinages regroupant des centaines de personnes s'organisent, en particulier depuis le Périgord. En 1872, 130 prêtres et 150 hommes, partent pour Lourdes. En 1874, ce sont 700 pèlerins qui partent de Bergerac, en 1887, 1500 pèlerins partent de Périgueux. Ils sont 3 000 en 1904 et 5 000 en 1922.

II – LES PSEUDO-APPARITIONS PÉRIGOURDINES

Force est de constater qu'elles se cantonnent plutôt dans le sud du Périgord, entre Bergeracois et Sarladais, sans que l'on puisse expliquer cette localisation et, essentiellement, sur une période de vingt-deux ans (entre 1868 et 1890) avec un grand trou de quinze ans entre 1875 et 1890.

1 - Varennes (avril 1868)

La première pseudo-apparition se déroule début avril 1868, à Varennes, petit village du canton de Lalinde, au bord de la Dordogne 139. Une enfant de 11 ans, Marie Dusseau, prétend avoir vu la Vierge dans un bois voisin du bourg où elle garde ses moutons : Marie avait un manteau blanc, une robe blanche ornée de broderies et de perles, et des souliers blancs. L'endroit où ses pieds se sont posés s'est couvert de fleurs magnifiques que seule je pus voir. Elle demande qu'on lui bâtisse une chapelle en ce lieu. Force est de constater que le récit est quasi identique à celui de Bernadette Soubirous à Lourdes…
La nouvelle se répand rapidement dans le diocèse et au-delà. Les foules accourent. On parle de miracles, après avoir bu une tisane faite avec la mousse ramassée sur le lieu de l'apparition, en se frottant les yeux se frottant les yeux avec la terre et la mousse ramassés au même endroit, en foulant la terre du lieu de l'apparition…
En 1868, c'est l'abbé Rigaud qui est curé de Varennes que l'évêque, Mgr Dabert, charge d'enquêter sur l'apparition et les miracles. Il s'avère très vite que la jeune bergère, unique témoin de l'apparition, n'est qu'une hallucinée, fille d'aliéné, qui ment sans mentir… Tout n'est donc que le produit de son imagination.

---

137 - Les travaux du théologien René Laurentin sur les apparitions mariales à Lourdes se sont appuyées sur les œuvres et les archives laissées par Joseph-Henri Lasserre.
138 - Pierre POMMARÈDE, Sur de fausses apparitions, *Bergerac & le pays bergeracois*, Pilote 24, 2000, p. 145.
139 - Chanoine Pierre-Louis ENTRAYGUES, *Notre-Dame du Périgord. Etude sur la Sainte Vierge en Périgord. Son culte et ses pèlerinages, histoire et tradition*, Périgueux, Cassard, 1928, p. 22.

2 - Jayac (nov. 1869-1870)

Cela peut paraître surprenant, mais c'est au romancier Eugène Le Roy, qui n'a jamais caché son anticléricalisme, que l'on doit le récit des apparitions de Jayac en novembre 1869. Tel qu'il est rapporté et commenté par Eugène Le Roy, ce récit est à la fois un reportage sur une pseudo apparition qui a eu lieu à Jayac et l'un de ses premiers articles d'anticlérical militant. L'histoire semble véridique, même si aucune autre source documentaire ne vient la confirmer, mais la chute de l'histoire nous a été confirmé par un de nos collègues archignacois, Jean-Jacques Deviers, qui nous a affirmé que sa mère lui avait raconté l'histoire, dans son enfance, avec la même chute pour la fin du récit, et sa réponse fut immédiate, dès l'instant que nous avons demandé à notre ami s'il avait simplement entendu parlé de cet événement… 140 Renée Trémouille, de la Clergie, tante du même Jean-Jacques Deviers, lui a précisé que les apparitions ont eu lieu dans le vallon de la Bidonnerie, à côté de Costepeyrouse, au nord de la commune de Jayac 141.

Il y a quelques dix ans de cela, aux vendanges de 1869, on commença à entendre parler, dans le Périgord noir, de certaines apparitions de la Vierge à une fille de Jayac. Cela fit quelque bruit ; les gens crédules vinrent, puis les curieux. Le lieu était bien choisi : dans un vallon resserré entre deux coteaux boisés s'ouvre une sorte de gorge étroite et agreste formée par des rochers bizarres ; c'est là, sur un bloc rond et fouillé de trous, que la Dame se montrait à cette paysanne point trop naïve, dit-on, ayant eu de bonne heure l'entendement désemburelucoque 142.

Cette fille, n'était pas d'ailleurs la seule favorisée ; il y avait aussi un grand jeune drôle blond, à l'air cafard et matois, qui voyait la Vierge. Mais les gens venus pour être témoins d'un miracle n'en voyaient point, et en étaient réduits à la description de l'apparition faite en patois par les deux visionnaires. Cependant quelques imbéciles, exaltés, à force de regarder, avaient fini par se figurer qu'ils voyaient quelque chose. De là des controverses ardentes : on ne parlait que de cela dans les cantons circonvoisins. De Terrasson, de Montignac, de Sarlat, de Salignac, on accourait pour voir le miracle. Les personnes déçues une première fois, y retournaient une seconde fois ; quelques-unes y sont allées jusqu'à cinq ou six fois, tant la bêtise humaine est grande.

Le côté positif n'avait pas été oublié. Sur un autel en planches, on faisait brûler des cierges, et surtout, on laissait des sous à un bonhomme en bonnet de coton bleu, qui paraissait s'être constitué d'office le trésorier de la Dame. C'était du reste une sorte de partie de plaisir ; on déjeunait sur l'herbe, car il n'y avait pas d'auberge dans ces bois perdus au milieu de grands coteaux pierreux. Cela dura un an ainsi et tournait décidément à la mystification. En d'autres temps, la police se fut émue des jongleries de ces paysans madrés ; mais, hélas ! nous avions pour lors d'autres chats à fouetter.

C'était vers la fin de l'année 1870 […] ; il fut dit, et tenu pour certain, que la Vierge avait fait connaître son intention de récompenser la foi des bonnes gens qui l'attendaient depuis longtemps avec une patience si méritoire, en se montrant à eux, un tel jour, qui était précis et marqué, à une heure de l'après-midi.

---

140 - Eugène LE ROY (†) (Compléments de Claude LACOMBE), Autour d'un drôle de « miracle » à Jayac à la fin du XIXe siècle, *Art et histoire en Périgord Noir*, n° 109, 2007, p. 75-78.
- Eugène LE ROY, La fin d'un miracle en Périgord, *Le Réveil de la Dordogne*, jeudi 23 octobre 1879.

141 - Jeanine APPEL-MULLER, Courrier des lecteurs, *Art et Histoire en Périgord Noir*, n° 110, 2007, p. 86-87. Jeanine Appel-Muller y apporte quelques précisions sur un éventuel jeu de mot que Le Roy aurait pu faire autour du toponyme du lieu des apparitions ou sur l'existence de l'adjectif *désemburelucoque*.

142 - Ce mot n'est en rien une création d'Eugène Le Roy. Il est attesté dès le XIVe siècle et sa définition perdure jusqu'au milieu du XXe siècle.

Il n'est pas besoin de dire que, ce jour-là, la foule était considérable ; quelques-uns l'ont évaluée à trois ou quatre mille personnes. Non seulement les gens du pays et les voisins étaient venus, mais Périgueux même avait fourni son contingent dans la personne de quelques dames dévotes et crédules. L'autel en planches, arrangé pour la circonstance, était entouré avec des rideaux de lit et couvert avec un châle à palmes imprimées. De ce plafond léger pendaient, attachés à des fils, des gaufres qui se balançaient doucement au-dessus des cierges qui brûlaient sur l'autel.
Qu'on ne me demande pas la signification de ces gaufres, je n'ai jamais pu la deviner, et personne n'a su me la dire.
Le vieux pétrocorien […] en bonnet de coton bleu, contemplait les sous et même quelques pièce blanches qui remplissaient quasi son assiette ; lui seul était calme parmi tout ce monde agité et fiévreux. Les jeunes écarquillaient les yeux, et les vieux regardaient à grand renfort de bésicles. Le moindre mouvement dans les feuilles des arbres faisait courir des frissons dans la foule. Les gens de sept ou huit paroisses voisines, groupés distinctement, chantaient des cantiques différents, d'autres les vêpres, ou la Magnificat, d'autres le Veni creator, ce qui faisait un joli charivari. Mais ce qui était pitoyable à voir et entendre, c'était des pauvres infirmes qui s'étaient traînés jusque là pour être guéris, et qui, bousculés par la foule, criaient comme des paons. Une malheureuse paralytique, apportée là, dans son fauteuil, faillit être étouffée par ces curieux affolés.
Cependant, l'heure se passait, et la Vierge ne se montrait point, du moins au vulgaire, car le grand blond qui pontifiait seul, la fille étant malade ce jour-là, la voyait dans les trous du rocher, et le témoignait à sa façon par ses mômeries. Une paysanne, qui paraissait s'intéresser à la réussite du miracle, se joignait à lui dans des invocations bouffonnes, en patois toujours. Enfin, pour aider sans doute à cette parturition difficile, un autre comparse, paysan demi-lettré, récitait en nasillant l'office de la messe dans un paroissien crasseux. Mais la Vierge ne sortait toujours pas.
Interrogé, pourquoi elle ne se montrait pas sur le rocher, le voyant répondait imperturbablement que tout ce bruit l'effrayait, et de fait il y avait de quoi.
- Mais vous la voyez au fond de ces trous ?
- An bé !
C'était un fiasco. Tout le monde était de mauvaise humeur ; il n'y a crédulité qui tienne, on commençait à soupçonner une supercherie. Quelqu'un ayant exprimé cette idée tout haut, faillit être assommé par des naturels du pays ; cela pouvait tourner mal.
Voyant cela, une commère de grand sens, bonne goguenarde, monta sur le rocher, et se dressa à l'endroit précis où des milliers de gens avaient les yeux fichés. Ce fut d'abord un grand brouhaha, mais elle fit signe de la main pour réclamer le silence :
- Vous voulez voir un miracle ? cria-t-elle à la foule :
- Le voici ! et se retournant soudain, elle se troussa bravement et montra aux badauds une mappemonde… naturelle.
Bravo ! bravo ! et des battements de mains, et des cris de bis ! éclatèrent de toutes parts au milieu de rires inextinguibles.
Ainsi finit par une farce rabelaisienne, le miracle de Jayac, qui fit du bruit en son temps.

3 - Ribagnac (mai 1873)
Aux abords du bois de Gendres, commune de Ribagnac, ce ne sont pas moins de six enfants qui affirment avoir été témoins d'apparitions 143. Le 12 mai 1873, Marie Lialle, 12 ans, et sa cousine Anne, 10 ans, ramassent de l'herbe dans une vigne lorsque leur apparaît une jeune fille, à peu près de leur taille, qui semblait imiter leurs mouvements. Alors qu'elles s'avancent

[143] - Pierre POMMARÈDE, *Op. cit.*, Pilote 24, 2000, p. 1447-149.

vers la vision, celle-ci s'estompe. Revenant plus tard dans la soirée dans le vignoble, le phénomène se reproduit. Les deux enfants décident alors de garder tout cela secret.
Le lendemain, nouvelle apparition de celle qu'elles appellent la sainte et qu'elles disent vêtue de blanc près de la fontaine voisine, qui se dirige vers le bois des Gendres. Les deux enfants décident alors de prévenir leurs parents et en parlent auprès des voisins.
Le jour de l'Ascension, une semaine plus tard, près de 300 personnes ont rejoint le bois de Gendres et les voyantes qui répondent aux questions avec une simplicité, une candeur, une conviction qui émeuvent les cœurs les moins sensibles.
Trois mois plus tard, d'autres enfants affirment avoir vu la sainte : Marie Masseron, 8 ans, qui ajoute qu'elle disait son chapelet, Marie Bouchilloux, 7 ans, Amélie Capelle, 12 ans, qui prétend avoir eu trois apparitions. Louise Capelle prétend, quant à elle, avoir vu quatre fois la sainte.
L'enquête démarre avec le maire Gueydon, l'adjoint Mortemousque et le curé Foucherand qui déclare à Louise Capelle que ne sera admise à la Première communion que si elle dit la vérité. On leur promet même la prison et l'enfer en cas de mensonge. Malgré cela, les enfants persistent dans leurs affirmations, précisant même que la dame gardait les bras croisés sur sa poitrine, mais les étendait parfois vers les enfants. Une paroissienne très recommandable et très digne de foi, bergeracoise, s'invite dans le débat en affirmant qu'étant en extase, elle a, elle aussi, vu l'apparition. Dans le cadre de la collecte d'informations pour son Ancien et nouveau Périgord, le chanoine Hippolyte Brugière recueille le témoignage du curé Foucheraud.
Un oratoire est érigé en l'honneur de Marie, abondamment fleuri. A la fontaine voisine, on vient puiser de l'eau que l'on qualifie rapidement de miraculeuse… Puis, on n'entend plus parlé de ces apparitions. L'emplacement de l'oratoire est aujourd'hui cantonné de quatre croix. Dans la sacristie de l'église de Ribagnac, une bannière en l'honneur de la Vierge pourrait témoigner de cette vénération. La fontaine a disparu ; à sa place, il y a un étang.

4 - Grand-Castang (mai 1874)
* Cette fois-ci, tout commence le 24 mai 1874 sur l'ancienne commune de Grand-Castang 144, près de Lalinde, et n'en témoigne que le procès-verbal très succinct du brigadier de gendarmerie de Sainte-Alvère venu sur les lieux à cheval, procès-verbal adressé au lieutenant de gendarmerie de Bergerac, Besson. L'apparition a eu lieu à 5 heures du matin, à Grand-Castang, affirme-t-il. Besson fait à son tour un rapport circonstancié au sous-préfet de Bergerac où il semble qu'il fait un erreur grossière quant à l'heure de l'évènement : A la demande de la jeune fille, l'apparition a eu lieu le soir à 5 heures, au milieu d'un rassemblement considérable. J'envisage de me rendre sur les lieux le 26 du courant, dès 4 h 30 du matin. Aucune précision sur la voyante, ni le lieu précis de l'apparition 145.
Un document retrouvé par l'abbé Pommarède peut être adjointe au dossier. Il s'agit d'une lettre de l'abbé de Saint-Exupéry, vicaire général de l'évêque Mgr Dabert, envoyée le 8 juin 1874 au préfet du la Dordogne : L'autorité ecclésiastique n'attache pas la moindre importance à ces prétendues révélations et demeure, plus que personne, d'une grande incrédulité à ce sujet. Il faudrait des preuves plus évidentes. Je recommanderai à M. le curé de se tenir tout à fait en dehors de la chose et de n'y donner aucune adhésion.
* Toujours selon l'abbé Pommarède et le témoignage qu'il a recueilli auprès de Mme Perry, de Saint-Pierre-de-Chignac, la même année 1874, une autre bergère aurait averti son curé que la Vierge Marie lui apparaissait tandis qu'elle gardait ses moutons sur les côteaux qui

---

144 - Aujourd'hui réunie en 1973 à celle de Mauzac et à celle de Saint-Meyme-de-Rozens. A la fin du XIXe siècle, Grand-Castang faisait partie du canton de Sainte-Alvère.
145 - Arch. dép. Dordogne , V 50.

dominent Saint-Laurent-des-Bâtons et Saint-Félix-de-Villadeix, à une lieue de Grand-Castang. Le prêtre rassembla ses paroissiens et le groupe partit, au chant des cantiques, vers le lieu de l'apparition. Mais la Vierge Marie ne vint jamais au rendez-vous.

5 - Salignac, Meuil (1875)
Jean-Joseph Escande 146 évoque, quant à lui, d'autres apparitions d'une sainte, au village de Meuil, commune de Salignac. Tout commence le 15 août 1875, lorsque quelques enfants qui gardaient des moutons, le soir, dans un vallon désert, aperçoivent surgissant d'une masse de ruines, une forme humaine revêtue d'un voile blanc. Ils s'enfuient effrayés, poursuivis par le fantôme.
Le lendemain et les jours suivants, la même apparition se montre à plusieurs personnes à qui elle fait comprendre qu'elle est une sainte, pauvre bergère du village du Landre, morte assassinée par deux jeunes gens, trois cents ans plus tôt, et enterrée auprès des ruines où elle apparaît régulièrement au village de Meuil, commune de Salignac.
Même s'il ne s'agit nullement d'une apparition de la Vierge Marie, plus d'un an plus tard, au soir du 29 septembre 1876, force est de constatent pour les deux gendarmes de la brigade de Salignac venus sur les lieux qu'il y a encore qu'un groupe de trois cents personnes qui stationnent aux abords des ruines auprès desquelles des enfants agenouillés prétendent voir la sainte et qui prient.
Aucun oratoire, aucune chapelle ne vint concrétiser cette ferveur populaire.

6 - Poutinet-Garrabeau (mai 1890)
La dernière apparition se déroule en mai 1890, à Poutinet-Garribeau, entre Sarliac-sur-l'Isle et Savignac-les-Eglises, sur les bords de l'Isle 147. Cette fois-ci, deux petites filles prétendent voir la Vierge dans un trou de rocher. Trois mois plus tard, en août, cinq cents personnes viennent, chaque jour, espérant assister à une apparition. Avant qu'une enquête soit diligentée par l'évêque, on découvre que les deux jeunes voyantes sont, en fait, manipulées par un meunier voisin (probablement celui du moulin de Garrabeau) qui espérait ainsi amener à la construction d'un sanctuaire lieu de pèlerinage justifiant la construction d'une gare du tramway de la ligne Périgueux-Excideuil, en face de son moulin…

III – QUELQUES MOTS DE CONCLUSION

En Périgord, comme ailleurs en France, en cette période d'intense religiosité, on peut relever quelques constantes dans les récits de ces pseudo-apparitions :
* Les voyants sont, en général, de jeunes enfants à qui l'on confiait la garde des moutons dans les prés aux alentours du village, rarement des garçons. Mais, en Périgord, des enfants ne parlant que le patois local, le français n'ayant pas pénétré tous les foyers. Il fallait bien que les voyants aient une activité en extérieur et la Vierge devait donc parler occitan…
* Le lieu doit être à l'écart du village, colline ou vallon, marqué cependant par un point plus élevé : un rocher, une fontaine, une ruine… au-dessus desquels se présentera l'apparition, variante périgourdine de la niche naturelle de la grotte de Massabielle.
* La Vierge ou la sainte apparaissent sous la forme d'une jeune femme vêtue de blanc (manteau blanc, robe blanche, souliers blancs) ou d'une forme humaine revêtue d'un voile blanc. L'apparition peut faire quelques mouvements et même parler aux enfants.
* L'apparition peut être unique ou peut se répéter, parfois à heures fixes sur une courte période, comme pendant des mois.

---

146 - Jean-Joseph ESCANDE, *Histoire de Sarlat*, Sarlat, 1903, p. 469.
147 - Chanoine Pierre-Louis ENTRAYGUES, *Ouv. cit.*, Périgueux, Cassard, 1928, p. 22-23.

* Le bouche à oreille fait rapidement venir la foule des curieux, des croyants et des bigots, par centaines selon les témoignages, et des profiteurs, comme ceux évoqués par Eugène Le Roy, qui créent un marché de « produits dérivés », dirions-nous aujourd'hui.
* La construction d'un oratoire suit si le prêtre du lieu amène la population à participer à des processions vers le lieu des apparitions.
* Face à un possible trouble de l'ordre public, le préfet ou le sous-préfet diligentent une enquête menée par la gendarmerie, parallèlement à l'enquête diligentée par l'évêque avec l'aide des curés. Les conclusions sont, en général, toujours les mêmes, des deux côtés. Il s'agit d'enfants déséquilibrés, à l'imagination maladive, issus de foyers où au moins l'un des parents a des troubles du comportement. Tout cela permet de conclure les rapports en affirmant que les enfants mentaient sans mentir.

C. L. et P. B.

IV – LES DÉCOUVERTES MIRACULEUSES DE STATUES DE LA VIERGE EN PÉRIGORD

L'intervention que voici fut suivi d'un débat plein d'intérêt où furent aussi évoquées les découvertes miraculeuses de statues représentant la Vierge Marie. Je dois avouer que, lors du débat, notre réponse ne fut que partielle, aussi, en accord avec les organisateurs, j'ai réuni et retranscrit, dans les pages qui suivent, les informations que j'ai pu trouver dans l'ouvrage du chanoine Entraygues sur ce sujet. Ce dernier en recense une dizaine qui ont abouti à la construction d'une chapelle et à l'établissement d'un culte marial, dans diverses villes du département.

Le récit sont toujours construits sur le même schéma. De jeunes bergères, vierges bien sûr, ou de jeunes bergers gardent un troupeau de moutons, parfois un bœuf ou une vache. Ces derniers persistent à rester près d'un tas de pierre, d'un fourré ou d'un roncier. Ce qui aiguise la curiosité des enfants qui découvrent alors une statue de la Vierge. D'autres fois, c'est une vive lumière provenant du lieu où est cachée la statue mariale qui attire l'attention. La statue est alors transférée en grande pompe dans l'église paroissiale, mais elle s'obstine à revenir miraculeusement à son lieu de découverte. Chaque fois, c'est à ce moment-là que le clergé et la population décide de construire une chapelle en l'honneur de la Vierge. Dès qu'on y installe la statue découverte et que se met en place sa vénération, plus de problème et, parfois, elle est à l'origine de miracles. Mais cet aspect là est hors de notre propos.
Entamons maintenant un tour du département pour retrouver ces récits à la fois proches et différents répétés de bouche à oreille avant d'être recueillis à la fin du XIXe siècle, pour la plupart.

1 - Notre-Dame des Vertus, à Notre-Dame de Sanilhac (archiprêtré de Périgueux) [148]
Le fait prodigieux qui aurait donné naissance au sanctuaire de Notre-Dame des Vertus est plein de grâce et rappelle les faits analogues qui sont à l'origine de beaucoup d'autres pèlerinages.
Une bergère menait ses brebis dans la partie la plus fertile du vallon. Loin de se plaire dans ce gras pâturage, les brebis se groupaient sur la hauteur, près d'un épais fourré qui ne pouvait leur fournir qu'une maigre nourriture. Ramenées dans le vallon, les brebis remontaient sans cesse sur la hauteur, occupant la même place. Confiées à une autre bergère, elles ne furent pas plus dociles. La surprise redoubla en constatant que les brebis maigrissaient au voisinage des

[148] - Chanoine Pierre-Louis ENTRAYGUES, *Ouv. cit.*, Périgueux, Cassard, 1928, p. 54-56.

ronces et des épines. Dans le fourré ouvert, on découvrit une petite statue e pierre représentant Notre-Dame assise tenant sur ses genoux le corps de Jésus descendu de la Croix. Ce serait la statue vénérée dans le sanctuaire actuel.
Le clergé, prévenu, porta aussitôt la sainte image dans l'église voisine de Sanilhac. L'image revint d'elle-même à l'endroit où elle avait été trouvée. On la porta alors à l'église de Saint-Pierre-ès-Liens, voisine aussi, dans la direction de Périgueux. La statue quitta sa nouvelle demeure pour revenir au buisson primitif. La tentative réitérée pour la fixer dans une église déjà existante échoua toujours. Alors, le clergé et le peuple lui élevèrent un sanctuaire à l'endroit même où elle s'était arrêtée.

2 - Notre-Dame du Bedeau, à Daglan (archiprêtré de Sarlat) 149
A l'origine du pèlerinage de Notre-Dame de Bedeau, il y a une très gracieuse histoire. Une jeune fille gardait ses brebis au pied de la colline voisine de Bargès. Soudain, elle aperçoit une lumière éclatante au flanc de la colline opposée, de l'autre côté du vallon. Elle s'approche timidement et découvre, à l'endroit d'où part la lumière, une statue de Marie. La nouvelle s'en répandit bien vite dans le vallon et sur les coteaux d'alentour. La bergère se fit quêteuse pour bâtir une chapelle à la Vierge. On y porta solennellement la statue miraculeuse et le peuple vint en foule la visiter.

3 - Notre-Dame de Capelou, à Belvès (archiprêtré de Sarlat) 150
La tradition rapporte qu'un berger apercevait, même pendant le jour, une lumière au milieu des ronces très épaisses qui couvraient ce lieu. Les ronces coupées, on découvrit une statue de la Vierge.
Une autre tradition parle d'une vache qui reste immobile en présence d'un objet caché au point d'en oublier de manger, sans cependant maigrir.
Les traditions se rejoignent dans la translation dans l'église de Belvès de la statue découverte, qui revient d'elle-même à l'endroit où elle avait été trouvée. Le clergé se décide alors à lui bâtir sur place une chapelle où les pèlerins ne cessent pas d'affluer.
Le Sarladais, l'Agenais, le Quercy s'y donnaient également rendez vous. On y venait de beaucoup plus loin qu'aujourd'hui. Les hôtelleries de Belvès étant insuffisantes, la foule logeait en plein air aux abords du petit sanctuaire. Chacun n'y pénétrait qu'après une longue attente et sortait à regret, poussé par d'autres désireux d'y pénétrer à leur tour.

4 - Notre-Dame de Redon-Espic, à Castel (archiprêtré de Sarlat) 151
Le 12 nivôse an VIII (1er février 1800) est née Marie Grave, à la Fargette, village tout proche de Redon-Espic. Elle était fille de Jean Grave, laboureur, et d'Anne Delpech, son épouse en légitime mariage. C'était de pauvres métayers qui travaillaient une propriété appelée Le Secadou, appartenant au sieur Fleurac, de Bézenac. L'enfant fut certainement baptisée, mais l'acte n'a pas été conservé. On ne sait rien de son enfance ni de l'emploi de son temps, sinon qu'elle était bergère. La formation religieuse de Marie Grave paraît avoir été très rudimentaire car le desservant de l'église Saint-Martin de Castel, Jean-Pierre Picon, était à la fois curé de Saint-Cyprien et chapelain de Castel. Mais elle était très pieuse et très pure.
Un jour de l'année 1814, alors que Marie Grave gardait son troupeau non loin de la chapelle abandonnée de Redon-Espic, près d'une fontaine appelée Fontbiargo, ou fontaine de la Vierge, cette dernière lui apparut, vêtue de blanc et des rubans bleus noués sur ses chaussures. La grande Vierge du ciel dit à l'humble vierge de la terre :

---

149 - Chanoine Pierre-Louis ENTRAYGUES, *Ouv. cit.*, Périgueux, Cassard, 1928, p. 125-126.
150 - Chanoine Pierre-Louis ENTRAYGUES, *Ouv. cit.*, Périgueux, Cassard, 1928, p. 131-132.
151 - Chanoine Pierre-Louis ENTRAYGUES, *Ouv. cit.*, Périgueux, Cassard, 1928, p. 143-145.

- Mon enfant, vous appartenez à des parents qui ne sont pas chrétiens. Ils jurent, travaillent le dimanche et n'assistent pas à la sainte messe. Vous leur direz de ma part que s'ils ne se corrigent pas, ils mourront cette année et ne trouveront personne personne qui veuille les porter en terre.
L'enfant écouta ces paroles, les grava dans sa mémoire et les rapporta fidèlement à ses parents et aux habitants du village. Le riche M. Chabanne, sur les terres duquel l'apparition s'était produite et qui employait les Grave comme journaliers, vint voir la jeune fille, ne voulut pas croire à son récit et lui intima l'ordre de se taire.
Nullement effrayée par ces menaces, Marie maintint ses affirmations. Jusque là timide, elle parlait maintenant avec assurance et autorité. Allant de maison en maison, elle redisait les graves paroles e la Dame qui lui était apparue et s'efforçait de ramener les âmes à la vie chrétienne, au respect du nom de Dieu et à l'observation du repos du dimanche.
Quelques jours après, la petite bergère gardant encore ses brebis au même endroit, la Sainte Vierge daigna la favoriser d'une nouvelle apparition :
- Je suis contente, lui dit en substance Marie, de la fidélité avec laquelle vous vous êtes acquittée de la mission que je vous avais confiée auprès de vos parents et de vos voisins. Je sais qu'un homme, notamment, a regardé votre récit comme un conte. Dites-lui que cette année même, la mort le frappera au moment où il y pensera le moins.
L'enfant raconta encore ce qu'elle avait vu et entendu. Son récit n'obtint pas meilleur crédit. Eut-elle d'autres visions ? La Reine du ciel lui confia-t-elle d'autres secrets ? La tradition locale est muette sur ces divers points. Tout le pays fut ému par ces faits merveilleux. Les prétendus esprits forts les tournaient en ridicule, tandis que les âmes sincères et croyantes, touchées par la piété de la jeune fille, ajoutaient foi à ses paroles et s'efforçaient de mener une vie meilleure.
Environ quatre mois après avoir entrevu la Sainte Vierge, Marie Grave mérita d'aller la rejoindre au ciel. Prise d'une maladie de langueur, elle s'endormit dans le Seigneur le 24 novembre 1814. Elle avait fait sa première communion sur son lit de mort.
Durant la même année 1814, disparurent les parents de Marie Grave. La mère, le 5 octobre, âgée de 37 ans ; le père, onze jours plus tard. Le riche M. Chabanne, maire de Bézenac, fut trouvé mort dans son lit le 18 décembre, à l'âge de 57 ans. Quatre autres décès endeuillèrent la commune entre le 29 octobre et le 18 novembre.
L'évêque du diocèse, Mgr Lacombe, sur le rapport de M. Picon, curé de Saint-Cyprien, et sur le conseil de M. de Sénailhac, son vicaire général, ancien curé de Saint-Cyprien, se borna, à en 1818, à rendre une ordonnance autorisant à Redon-Espic les assemblées religieuses et les processions en l'honneur de Notre-Dame. Le clergé, prudent, se borna à faire ériger une croix au lieu des apparitions, toujours debout, autour de laquelle se déroulaient les cérémonies.
En 1862, le premier curé de la paroisse rétablie de Castel, M. Delpeuch, obtint l'autorisation de célébrer la messe dans l'ancienne église cistercienne de Redon-Espic et d'en faire le centre du pèlerinage chaque 8 septembre.

5 - Notre-Dame de Fonpeyrine, à Tursac (archiprêtré de Sarlat) 152
Il est de l'origine de ce pèlerinage, comme de celle de beaucoup d'autres. On n'en sait pas la date. Le P. Carles le fait commencer au XVe siècle, vers l'an 1417, mais il n'appuie son affirmation d'aucune preuve. La cause qui lui aurait donné naissance est toute merveilleuse. Les uns parlent de la Vierge apparaissant à un berger et lui manifestant le désir d'avoir une chapelle en ce lieu. Ils disent que les habitants de Tursac, instruits du fait, seraient allés à la fontaine, auraient trouvé dans l'eau une statue de la Vierge – celle que l'on voit encore – et l'auraient portée dans leur église paroissiale avec des témoignages publics de respect. Peu de

[152] - Chanoine Pierre-Louis ENTRAYGUES, *Ouv. cit.*, Périgueux, Cassard, 1928, p. 151-152.

temps après, la statue, ayant quitté d'elle-même l'église, avait été retrouvée au lieu de son origine.
Frappé de ce prodige, le peuple s'était empressé d'ériger un oratoire au-dessus de la fontaine pour y mettre la statue. L'affluence des pèlerins était devenue si grande qu'il avait fallu construire, à côté de l'oratoire, une chapelle plus spacieuse pour y célébrer la sainte messe.
D'autres – ils sont plus nombreux – disent qu'un bœuf fut la cause de la découverte de la statue miraculeuse. Cet animal, aussitôt ses liens détachés, se rendait auprès d'un tas de pierres. On s'avisa de fouiller en cet endroit et l'on trouva une image représentant la Sainte Vierge. Portée dans l'église paroissiale, cette image disparut et fut retrouvée à Fonpeyrine, au bord de la fontaine. Cet événement, connu dans toute la contrée, amena une foule considérable et donna naissance à ce pèlerinage. Aucun manuscrit, aucune histoire ne nous parlent de Fonpeyrine Seule témoigne la cloche portant le millésime de 1670 avec les noms de Jean Laborderie, curé de Fonpeyrine, Jacques de Roffignac, seigneur de Marzac, parrain, et Gabrielle de Roffignac, marraine.

6 - Notre-Dame de La Vayssière, à Lunas (archiprêtré de Bergerac) 153
Le pèlerinage, toujours renommé, a une origine ancienne et très mystérieuse. Tantôt c'est une vache qui, détachée de son troupeau, aurait montré avec son pied une statue de Marie. Ainsi s'expliquerait la dénomination primitive de Capella de Vaischa (chapelle de la Vache).
Tantôt ce sont des animaux aveugles qui, buvant à la fontaine, recouvrent subitement la vue et amènent ainsi la découverte de la Madone.
A La Vayssière, on boit de l'eau de la fontaine, dont on use aussi pour laver les membres malades ; on y baigne les petits enfants ; on fait brûler des cierges à l'autel de la Vierge ; on fait bénir du vin, des linges pour le corps ; on demande la lecture de l'évangile et l'oblation du saint sacrifice de la messe.

7 - Notre-Dame des Ronces, à Nontron (archiprêtré de Nontron) 154
Vers 1635, une trentaine d'années après que les protestants aient ruiné les églises du Nontronnais, on est en plein renouveau religieux. Des enfants jouaient alors aux quilles sur le terrain vague qui avait été jadis le site de Notre-Dame du Reclusage. Soudain, la boule d'un joueur, lancée trop vigoureusement, disparut dans un fouillis de ronces en fleurs. Pour la retrouver, l'enfant, sans s'inquiéter des épines, pénétra dans le fourré et, à son vif étonnement, aperçut une pierre sculptée émergeant du sol. Il appelle ses camarades, et tous ensemble dégagent cette pierre, qui est une statue de la Vierge mutilée des deux bras. La découverte fit le bruit que l'on devine.
Une procession s'organisa pour transporter la Madone à l'église paroissiale de Saint-Etienne [à Nontron]. Pendant la nuit, la Madone revient aux ronces d'où elle avait été retirée. On la confie aux Cordeliers, grands dévots à Marie, titulaire de leur église dans le mystère de sa Nativité. La Madone revient encore à ses ronces. Enfin, les habitants se décident à lui bâtir une chapelle sur l'emplacement qu'elle a, elle-même, choisi. Ainsi, Notre-Dame du Reclusage, démolie par les protestants, est devenue, après trente ans d'oubli, Notre-Dame des Ronces bâtie par les catholiques, heureusement délivrés des guerres de Religion.

8 - Notre-Dame du Bon Secours, à Mareuil-sur-Belle (archiprêtré de Nontron) 155

---

[153] - Chanoine Pierre-Louis ENTRAYGUES, *Ouv. cit.*, Périgueux, Cassard, 1928, p. 201-202.
[154] - Chanoine Pierre-Louis ENTRAYGUES, *Ouv. cit.*, Périgueux, Cassard, 1928, p. 235-236.
[155] - Chanoine Pierre-Louis ENTRAYGUES, *Ouv. cit.*, Périgueux, Cassard, 1928, p. 250.

A défaut de certitude historique, la tradition raconte que l'emplacement de la chapelle actuelle de Notre-Dame du Bon Secours était jadis le jardin du sieur Desbrousse. C'était un homme simple et craignant Dieu.
Dans la haie qui clôturait son jardin, un matin, il aperçut une statue de la Vierge. Il la prend avec respect et la porte dans sa maison. Le lendemain, la sainte image était revenue dans le jardin, à l'endroit où elle avait été trouvée. Desbrousse avertit le clergé, qui met la Vierge sous clef à l'église. Le prodige se renouvelle : le jour suivant, Marie est dans la haie. Il n'y a pas à s'y méprendre : c'est là qu'elle veut être honorée, qu'elle veut avoir son oratoire et ses fidèles.
Desbrousse, invité à vendre son jardin, est trop heureux de le donner à Marie. Il n'y met qu'une condition : c'est d'être enseveli dans la chapelle qui va être édifiée. En effet, à l'intérieur, sur le pavé, une rosace indique l'endroit où repose le bienfaiteur de Marie.

9 - Notre-Dame de Douchapt (archiprêtré de Ribérac) 156
La tradition rapporte deux versions quant à l'origine de cette chapelle.
La première version, rapportée par le P. Carles en 1883, se résume ainsi. On disait autrefois qu' marchand de blé, venant d'une foire, vit deux fois la Sainte Vierge, à l'endroit de la chapelle et à la fontaine de Saint-Pé. Elle lui aurait recommandé de lui faire bâtir une chapelle en son honneur. Aujourd'hui, la chapelle et la Vierge sont d'une grande pauvreté. Le concours [de pèlerins] a un peu diminué ; c'est le voisinage seulement qui y vient. On se souvient que des pèlerins y sont arrivés de La Force, de Libourne et même de Bordeaux.
La seconde version rapporte les faits suivants. La Vierge apparut à deux bergers. A la suite de cette apparition, une statue de Notre-Dame, ceinturée de fer, fut découverte au milieu des ronces. Le curé, prévenu, vint prendre en procession la statue, qui fut placée dans l'église de Douchapt. La Madone n'y resta pas longtemps et, sans qu'on sut comment, elle avait quitté l'église et fut retrouvée au lieu même de sa découverte. Le fait se reproduisit trois fois. Cette persistance de Marie à revenir au même endroit indiquait qu'elle voulait être honorée là et pas ailleurs.
Une chapelle lui fut élevée par la libéralité de tout le peuple. La statue de la Vierge de Douchapt représentait et représente encore Notre-Dame de Pitié. C'est aussi le nom qu'on donne au pèlerinage.

Chan. E. et C. L.

[156] - Chanoine Pierre-Louis ENTRAYGUES, *Ouv. cit.*, Périgueux, Cassard, 1928, p. 283.

ILLUSTRATIONS

Fig. 1 : La chapelle de Notre-Dame des Vertus à Notre-Dame de Sanilhac (Photo, coll. particulière)

Fig. 2 : Le petit oratoire de Redon-Espic, à Castel (Photo, coll. particulière)

Fig. 3 : Vitrail de l'église de Notre-Dame de Capelou, à Belvès (Photo, Coll. particulière)

Fig. 4 : La chapelle de Notre-Dame de Fonpeyrine, à Tursac (Carte postale O. Domège, coll. particulière)

Fig. 5 : La chapelle de Notre-Dame du Bon Secours à Mareuil-sur-Belle (Carte postale, coll. particulière)

Fig. 1

Fig. 2

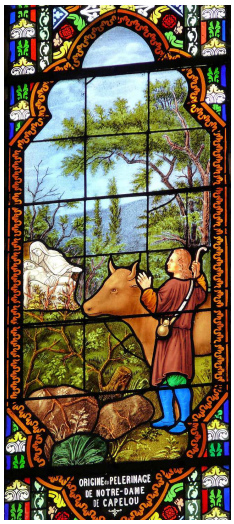


Fig.3

Fig.4

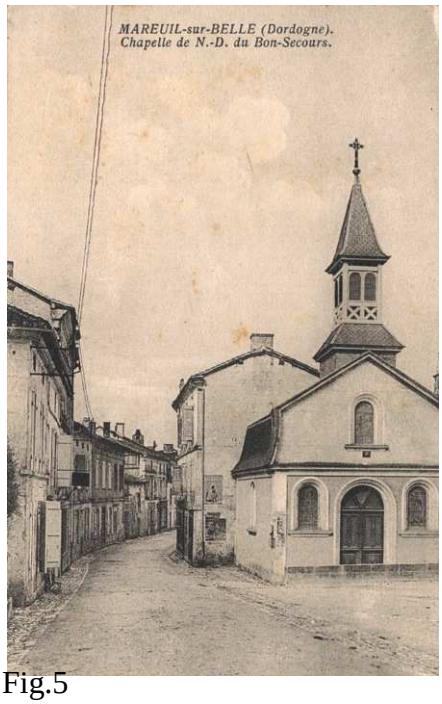


Fig.5

Cadouin en Périgord

ANCIENNE ABBAYE CISTERCIENNE 12e S.
CLOITRE GOTHIQUE FLAMBOYANT 15e et 16e S.

Association Les Amis de Cadouin
Mairie Annexe
24480 Cadouin
http://www.amisdecadouin.com